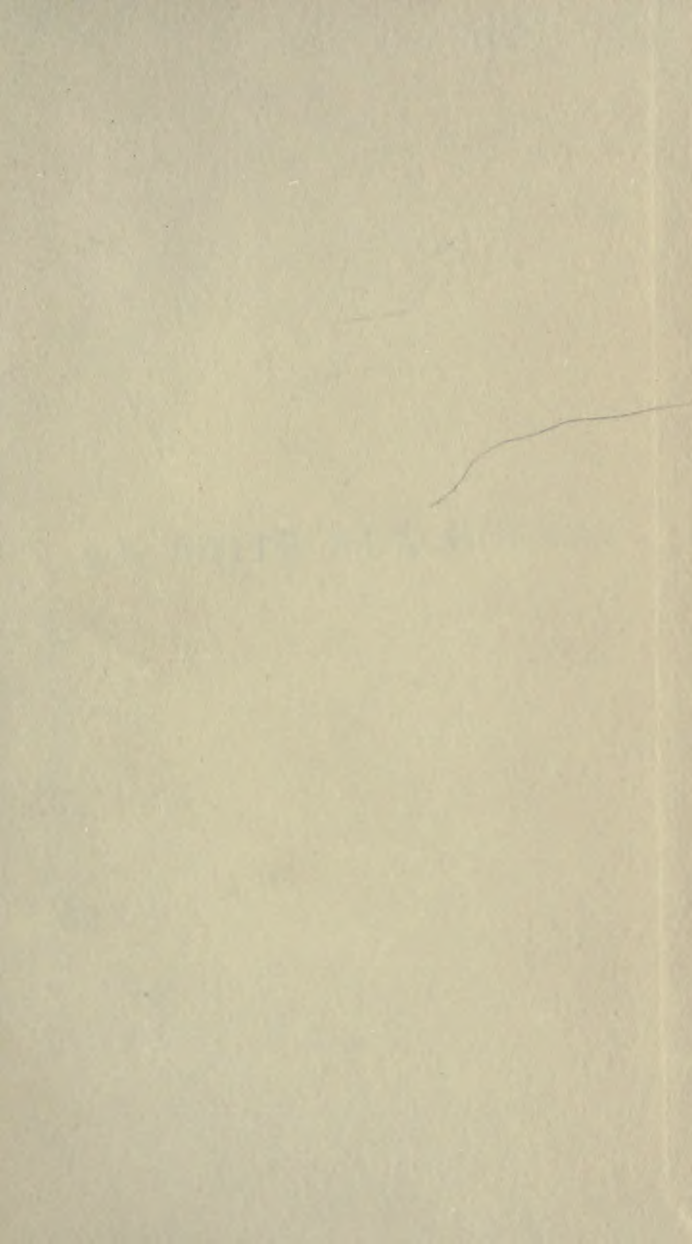
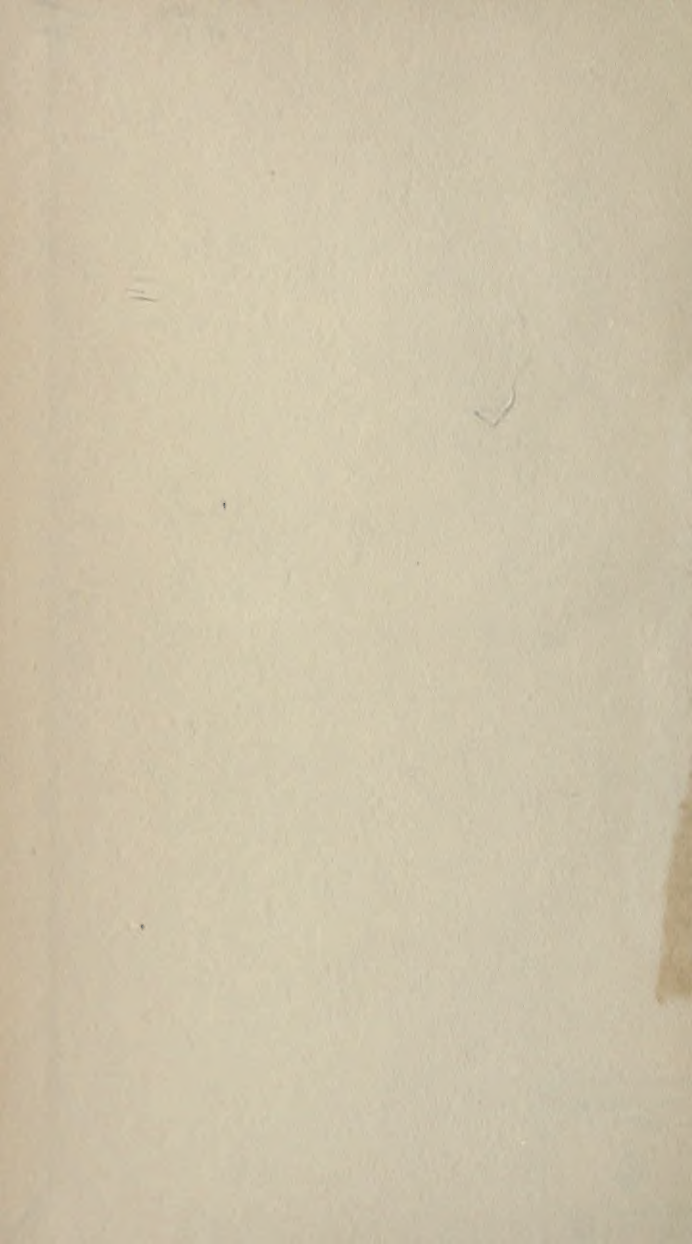






LA BOITE AUX GOSSES

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

Format in-18.

ROMANS

NOUVELLES

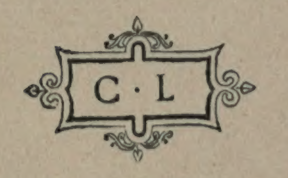
THÉATRE

IMP. L. POCHY, 117, RUE VIEILLE-DU-TEMPLE, PARIS — 1320-4-07.

LÉON FRAPIÉ

LA

BOÎTE AUX GOSSES



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3

A TRISTAN BERNARD



LA BOITE AUX GOSSES

LA BONTÉ DU MONDE

A quinze ans, Ninie, la petite aveugle, paraissait encore toute enfant. Intelligente et douce, elle était jolie, d'une joliesse délicate jusqu'à faire peine. La fragilité de son dos étroit, de son cou mince, de ses membres grêles, causait un malaise nerveux aux plus indifférents. Blonde, elle avait une peau fine, veloutée, d'une blancheur transparente, un peu anémique. De longs cils ombrageaient ses yeux sans vision.

Elle avait quitté de bonne heure l'école Braille, à cause de sa santé précaire, et elle passait sa vie dans le logement de cinquième étage, sur la cour,

assise près de la cage aux oiseaux pendue à la fenêtre et les mains occupées d'ouvrages au crochet.

On ne la sortait presque jamais, car les parents redoutaient le grand souci de conduire par la main une enfant aveugle; ils travaillaient au dehors toute la semaine et se plaisaient dans leur intérieur aux jours de repos.

Pourtant Ninie n'avait pu rester à l'écart, inutile, sans dévouement. La maison était une vaste ruche où les ménagères se rendaient service de porte à porte, d'étage à étage, par des prêts d'ustensiles, par des envois de gamins en commission. Ninie avait fini par se créer un rôle précieux tout personnel.

Quand un enfant malade était obligé de garder le lit pendant la journée, Ninie venait chanter auprès de lui. Ses innocentes chansons d'école étaient dites d'un accent très doux, rêveur, lointain et qui avait un effet pareil sur tous les mioches; la tête sur l'oreiller, ils demeuraient immobiles, la mine attendrie, les yeux pensifs vers la lumière. Quand elle se taisait, les tout petits réclamaient : « Encore, Anie! » et leur bobo se calmait et leur bobo s'endormait.

***

Ninie, très écouteuse, enregistrait les moindres paroles des uns et des autres et elle en faisait « son monde intérieur ». Dans la solitude, elle méditait, elle demeurait en contemplation réfléchie devant les choses les plus ordinaires et, faute de contrôle visuel, son imagination agrandissant les moindres objets arrivait vite au merveilleux.

Aussi quelles évocations, quelles émotions, lorsque son frère Charlot, placé en apprentissage, et fier d'aller seul en course dans tout Paris, se mit à lui décrire avec exagération les beautés, les curiosités, les prodiges du métropolitain !

On descendait à cent, deux cents mètres sous terre, la valeur de quarante, cinquante étages, quoi ! On n'entendait plus le bruit de Paris, les voitures qui roulent avec le plus de fracas et qui font trembler les maisons ne s'entendaient plus — et cependant on percevait comme un fourmillement inexplicable, sans doute le feu du centre de la terre !

Quant à l'ébranlement, à la clameur de retentissements causée par l'arrivée des trains en

gare, aucun mot n'y correspondait : le souterrain remue, les os de vos oreilles remuent, — et une fois en route ça va si vite et si tempêtueusement que vous êtes sourd, que vous ne respirez plus, que vous n'avez plus d'équilibre. Suppose, Ninie, que tu voyages dans le tonnerre... oui, absolument ça, figure-toi que le tonnerre, au lieu d'être une chose en flamme qu'on ne peut pas rencontrer avec la main, soit une chose dure, en fer, et que tu sois dessus...

Bientôt Ninie ne rêva plus que du métro, c'était l'obsession totale ; il fallait que Charlot fournît sans cesse de nouveaux détails, de nouveaux aliments à son avide exaltation.

Tout d'un coup les parents constatèrent un changement chez la pauvre Ninie, qui auparavant ne demandait jamais rien, acceptant docilement son maigre lot et les arrangements peu gais destinés à la rendre la moins gênante possible. Voilà qu'elle avait des désirs personnels, voilà que, de son propre chef, elle parlait de sortie, de déplacement, — bref voilà qu'elle envisageait la réjouissance d'aller dans le métro.

Quant à ça, non ! jamais ! se récrièrent les parents, seuls à seuls.

C'était déjà un aria terrible de promener la petite, une fois ou deux par mois, le long du boulevard extérieur ; — que serait-ce, que deviendrait-on, s'il fallait s'exposer au tohu-bohu du métro !

Charlot reçut l'ordre de cesser la relation de ses voyages souterrains. — Oui, mais comment arrêter les insatiables questions de Ninie? Impossible de ne pas répondre.

Alors, on fit une autre leçon à Charlot : il ne parlerait plus que des inconvénients, des dangers, des difficultés impraticables du métro.

Les parents eux-mêmes et les voisins, de connivence, racontèrent uniformément les malaises, les indispositions, les accidents échus aux téméraires voyageurs du métro.

Le nouveau moyen de transport serait certainement abandonné avant peu, déclarait-on ; dans tous les cas, seuls pouvaient l'affronter les gens aguerris, endurcis, les risque-tout, les soldats, les explorateurs, les hommes de sport.

— Pensez donc, il n'y a pas d'air, on étouffe... Et on n'a le temps ni de monter, ni de descendre ; les portes de wagons s'ouvrent et se ferment comme des soupapes de pièges meurtriers,— une partie des gens est projetée hors des voitures

comme par explosion, — une autre partie des gens est introduite par violence.

— Enfin et surtout, pendant le trajet, l'odeur, la trépidation, les secousses, le tangage, l'électricité, agissent à tel point que nul tempérament n'y résiste.

— Et la preuve c'est que Charlot s'était vanté : il n'y était allé qu'une seule fois dans le métro — ou plutôt il avait essayé d'y aller... Après avoir pénétré au péril de sa vie, il avait dû descendre en pitoyable état, dès la première station... et il ne voulait plus jamais y retourner. Et il avait entendu parler d'un apprenti, pareil à lui, nommé Adolphe, qui s'était risqué, malgré la défense de ses parents et de son patron, — eh bien, on ne l'avait plus revu, — depuis plusieurs jours on ne savait ce qu'il était devenu... Dame ! ces trains qui filent dans les profondeurs obscures, peut-être bordées de précipices...

La pauvre Ninie baissait la tête.

Elle cessa de désirer possiblement aller dans le métro ; — sa raison, parbleu ! l'empêchait de vouloir, d'espérer l'irréalisable. — Mais elle en rêva secrètement, comme d'autres enfants aventureux rêvent de l'Amérique, du pôle.

Et, mignonne infirme, la plus faible entre les faibles, elle songea dans sa solitude au bonheur d'affronter le métro, justement parce qu'il était si dangereux, justement parce que tout le monde ne pouvait le supporter, justement parce qu'il était réservé aux intrépides vigoureux, aux gens héroïques.

***

Au printemps, Ninie tomba malade gravement : il s'agissait, non d'une affection bien déterminée, mais d'un état de langueur général.

Le médecin déclara que c'était l'âge critique; si la nature « ne se décidait pas », la fillette sans formation s'en irait par étiolement.

Aucun soin médical ne s'imposait; ce qu'il fallait, c'était de la distraction, du changement, du déplacement. Il fallait à cette fillette la campagne, des jeux, des promenades, tout un régime de vie extérieure ; il fallait, en un mot, aider, provoquer une révolution dans son être intime.

Les parents se lamentèrent : il ne doute de rien, le médecin ! une cure de plein air, des

voyages, des amusements! avec quoi? nous n'avons pas d'argent.

***

Un soir, comme Ninie, pendant le dîner, avec un restant de goût à la vie, avait encore questionné son frère sur les mystères du métropolitain, les parents, au moment de se coucher, eurent une inspiration :

— Ce que nous pouvons faire de mieux comme dépense, comme sacrifice de temps, comme excursion lointaine, c'est de donner à Ninie la grande joie d'un voyage dans le métro.

Seulement, après avoir dit tant de mal du métro, l'on devait user d'une certaine diplomatie ; — sans quoi Ninie devinerait qu'on l'avait abusée et l'offre actuelle aurait bien moins de valeur.

La consomption lui retirait tout appétit, on ne la contraignait d'avaler quelques bribes qu'à force de promesses et de supplications. Les parents feignirent donc de parler à l'étourdie, de s'engager inconsidérément :

— Tiens, Ninie, dit la mère, si tu manges

bien tes potages pendant cette quinzaine, à Pâques nous t'emmènerons où tu voudras...

— Oui, dit le père, imagine n'importe quel trimballement, tout ce que tu trouveras de plus abracadabrant, ma foi ! nous l'accomplirons...

Ninie pâlit, rougit, ne répondit pas tout de suite.

— N'importe quoi? demanda-t-elle, palpitante.

— N'importe quoi ! promirent solennellement les parents, cherche, réfléchis...

Ninie commença par manger le potage servi, puis elle déclara, la voix tremblante :

— J'ai réfléchi... Je voudrais... je voudrais aller dans le métro.

Exclamation du père :

— Voyons ! tu n'y penses pas... il faut rester dans le domaine des souhaits raisonnables...

Mais la mère intervint, sur un ton de regret, dominée par la justice :

— Tant pis ! chose promise, chose due... Tu as dit toi-même : n'importe quelle extravagance.

Le père sembla céder, se résigner. Mais alors cela prit des proportions : l'on n'avait pas trop

de quinze jours pour se préparer. (Ne fallait-il pas que Ninie savourât les joies, — souvent les meilleures, — des prévisions et des programmes anticipés?)

Il y eut des dissertations interminables, — toujours au moment du potage que Ninie avalait alors machinalement. Quel jour choisir? Le dimanche ou le lundi de Pâques? Et l'heure la plus favorable pour s'embarquer, voilà une question difficile! Et l'itinéraire? Et comment s'habillerait-on? Car enfin il fallait un costume approprié pour une pareille expédition! Et que devrait-on emporter, en cas d'indisposition, en cas de blessure ou de syncope?

Ma foi! Ninie qui avait un peu grandi étrennerait un corsage neuf — et forcément quelque chose d'un genre tennis, bain de mer, villégiature...

Bien entendu, toutes les voisines, du rez-de-chaussée au septième, venaient cinq et six fois par jour se renseigner sur l'événement: Serait-on prêt? Aurait-on beau temps? Quel corsage, mes amis! Une étoffe anglaise certainement, — nulle part on n'aurait le pareil à moins de sept ou huit francs!



La date fixée ! le lundi de Pâques ! Départ à deux heures après midi.

Les parents s'arrangèrent pour éviter toute déception. On alla sans hâte, en prenant le temps, de façon que l'expédition fût considérable, de façon à faire durer, à détacher, à goûter chaque incident

Charlot donnait le bras à Ninie, à demi tremblante et fiévreuse d'un bonheur inquiet.

Le père et la mère, alternativement, signalaient et faisaient ressortir les détails émotionnants.

— Attention ! Ninie, nous approchons de la station. Sens-tu ? Déjà l'air est plus chaud ?

— Oui, ça me caresse.

— Eh ! eh ! Nous y voilà ! Il est encore temps de renoncer... personne ne recule? en avant!... Le trou est là... Mettons le pied sur la première marche par laquelle on quitte le niveau de Paris.

— Attention ! Ninie ! Nous quittons la terre ferme, la rue, les maisons, nous nous enfonçons dans le souterrain.

— Et l'odeur, Ninie?

— Hein ! jamais tu n'avais humé une odeur pareille?

— Et comme la chaleur augmente !

— Déjà quinze marches ! Soufflons un peu... nous sommes à une belle profondeur... si on tombait de là-haut, on serait fricassé ! déjà on n'entend presque plus les voitures.

— Tu n'étouffes pas, Ninie? Dis-le tout de suite...

— Non, non !

Pour sûr que Ninie n'éprouve aucun malaise ! Au contraire, elle est resplendissante avec son corsage de flanelle à rayures et un béret bleu, un béret alpiniste, parbleu ! crânement campé sur l'oreille.

Elle aspire des impressions par tous les sens : le nez en l'air, la bouche ouverte pour l'odeur si rare et si agréable! les joues à droite, à gauche, pour la tiédeur, l'ouïe attentive, les pieds tâtant la marche de pierre ; et son cœur bat, sa poitrine se soulève, son front blanc attrape mille perceptions.

— En route, descendons encore.

— Ici c'est une première caverne immense... il y a des guichets, on fait la queue.

— Maintenant, il s'agit de s'orienter ! on peut se tromper, attention !

— Voilà justement que nous avions pris une mauvaise direction ; revenons sur nos pas.

— Sapristi ! quel grondement épouvantable ! C'est un train qui passe... Allons-y... Charlot, prends ta sœur de l'autre main, pour qu'elle puisse se guider à la rampe — une belle rampe en cuivre... hein ! c'est amusant au toucher?

— Tu te rends compte, Ninie? ici nous sommes au troisième palier.

— Voilà les billets, monsieur, — nous sommes quatre.

— Merci, monsieur... Tâte, Ninie : on a fait un trou dans chaque billet...

Et maintenant cela devient grave ; on est sur le quai. Pour le coup, Charlot n'a plus la confiance. Papa et maman prennent Ninie chacun d'un côté. Pensez donc, là où passent les trains il y a un abîme et les rails sont chargés d'électricité, à vous foudroyer rien qu'au contact du petit doigt !

Le train arrive ! gare à la bousculade ! Bon sang, quel tremblement ! on en perd l'équilibre sur le quai même. Et vite, vite ! il s'agit de lutter.

Pousse de toutes tes forces Ninie ! Oh ! hisse ! aïe donc ! tant pis pour les écrasés ! Nous y sommes ! Et juste une place assise pour Ninie sur la banquette du fond, la présidence du compartiment, quoi ! Elle trône là, nom d'un chien ! avec son superbe corsage, son béret, on ne voit qu'elle !

La vérité est que Ninie, craintive, ahurie, est tassée, le dos serré, les mains sur les genoux, l'apparence d'une enfant de huit ans, lamentable, douloureuse à regarder, avec sa pauvre petite figure aveugle qui se tend comme à la recherche désespérée du ciel perdu.

Alors, les parents commencent la scène, à laquelle bientôt les voyageurs de l'entourage vont prendre part de tout leur cœur.

Questionnaire tout haut, avec des saccades de stupéfaction :

— Eh bien ! tu n'as pas peur, Ninie ?

— Non !

— Tu n'as pas le vertige ?

— Non !

— Ah ! bien, je n'en reviens pas ! Ce n'est pas comme toi, Charlot, tu es déjà tout pâle.

Charlot comprend et fait une voix pénible :

— Oui... moi... ça ne va pas...

— Mais, prends modèle sur ta sœur, bon sang ! raidis-toi, clame le père. Moi et ta mère nous suffoquons, mais nous voulons tenir bon, comme Ninie.

A voir la pauvre créature si frêle, sans regard, les gens s'intéressent. Et peu à peu, Ninie offre un visage si avide, si étonné, si adouci, que l'on devine : c'est la première fois et ça lui fait grand plaisir.

Dans ce cas, il s'agit de rendre ce bonheur aussi complet que possible.

Une grosse femme, en frénétique admiration :

— On jurerait que mademoiselle n'a pas la moindre émotion !

La mère, reconnaissante, avec empressement :

— Ah ! madame, elle n'a peur de rien ! elle résiste à tout ! c'est de nature... toute petite elle était déjà intrépide...

Le père à la rescousse :

— Son frère, qui est pourtant bien bâti, n'a jamais pu supporter le métro...

Ninie commence à sourire, moins oppressée.

De plus en plus on se rend compte, la bonté est sur tous les visages. Immédiatement, sans

préparation, sans un signe de connivence, chacun prend un rôle, chacun veut donner sa part.

Un monsieur à tournure d'employé :

— Moi, madame, je suis comme votre garçon, le métro m'a toujours incommodé, si je n'étais pas forcé, je ne le prendrais jamais...

Un garçon de recettes, à favoris blancs :

— Tout le monde est malade, les premiers temps. Il faut que mademoiselle soit rudement habituée.

La mère orgueilleuse :

— Mais non, monsieur ! c'est la première fois.

Une dame en deuil :

— La première fois ! et cette trépidation, ces secousses... cette vitesse... moi, le cœur me manque comme dans une balançoire...

A droite, à gauche, on chuchote, censément à l'écart de Ninie et assez haut pour qu'elle entende :

— Voyez donc cette demoiselle... la première fois...

— Je ne le crois pas... ce n'est pas possible...

— Mais voyons... sa mère vient de le dire à l'instant...

A l'arrêt en gare, les gens exagèrent la perte

d'équilibre, ils font un bruit de bousculade, lancent des jurons, des cris.

— Oh là ! ça me résonne dans l'estomac.

L'employé du métro « en est » aussi ; il augmente l'impression de chambardement par sa façon formidable de mugir le nom de la station. Et ce n'est pas *le Combat* qu'il annonce, c'est *la Barrière du Combat* ; on perçoit comme un écroulement d'armée !

Décidément, Ninie est stupéfaite ; elle est ravie de se trouver si à l'aise.

Et la parade généreuse continue :

— C'est son frère, ce fort garçon?

— Hein ! comme il ne faut pas se fier à l'apparence.

— Madame, j'ai remarqué ça, les filles ont plus de courage que les garçons.

— Eh ! Victor... grand peureux, secoue-toi, ne flageole pas tant sur tes jambes... Voilà comment on doit supporter le métro... Mademoiselle a de l'énergie.

Chacun, par l'accord tacite de la bonté, par une intuition sublime, compose, improvise son rôle et perçoit exactement la mesure à observer. Ce n'est plus un acteur jouant pour le monde,

c'est le monde acteur, jouant pour l'unité la plus chétive, la plus humble.

Des voyageurs descendent, d'autres montent ; les nouveaux venus, tout de suite, sont au diapason ; les regards, les signes, les effluves de tous se précipitent sur eux, les renseignent, les enrôlent...

D'ailleurs, comment n'aurait-on pas du génie? Ninie est en extase : ah ! ce bien-être physique, ce balancement, ce roulement continu ! Ah ! mon Dieu ! qu'on est bien, que c'est merveilleux !

Le sourire de Ninie rendrait acteurs bienfaisants des bourreaux, des monstres.

Pensez donc, une autre enfant aurait vu rire, aurait appris à rire, il y aurait une imitation dans sa gaieté; une autre enfant, sa joie se mêlerait à sa santé et paraîtrait moins envolée ; une autre enfant aurait goûté d'autres joies déjà et celle-ci serait une répétition, — mais la joie de Ninie ! — c'est l'enfance pauvre, déshéritée, infirme, qui rit pour une seule et première fois !

C'est l'enfance recluse, n'ayant jamais senti le contact du monde et qui, par miracle, acquiert une notion à jamais douce et fortifiante. Quel bonheur ! Le monde est bon, il est disposé à

vous applaudir, à vous admirer, à vous rendre justice, à vous aimer. Ah! comme on est emporté! comme on goûte l'espace! Comme la vie est grande et belle! Comme on perçoit bien, sur soi, l'attention, l'affection du monde! Comme cela est beau et grand aussi, et rapide et immense, l'affection du monde! Comme on perçoit bien que toutes les paroles, les exclamations, se rapportent à soi...

Et vraiment, pendant un moment, les voyageurs ont perdu leur qualification, leur profession, — ils ne pourraient plus dire instantanément quel est le but ordinaire de leur activité.

Ce ne sont plus des employés, des patrons, des riches, des pauvres, actuellement ils sont tous pareils, et cet instant de leur vie n'a qu'un but pareil, car il s'agit de cette chose telle que l'on n'en inventera jamais de meilleure : faire du bien à quelqu'un.

Faire du bien est tellement dans la disposition humaine, dans l'inclination générale, que tout de suite, irrésistiblement, l'occasion se présentant, l'idéal est atteint pendant un instant ; plus de lutte, plus de compétitions, plus de différences, plus d'intérêts en contradictions : — cherchez

des gens de proie, de lucre, il n'y en a plus ; — tout ce qui empêche d'être bon a disparu.

Voyez ces gens sourire vers Ninie; — existe-t-il dans leur tête, dans leur cœur, une autre préoccupation que celle d'être bons? Et comme ils savent ce qu'ils veulent !

Tous à l'envi, avec un art infini, s'évertuent à réaliser ce bienfait : donner à la pauvre enfant infirme ce dont chacun a tant besoin, ce dont nul ne peut se passer — ni l'estropié, ni le condamné, ni le malade, ni le dernier des misérables — *un motif de se préférer aux autres*, l'illusion de la supériorité, la conscience d'une valeur personnelle incomparable.

Il faut bien que l'unanime bonté réussisse, elle règne exclusivement, elle *est*, en dehors, au-dessus, au détriment de toute autre réalité.

Les gens bardés des armes les plus terribles : argent, autorité, ont des visages d'enfants.

Un bossu, tortillé, affreux, phtisique, se figure que c'est pour faire plaisir à la petite aveugle qu'il étouffe, qu'il râle, qu'il va claquer !... il exagère, il s'efforce !... Une miséreuse — personnification de la faim hagarde et meurtrie — voudrait parler ; elle ne peut pas, tant elle pleure d'atten-

drissement délicieux et, de sa bouche qui fait le lapin, elle envoie une multitude de petits baisers vers Ninie.

Le miracle est obtenu.

Ninie est partie au pays du rêve heureux, de l'illusion ineffable.

Elle a sa force à elle, différente de celle de son frère Charlot, pourtant fort et capable de la porter comme une plume.

Elle est supérieure aux gens environnants. Elle a le mérite des explorateurs, des conquérants, des héros qui affrontent et surmontent des périls fabuleux ; elle jouit de la gloire, de l'approbation universelle. Ah ! comme c'est bon ! Comme on est bien sur cette banquette trépidante, dans cette course vertigineuse.

Et elle participe à la victoire du génie humain, elle exerce une action personnelle dans l'asservissement de l'espace et du temps par la formidable puissance du mécanisme.

— Tiens, Charlot, murmure-t-elle, puisque tu as peur, puisque tu es mal, voilà une petite place contre moi, et prends ma main... je suis là... je te soutiens.

***

Il fallut bien quitter le métro.

Ninie était toute changée, tout égarée. A la maison, la pauvre créature incomplète eut une crise de larmes, mais ses larmes coulèrent douces, alanguies.

Et la Nature elle-même fut bonne. L'étiolement fut conjuré : quand la petite Ninie, le soir, s'endormit aux bras de sa mère, elle avait cessé d'être une enfant.

ENFANCE

Quand Ludrot perdit sa femme, un chagrin sans larmes lui fit passer des nuits désolées, les yeux ouverts, fixes dans l'obscurité. A son atelier de ciseleur, il restait des journées entières sans adresser la parole aux camarades, — soit indifférence, soit incompréhension.

Au bout d'une semaine, il exigea que les grands-parents lui rendissent son enfant ; il avait un besoin vital de le voir, de le toucher continuellement.

Pour Loulou, un garçonnet de trois ans, il fallut bien aménager un coin dans l'atelier, avec une petite table, avec des jouets, des outils

cassés, des paperasses, et un paillasson de repos : Ludrot amenait son petit, dans ses bras, il l'asseyait sur l'escalier... Ludrot serait mort...

Un croissant acheté le matin, deux repas pris chez le marchand de vins, le soin du linge donné à la concierge, ainsi fut réglée l'existence.



Après trois mois de mutisme raidi, Ludrot se mit à pleurer d'un rien, à raconter couramment la maladie de sa femme, à exposer les qualités de la défunte.

C'était un brun, maigre, vif, d'une trentaine d'années, pas très grand, à l'air intelligent et consciencieux. Il avait promis de ne pas se remarier; certes, il tiendrait parole! Et, par une sorte de nécessité, pour mieux répandre ses discours attristés, il prolongeait les stations chez le marchand de vins; il s'attardait après dîner; il s'oubliait tout l'après-midi du dimanche, et finissait par faire une manille afin de ne pas contrarier ses auditeurs. Loulou baguenaudait dans la salle, ou dormait sur la banquette.

Puis, Ludrot devint nerveux, irritable, il grondait à tout propos, il parlait à Loulou

comme à une grande personne, et se disputait avec lui.

L'enfant avait ses désirs, ses impulsions, ses exigences bien excusables ; Ludrot s'agaçait injustement. Bref, une fois, presque sans le vouloir, il lâcha une claque.

Il continua ses brusqueries, les jours suivants, de plus en plus facilement. Et pourtant, à aucun prix, il n'aurait confié Loulou à des soins étrangers. On aurait dit même, alors, qu'il éprouvait une épouvante particulière à l'idée de se trouver seul... Loulou le défendait d'on ne savait quel vertige.

***

Ludrot habitait rue Oberkampf, à deux pas des boulevards extérieurs. Un dimanche de Pâques, comme les marronniers précoces faisaient risette çà et là, de leurs feuilles tendres, il emmena Loulou en promenade, vers la Villette.

Il faisait un temps clair, trop doux, et déjà l'on avait servi des déjeuners à la terrasse des débits.

Tout de suite, Ludrot, le visage contracté, les yeux mobiles, obliques, eut une façon

inaccoutumée d'arpenter tout droit, sans se préoccuper de l'enfant, qu'il tenait par la main.

Malgré l'allure trop rapide, Loulou heureux d'étrenner un costume marin en jersey, suivait tant bien que mal, avec ses petites pattes branlantes, un peu en manches de veste. Il traînait un bouchon au bout d'une courte ficelle et il imitait le hou-hou du chemin de fer.

Une heure s'écoula. Loulou se faisait tirer, maintenant ; il avait perdu sa « voiture », il levait un museau douloureux vers son père. Mais Ludrot ne s'apercevait de rien. Il poursuivait en maniaque son interminable chemin, appliqué uniquement à passer au crible les promeneurs divers, qu'il sentait être ou n'être pas « dans leur quartier » sur le large trottoir excentrique.

Ahuri, l'enfant courait, essayait de s'arrêter, repartait de force, remorqué sans ménagement par la main moite et tourmentée du père. Et il geignait tout bas, et les petites pattes vacillantes s'alourdissaient, rapetissaient, se cognaient l'une dans l'autre.

Le père allait, allait, le menton avancé, les mâchoires serrées. Il quitta brusquement les

boulevards extérieurs, descendit un faubourg, en remonta un autre, pour revenir aux boulevards, *tiré*, lui aussi, par quelque mirage sans cesse reculant... Et les gens regardaient cet homme qui avait l'air d'entraîner un enfant volé.

Enfin, Loulou tomba sur les genoux, incapable de se tenir debout plus longtemps. Après l'avoir soulevé comme une loque, le père, dessillé, le ramassa et rentra.



Cette divagation dura toute une semaine, Ludrot ne faisait que des demi-journées, il ne revenait pas à l'atelier après déjeuner.

Enfin, un soir, avant l'allumage des réverbères, à l'angle d'une rue crépusculaire, voisine du Père-Lachaise, il engagea des pourparlers. Après quelques mots prononcés d'une voix sifflante, oppressée, il disparut avec Loulou dans une allée d'hôtel meublé.

Le petit fut consigné dans le coin de la fenêtre, sous les rideaux, le nez aux vitres, avec défense de se retourner.

Dès lors, cela devint périodique. Lorsque son père crispé, renfrogné, lui lançait des calottes,

sans motif, Loulou disait à l'apprenti, son copain :

— Ah ! nous irons nous promener ce soir, puis je regarderai par les carreaux, pendant que papa se disputera tout bas avec une maman que je ne connais pas.

***

Il attrapa ses cinq ans et se décida à grandir un peu. Le système changea.

Quand Ludrot voyait son affaire, il lâchait a main de son fils et le laissait attendre en bas, sur le trottoir.

— Surtout reste bien là, contre la boutique, ne t'approche pas de la chaussée.

Loulou, qui ne connaissait pas d'autres marmots et ne jouait jamais, à proprement parler, avait une petite frimousse sage, réfléchie. Il ne tarda pas à acquérir du coup d'œil : il quittait de lui-même la main de son père, à bon escient.

Puis, quand ça l'ennuyait d'aller loin, loin, à l'aventure, il tirait papa par la main et le conduisait, sans avoir l'air de rien, vers des rues où il savait « qu'il y en avait beaucoup ».

***

Par respect humain, Ludrot prit l'habitude de se griser moyennement, à chacune de ces expéditions nécessaires ; il avait l'illusion de se cacher dans la boisson. Et puis, un peu éméché, il était censé partir pour un projet indéterminé : on allait faire un tour.

Parbleu ! il avait bien essayé de laisser Loulou à la maison : impossible ! Il errait pendant des heures, malheureux, peureux, imbécile, sans se décider.

Avec Loulou, l'idée d'un guet-apens ne l'effleurait même pas. Et aussi, là, vraiment, il avait ce sentiment des gens qui ne goûtent aucun plaisir, à rien, sans leurs enfants, sans la famille.

A six ans, Loulou, assez malingre, — sa mère était morte poitrinaire, — suçait le fond des verres, chez le marchand de vins, toussottait et mangeait mal.

Observateur optimiste et blasé, — à certains carrefours, il échangeait des signes amicaux avec les occupants du trottoir, hommes et femmes.

Quand il attendait son père, le béret sur l'oreille, le tablier retroussé pour tenir les deux mains dans les poches, planté sur ses guibolles aux mollets nus, tantôt il s'intéressait au manège du beau sexe, tantôt il acceptait la conversation philosophique de quelque gaillard à casquette de chauffeur.

— I'n'fait pas trop chaud à poireauter, hein?

— Baste ! répondait Loulou, c'est jamais bien long, à part quand il a un peu trop bu ; alors, il est bavard... il perd son temps...



Pareil à un « parent » qui attend un élève à la sortie du cours, Loulou examinait son père, au déduit.

Il prenait un visage censeur, méticuleux, vérifiant du regard, de haut en bas, la tenue paternelle ; au besoin, il rajustait un bouton, ici ou là. Il posait des questions d'un ton soucieux :

— Tu n'as pas oublié ton mouchoir, là-haut?



Or, un jour d'été, à l'heure du soleil couchant,

comme Loulou attendait, avenue d'Italie, où l'on était venu pour la première fois, il s'aperçut qu'une petite fille souffreteuse, de même taille que lui-même, l'examinait à la dérobée avec un air de bienveillance.

Elle se tenait contre la terrasse d'un débit bordée de lauriers en caisses ; la main dans les branches de l'un des arbustes, elle paraissait très occupée à une besogne difficile que ses regards vers Loulou interrompaient d'instant en instant.

Loulou s'approcha par curiosité. Il vit qu'une chenille maladive montait avec effort le long d'une branche et que, délicatement, d'un doigt, la petite fille l'aidait, comme on pousse par le derrière un gamin qui monte au portique. Et, en même temps, il vit la famine creusante aux joues, à la bouche de la petite.

Les deux enfants échangèrent leur histoire réciproque, tout entière, d'un seul sourire : *elle*, paupières timides, rictus patient, amical ; *lui*, prunelles droites et la moue quelque peu importante. Ils attendaient : lui, son père, — elle, sa mère.

Le silence n'avait plus de raison d'être. Alors,

Loulou trouva la seule parole fraternelle à dire avec une gentille bonhomie, avec, aussi, un virement d'yeux indicateur que répétèrent les yeux de la petite affamée :

— La soupe est pas loin.

LE BANQUET

Quand il travaille, Nicolas fait des journees qui montent facilement à trois francs, sans échelle.

Nicolas est resté longtemps sans s'occuper de politique, mais, depuis deux ans, il a pris aù sérieux son titre d'électeur et il a des opinions très avancées pour leur âge. Aussi, quand son journal a annoncé qu'un banquet serait prochainement offert au député de l'arrondissement, Nicolas s'est fait inscrire sans la moindre hésitation. La cotisation est de dix francs ; qu'importe? La femme et les mioches se serreront un peu plus le ventre pendant un bout de temps,

voilà tout ; quand on a des opinions électorales, c'est comme quand on a des parents pauvres : il faut les soutenir.

Allons, enfants de la patrie, le jour de boire est arrivé ; le banquet a lieu ce soir. Nicolas est sous les armes bien avant l'heure ; il a endossé sa belle redingote fripée, piquée des vers ; sa femme et ses enfants ne cessent de l'admirer sur toutes les coutures : quelque chose le met au-dessus d'eux.

Lui-même prend involontairement un air grave ; il va s'agir d'en absorber pour le prix, il va s'agir de manger avec conviction, avec toutes ses convictions.

Et, comme le banquet se donne dans une grande salle vitrée, au rez-de-chaussée, — avant de partir, Nicolas, pénétré de ses devoirs, dit à sa famille, avec un geste à la Baudin : « Vous viendrez voir comment on mange pour dix francs par tête ! »

Là-dessus, il part, l'air résolu. Sa femme et ses quatre mioches se hâtent de prendre leur repas du soir : un morceau de pain sec, cuit dans son jus. Ils courent sans peine, le fusil peu chargé, et ils arrivent presque en même temps

que Nicolas ; car, en effet, ils veulent voir dîner pour la République.



Marie est sur le bras de sa mère. Louise et Jeanne se haussent sur la pointe des pieds. Eugène monte sur un petit banc apporté tout exprès.

Dans la salle, tout le monde se place et les portes sont tenues fermées, car il ne fait pas plus chaud que ça dehors.

La famille Nicolas se colle le nez contre les vitres ; aussitôt, on découvre qu'IL est réellement bien placé ; IL est là tout près, tournant le dos de trois quarts seulement ; c'est vraiment une chance, au moins on en verra pour l'argent.

Et tout de suite, la joie, la surprise, le régal commencent, pour la famille Nicolas, car la première constatation qui s'impose à la vue, c'est qu'il y a une bouteille par personne et trois verres devant chaque assiette : un grand, un moyen et un petit ; et jusqu'à la fin du repas, sans contretemps, ce sera le régal, la joie, la surprise.

LOUISE. — Voilà la soupe.

LA MAMAN. — Je ne vois pas s'il a mis sa serviette ; elle doit tacher cette soupe-là.

JEANNE. — Elle n'a pas de peine à être plus grasse que la nôtre.

EUGÈNE. — Il n'y a pas de pain dedans.

LA MAMAN. — Non, c'est du vermicelle.

MARIE. — Je voudrais bien en goûter de la soupe à la mère Michel.

JEANNE. — Tiens on verse de l'eau-de-vie dans les petits verres.

LA MAMAN. — Ce serait plutôt du vermouth. Tout plein, son verre est tout plein, il n'y a pas à dire... Il a son compte.

La soupe n'est plus. Nicolas a, dans son assiette, des crevettes, du beurre, des anchois : ces mets ont l'air si bon que Jeanne et Louise, à la manière des chats qui guettent, suivent d'un mouvement de tête la main qui va de l'assiette à la bouche et, par moments, quand leur père s'arrête, la fourchette en l'air, pour parler, — machinalement, elles ouvrent la bouche pour lui. Marie louche à force d'écarquiller les yeux ; elle mâche et avale sa salive.

LOUISE. — Je sens le saucisson d'ici, à travers les carreaux.

Ils lèvent le nez en reniflant.

JEANNE. — Oui, il est à l'ail.

Du revers de la main, Eugène s'essuie les lèvres.

Exeunt les hors-d'œuvre.

LA MAMAN, soucieuse. — Il a tort de manger tant de pain au commencement, comme ça ; il va se bourrer et certainement le repas n'est pas fini. Qu'est-ce que je disais : voici un poisson.

MARIE. — Quel gros hareng saur !

JEANNE. — Elle se figure qu'il n'y a que des harengs saurs dans l'eau. — Qu'est-ce que c'est, maman?

LA MAMAN. — Je ne sais pas, je n'en avais jamais vu de si gros.

EUGÈNE. — Met-on du sucre dans la sauce blanche? On dirait de la crème.

LA MAMAN. — On met du sel. Ah ! on rapporte du poisson ; j'espère qu'il va en reprendre, nous n'avons pas si souvent l'occasion d'en manger.

LOUISE. — Eh bien, et de la sauce? il oublie de reprendre de la sauce.

(Fin du poisson).

LA MAMAN. — Ça commence déjà à aller mieux, n'est-ce pas, mes enfants?

LES ENFANTS. — Pour sûr!

LA MAMAN. — Eh bien, mes enfants, vous ne savez pas ce que je vois apporter encore, moi qui suis plus grande que vous?

Devinez?... du poulet!

LOUISE. — Je viens de le voir, maman, là-bas, le monsieur à barbe blanche est en train de choisir...

JEANNE ET EUGÈNE. — Bravo, papa aussi en a un gros morceau.

LA MAMAN. — Tiens, tiens, monsieur ronge à peine les os.

EUGÈNE. — Tout de même, si je les tenais ces os-là!

LOUISE. — Ils seront perdus, on les jettera.

JEANNE. — Attends un peu, il va peut-être les reprendre; ce n'est pas une raison parce qu'ils sont dans le coin de son assiette pour qu'il ne les finisse pas.

LA MAMAN. — Il n'aura pas le temps, voilà qu'on change les assiettes encore une fois. C'est pour le dessert probablement.

Les traces du poulet disparaissent.

EUGÈNE. — On dirait déjà qu'il a grossi.

LA MAMAN. — T'es bête, il faudrait manger plusieurs jours comme ça, pour grossir.

LOUISE. — Mes agneaux, ce n'est pas encore le dessert, car le garçon s'amène avec un plat qui fume.

JEANNE. — Ce sont des haricots verts, ils sont joliment fins.

LA MAMAN. — Ils ne doivent pas être durs, en trois coups de fourchette ils ont disparu. Eh bien, ma foi, un bon dessert là-dessus nous n'en demandons pas davantage.

EUGÈNE. — Nous en aurons davantage : voici quelque chose dans une sauce marron.

LA MAMAN. — Ma parole d'honneur, on dirait du bœuf... une bonne occasion pour goûter de la moutarde, il faut goûter de tout...

Eugène fait la grimace.

LA MAMAN. — Mais, pas bouilli, pas bouilli, ce n'est pas du bœuf de pot-au-feu.

Alors, Eugène est satisfait, il prête à ce bœuf non bouilli l'attention qu'il mérite.

LA MAMAN. — Il a raison de ne pas manger beaucoup de salade ; vaut mieux qu'il se réserve pour le dessert.

Le filet et la salade se retirent discrètement.

LOUISE. — Trois sortes de fromage; lequel va-t-il choisir ? du gruyère, non, plutôt du roquefort.

EUGÈNE. — Il pourrait bien goûter un peu de chaque.

LA MAMAN. — Voilà sa bouteille qui est vide, mais nous avons de la chance, justement le garçon remplit les verres moyens, et avec du vin fin, probablement.

LOUISE. — Il a une bonne idée de tremper des petits gâteaux dedans.

LA MAMAN. — Pourvu qu'il pense aux confitures, c'est très digestif.

Le dessert bat en retraite, non sans pertes.

JEANNE. — Attention, nous passons au café.

LA MAMAN. — Deux morceaux de sucre, pourquoi ne met-il que deux morceaux de sucre, puisqu'il en a à volonté et puisque c'est le même prix? autant le prendre bien sucré quand on le peut.

EUGÈNE. — Maman, la goutte aussi, il y a de la goutte !

LA MAMAN. — J'aime autant qu'il ne s'en verse pas trop.

Nicolas fume en buvant sa demi-tasse. La

famille ne quitte pas des yeux sa belle redingote fripée , piquée des vers ; c'est là-dessous qu'est caché tout ce qu'il a mangé.

LA MAMAN. — C'est le cas de dire qu'à ce festin il ne manquera rien, car j'aperçois du champagne.

Enfin, nous en saurons le goût dans la famille.

JEANNE. — Papa a mis un cure-dents dans sa poche.

LOUISE. — Ce sera pour moi.

EUGÈNE. — Non, ma petite, pour moi.

(Dispute).

LA MAMAN, *sentencieuse.* — Ce sera pour le plus sage.

Dans la salle du banquet, les convives commencent à quitter la table. — La maman et les enfants se regardent ravis, les yeux humides ; les nez aplatis sur les vitres reprennent peu à peu leur forme.

LOUISE — En voilà un dîner, nous nous en souviendrons.

LA MAMAN. — Es-tu content, Eugène?...

EUGÈNE. — Oh oui ! maman.

LA MAMAN. — Et toi, Jeanne?

JEANNE. — Pour sûr, je n'aurais jamais cru qu'on pouvait manger tant que ça.

LOUISE. — Hein, pas de danger que Marie se soit endormie, la chère petite, il est pourtant au moins dix heures.

***

Nicolas sort rouge, congestionné. Sa femme et ses enfants l'escortent hâves, chlorotiques, flageolants, ivres.

Bientôt, la main au pantalon, il s'approche d'un mur...

Alors la femme et les enfants s'arrêtent et, simultanément, ce cri éperdu leur part du cœur : « Vive la République ! »

LA GUERRE

C'était à l'époque des premières hostilités entre Russes et Japonais.

Notre Paris, qui a des aspects si particuliers pour chaque saison, prenait ses manières de printemps.

Les enfants moins emmitouflés jouaient librement, — comme l'année précédente au retour d'avril, — et l'école maternelle offrait le spectacle périodique d'une résurrection dans la joie et dans la clarté, après les ténèbres et l'engourdissement de l'hiver.

Ce jour-là, il faisait beau à rendre vivants les animaux et les plantes représentés sur les cartes

murales des classes ; — et, dans la cour, les pousses du marronnier chatoyaient aux rayons cristallins d'un soleil si actif, si impérieux, qu'il faisait luire même l'écorce noire de l'arbre planté tout seul, près des cabinets.

Au sortir du préau, la récréation avait commencé, selon la règle, par l'explosion des cris, des rires, par l'agitation des bras et l'élan des jambes en tous sens, ainsi que dans une cuve immense pleine d'enfants qui seraient brassés, mélangés, ballottés, sans qu'un seul fût au repos ni silencieux.

Subitement, le vacarme franc, brut, sans contrainte, ni apprêt, s'altéra et baissa, comme la lumière diurne change et diminue par l'arrivée d'un nuage. Le tourbillon se ralentit, de façon à laisser des écoliers arrêtés çà et là, par petits tas.

Quelque chose d'invisible, d'indéfinissable, certainement apporté de très loin par l'air, planait sur la cour, agissait comme une force atmosphérique.

Beaucoup de gamins cessaient de vociférer pour chercher, pour écouter, pour renifler, pour saisir ce je ne sais quoi mêlé à l'infinie sérénité du soleil.

Bientôt, dans les groupes de filles et de tout petits, une rumeur curieuse et inquiète hésita, naquit, grandit, se propagea :

— Ils vont faire la guerre.

Ils, c'étaient les grands, les garçons de six à sept ans.

On avait vu de tout temps jouer au soldat, au gendarme, mais « faire la guerre » constituait une nouveauté grave.

Le phénomène de cette nouveauté s'explique très bien.

Une préoccupation existant dans les journaux, dans la rue, dans les grandes personnes, — une préoccupation qui devait atteindre tous les êtres humains successivement par degrés d'âge, — arrivait à l'étape de l'école maternelle, après l'étape des bureaux, des ateliers, des lycées, des écoles primaires.

L'impulsion de faire la guerre, — partie des lointains champs de bataille, — avait voyagé longuement, portée dans l'air, et elle pénétrait les plus jeunes instincts. Et c'était bien la guerre *de là-bas* qui venait, qu'il s'agissait de répéter ; c'était une secousse sensible dans le monde entier qui, ayant fait

son chemin, aboutissait là, aux petits écoliers.

Très rapidement, les visages préparés, quêteurs, furent renseignés : les uns prirent l'expression propre aux acteurs, aux menaçants, les autres, l'expression propre aux spectateurs, aux menacés.

Très vite, une séparation s'effectua dans le peuple de la cour : au milieu, les grands qui allaient manœuvrer et, sur les côtés, s'écartant, laissant peu à peu un espace libre, les filles et les tout petits.

Tout de suite, les belligérants surent comment agir : ils devaient réunir en un bloc tout le mouvement et tout le bruit dont ils étaient possesseurs et manifester le plus de violence possible. Il fallait former une cohorte serrée, galopant d'une force irrésistible, dévastatrice et hurlant sans merci : « La guerre ! La guerre ! »

Tout de suite, les filles surent ce qu'il y avait à faire ; en un instant, il n'y eut plus d'âge, plus de race, il n'y eut plus que des femelles. Les yeux s'agrandirent, les bouches bâillèrent d'inquiétude, un recul se fit contre le mur, les tout petits furent serrés d'une étreinte maternelle et

cachés, retenus... Les femmes de Russie, les femmes du Japon, les mères du monde entier n'ont pas d'autre geste...

La guerre ! La guerre !

Le commandant des garçons proclama qu'il était défendu de s'aventurer dans le cercle de la guerre, — soit : dans l'espace sablé limité par les piliers de fer. (Donc la zone neutre était le pourtour bitumé surmonté d'un vitrage, où les maîtresses exercent leur surveillance pour empêcher les bousculades et qui de tout temps servait de refuge à l'élément calme.) Le commandant ajouta que les contrevenants seraient des ennemis qui disparaîtraient, capturés dans les rangs de l'armée.

La cohorte — une centaine environ — s'élança en avalanche mugissante. Des garçons moyens risquaient un pas ou deux derrière elle, dans le champ défendu, et ils se retiraient vite avec des cris peureux ; plusieurs furent attrapés, entourés, saisis par le bras, par les vêtements, forcés de galoper dans le tas.

La guerre ! La guerre !



Un tout petit, sans aîné protecteur, était là,

dans la foule, sur le terrain neutre. On ne sait pas bien comment cela se fit : d'abord il resta contre le mur, puis il vint au milieu des autres petits, puis il s'approcha jusqu'à la limite des piliers, il s'approcha encore, fasciné, attiré par un vertige.

Un petit homme de trois ans, — vous le voyez, — blond, avec des yeux bleus, la tête un peu grosse, un grand front blanc, des joues roses à fossettes, une frimousse mobile en continuelle éclosion drôle. C'était un nouveau, apparu ce jour-là pour la première fois à l'école ; tout l'émerveillait, il aspirait le mouvement, le bruit, le bariolage, tant qu'il pouvait, par la bouche, par les yeux agrandis, béants ; il riait vers l'agitation de l'école, il y tendait tout son être, comme vers la vie même.

On ne sait pas bien comment cela se fit : il fut atteint de biais par la bande forcenée et projeté contre une colonne de fonte.

La guerre ! La guerre !

Sur le coup, l'on crut qu'il était seulement évanoui, l'on voyait seulement une raie de sang à la tempe. On l'avait étendu sur deux chaises.

Et voilà que, dans l'instant, personne ne le

reconnaissait, ni les enfants, ni les maitresses. Il avait des vêtements très ordinaires : tablier noir, culotte et corsage bleus, chemise de flanelle, — mais tout cela bien propre, bien raccommodé, bien arrangé... et une peau si blanche !

Enfin une gamine parla : il demeurait dans sa maison ; il ne devait pas venir à l'école ce jour-là, 31 mars ; sa maman avait dit : « Tu commenceras demain, c'est le 1er du mois. » Mais il avait voulu absolument : « Non, non, aujourd'hui, je veux aller avec Marie, je suis grand, moi ! » Et la gamine l'avait amené par la main ; il serrait bien fort, plein de fierté. Et il s'appelait Victor, et il avait mis une plume de poulet à son béret.

On retrouva le béret, dans lequel son nom était cousu.

Et il avait, dans sa poche de culotte, un petit mouchoir pas déplié, un sou, un bout de chocolat et déjà, — soigneusement enveloppé dans le papier de son chocolat, — un bon point.

Le troupeau compact des écoliers fut consigné à un bout de la cour : les grands, l'air morne, irresponsable ; les filles anxieuses, les tout petits effarés.

Tout le milieu de la cour resta vide, — et, à l'autre extrémité, demeura un groupe noir de grandes personnes penchées, sans voix, impressionnantes. Un silence. Tous les enfants regardaient, là-bas, devant eux. Ils virent, dans l'espace désert, ensoleillé, un oiseau passer rapidement sans bruit, sans trace ; et le silence fut plus grave et le vide plus immense. Soudain, ils entendirent approcher une plainte affreuse qui émut les petites filles, comme de s'entendre gémir elles-mêmes. Et enfin une femme apparut échevelée, tragique, les bras en l'air, comme si elle courait après une ombre envolée...

La guerre ! La guerre !

HUMANITÉ

Monsieur et madame Lebon étaient des gens épais ; ils avaient le teint rose, l'air paisible et mort. Ils vivaient à l'aise et leur bonheur aurait été complet, s'ils avaient eu un enfant.

Leurs vœux n'étaient pas exaucés ; rien n'y faisait, ni les nourritures spéciales, ni la gymnastique. Et c'était, chez eux, une idée fixe ; ils répétaient sans cesse à leurs amis : « Vous êtes joliment heureux d'avoir des enfants. » Une véritable jalousie les dévorait ; aucun sacrifice ne leur aurait coûté pour conquérir la joie de baiser des petites joues roses.

Avec les années, l'infécondité de leur union

devint une cause de chagrin toujours renaissante ; leur vie était manquée, volontiers ils se seraient fait des reproches mutuellement. Mais quoi ! à qui la faute si « le marchand ne voulait pas leur en vendre ».

Madame ne savait quoi faire dans la journée ; rentré du bureau, monsieur ne savait quoi dire. Rien ne les intéressait en dehors de leur routine matérielle. Ils ne lisaient pas, ils ne regardaient pas autour d'eux.

L'ennui gris et froid emplissait leur maison. Si un enfant avait été là, les mille soins dont il aurait fallu l'entourer eussent créé une occupation à la femme de l'employé, et, le soir, les époux auraient enfin trouvé un sujet de conversation : questions du père, récits intarissables de la mère sur les gentillesses du bébé.

Ils ne sortaient presque jamais : à quoi bon quitter son intérieur quand on n'a pas un enfant à promener? Il leur semblait que, dans la rue, on les regardait avec ironie, eux, forts, bien portants, et que l'on se demandait pourquoi la femme ne tenait pas un poupon dans les bras. Des idées noires les hantaient : l'existence est bien triste, bien inutile, quand elle ne poursuit

pas son but normal : la continuation de l'espèce, la survie dans la personne des enfants.

Quoique le besoin d'aimer, de protéger un être chétif, les tourmentât profondément, ils résistèrent, par sagesse, à la tentation d'adopter un chat, un chien, un oiseau ; ils se seraient pris pour cette bête d'une affection frénétique, et cela eût été vraiment trop ridicule.



Or, le Temps, la faulx à la main, suit impitoyablement son grand vieillard de chemin, les misères humaines ne l'arrêtent pas. Madame Lebon finit par atteindre quarante ans ; M. Lebon, après vingt-cinq ans d'administration, fut promu sous-chef de bureau ; dès lors, il ne resta plus aucun espoir de fonder une descendance.

Quand les employés atteignent le grade de sous-chef, cet heureux avancement coïncide presque toujours avec un phénomène que la science appelle : « la mort d'Hippolyte » ; à partir de cet échelon, tant pis pour ceux qui n'ont pas réalisé tous leurs désirs générateurs :

En efforts impuissants, leur ardeur se consume.

***

Les choses en étaient là, quand, à l'approche du nouvel an, madame Lebon acheta, pour sa nièce, une grande poupée articulée qu'elle attifa de rubans et de chiffons. Elle y prit tant de plaisir, que l'on donna un autre cadeau à la nièce, on garda la poupée. Madame lui fit un véritable trousseau ; puis, un jour elle dit : « Ma foi, je peux bien sortir avec la fillette, en lui mettant un voile, personne ne se doutera que ce n'est pas un enfant vivant ; ça me donnera une contenance. »

Elle se regarda dans l'armoire à glace et se trouva tout à fait l'allure d'une maman. Peu après, monsieur acheta un petit lit ; et bientôt, le soir, à table, il se plut à parler de « la petite ». Cela devint une joie de lever et de coucher la poupée, une joie de la promener, de lui offrir souvent une toilette nouvelle. Très rapidement, le jeu de la poupée acquit le sérieux d'une habitude ; les époux s'attachèrent réellement à ce touchant objet. Leur besoin d'avoir un être à soigner, à dorloter se trouvait satisfait. Madame habillait et déshabillait « la petite » dix fois

par jour ; elle parcourait la maison en lui chantant des refrains enfantins ; elle s'oubliait jusqu'à lui dire : « Faites risette à maman » ; une fois, elle pleura de l'avoir laissée tomber à terre.

Monsieur donnait son avis sur les robes de « la petite » ; dans la rue, il voulait la porter à son tour ; il pensait à elle au bureau, lui qui, pendant vingt-cinq ans, n'avait pas fait tort à l'administration d'une pensée distraite du service.



La poupée avait deux ans. Une nuit de décembre, les époux Lebon revenaient de dîner en ville ; dans la rue déserte, ils entendirent des cris faibles et douloureux : on avait abandonné un enfant tout petit, là, à leur porte ; la bise mortelle rôdait autour de lui. Ah ! le pauvre petit !

— Vite ! dirent-ils, prenons-le !

Ce fut un geste instinctif, la conséquence forcée de leurs souhaits non exaucés.

Ils montèrent à leur logis rapidement, parlant tous les deux à la fois :

— Quelle trouvaille ! c'est le ciel qui nous l'envoie !

Ils entrèrent dans la maison tiède et vite ils fermèrent bien la porte, non seulement avec la satisfaction que l'on goûte à se savoir à l'abri du mal et des méchants l'hiver, à minuit, dans un quartier excentrique, mais encore avec la joie que l'on éprouve d'enfermer le bonheur chez soi.

Mais l'enfant vagissait toujours et M. Lebon s'impatienta ; d'ordinaire, c'était lui qui donnait de la lumière, quand on rentrait. Cette fois, comme il portait le précieux fardeau, sa femme chercha la lampe et les allumettes, elle n'en finissait pas ; il bougonna :

— Ah ! si j'avais les mains libres !

Malgré la lumière, l'innocent ne cessait pas de crier.

M. Lebon tournait, embarrassé, pendant que sa femme allumait du feu pour préparer quelque chose de chaud à ce petit être. Mais, quoi lui faire prendre? Les époux se regardaient perplexes; habituées à se mouvoir dans le même cercle, à s'arrêter aux mêmes objets, leurs idées s'embrouillaient. Ils ne savaient même pas où poser le poupon ; leur joie se calmait déjà.

— Si on lui donnait du vin sucré?

— Si on lui donnait plutôt de l'eau de fleur d'oranger?

On se décida pour le vin sucré, mais il fut impossible de lui en faire avaler une goutte ; il refusa même l'eau de fleur d'oranger.

M. Lebon dit à sa femme :

— Prends-le donc un peu ; je commence à en avoir assez, de le porter.

Madame le démaillota à moitié ; il était menu, menu ! il ne devait pas avoir plus de six mois. Elle le berça dans ses bras. Il gémissait toujours ; alors elle le plaça sur l'édredon. Il se tut peu à peu, mais il s'agitait, les yeux ouverts, sans regard.

Les époux le considéraient, désillusionnés ; ils avaient pensé qu'il les amuserait tout de suite à prendre la becquée, qu'il rirait, qu'il gazouillerait. Devaient-ils se coucher sans avoir rien tiré de lui?...

Des jeux de mains en marionnettes ne réussirent pas à l'égayer.

A la longue, un malaise s'emparait des époux ; ils prenaient froid ; une lassitude les envahissait ; ils s'énervaient.

Ces gens calmes s'apercevaient tout d'un

coup avec ennui, que leur petit tran-tran ordinaire était troublé.

Leur provision d'enthousiasme, de bonne volonté était épuisée ; leur égoïsme avait fourni tout le sacrifice possible.

— Tant pis ! dit M. Lebon brusquement ; couchons-nous ; on verra demain s'il est mieux disposé.

Madame Lebon enleva l'enfant du lit : il se remit à geindre.

— Ah ! dit-elle, vexée, je ne lui fais pourtant pas de mal ; je me demande comment il faut le toucher, ce monsieur... Voyons, je vais le fourrer dans le berceau.

Il était enveloppé de linges grossiers, il était grimaçant, il sentait l'aigre, ses mains glacées produisaient une sensation pénible... dans le berceau, la poupée était bien couchée, bien tranquille, couverte proprement, jolie, tiède, en accord avec les habitudes de la maison.

Il fallait la déplacer. Alors, ce fut comme si les choses se compliquaient terriblement. Madame Lebon demeura immobile, la figure allongée, devant le berceau. Son mari ne se

décidait pas à l'aider, arrêté aussi par une difficulté insurmontable.

Il finit par grommeler, avec un rire mécontent :

— Dame ! c'est tout un remue-ménage...

Il baissait la tête, les mains dans ses poches.

Les yeux de madame Lebon s'arrêtaient sur la poupée, maternels, ils revenaient moins doux vers l'enfant.

Les époux restaient l'un près de l'autre, sans se décider à agir, malheureux, accablés par cet intrus qui leur faisait violence.

Une inquiétude naissait ; ils n'avaient pas réfléchi à toutes les conséquences, elles se présentaient nombreuses, graves... Et surtout, quelque chose d'inconnu entrait dans leur existence, l'idée vague d'un danger se dessinait.

— Après tout, cet enfant ne nous appartient pas, avons-nous le droit de le ramasser? prononça soudain madame Lebon, excédée, qui semblait près de le laisser choir.

M. Lebon sursauta, jeta les mains en avant, son âme d'employé surgissait :

— C'est vrai ! s'écria-t-il, bouleversé : le droit... les règlements... les formalités...

Et il resta la bouche ouverte, stupéfié par l'énormité de sa responsabilité.

Puis le danger se précisa dans l'esprit des époux. Ce danger venait de l'introduction chez eux d'un étranger, d'un être qui n'était ni de leur espèce, ni de leur classe. La peur des pauvres, des misérables irréguliers, saisissait nos bourgeois...

— C'est peut-être l'enfant d'un malfaiteur, prononça madame Lebon à voix basse, en arrondissant le dos.

Et elle tendit vivement le petit être à son mari, saisie de tremblement devant les linges grossiers, devant la chair malheureuse.

— Quel temps affreux? Entends-tu la plainte du vent? nous devrions être couchés, serrés l'un contre l'autre... J'ai peur... ajouta-t-elle.

***

Il y a des moments dans la vie où l'on ne connait pas le danger, il y a des moments où l'on possède une force surhumaine.

M. Lebon, chargé du poupon, se ramassa sur lui-même, son cou de taureau se gonfla dans ses épaules remontées. L'œil aigu, le

front puissant, les joues et le menton crispés par l'invincible résolution, il refit l'emmaillotage le mieux qu'il put, il tira les verrous, il marcha d'un pas ferme, descendit l'escalier obscur, traversa la cour glaciale aux ombres inquiétantes, ouvrit bravement la porte, et, sans trembler, il remit l'étranger à sa place, dans la rue.



MOITIÉ-CHEMIN

Le cercle des Grandes-Entreprises ne compte parmi ses membres qu'un seul artiste : Gaspard Vosge, le dessinateur écrivain.

Gaspard ayant essayé plusieurs affaires financières et les ayant invariablement lâchées avant terme, le président du cercle — pour des motifs de rancune personnelle — lui a fait décerner le surnom de Moitié-Chemin.

Cette appellation répandue dans le monde amuse beaucoup Gaspard lui-même, quoiqu'elle lui nuise irrémédiablement auprès des dames bastionnées de vertu. Les vertus farouches n'aiment pas les demi-périls.

***

L'année de son admission, à l'époque des vacances, le président du cercle décida Gaspard Vosge, pour sa santé, à prendre pension pendant deux mois chez des siens cousins, les Cardon du Maine, notables d'une petite ville ennuyeuse.

Longtemps à l'avance, les Cardon du Maine se firent valoir auprès de leurs relations :

— Nous allons recevoir un ami de la famille, Gaspard Vosge, vous savez bien, l'artiste si estimé.

Grands préparatifs intérieurs. Au salon, des livres, des revues, des albums furent dispersés dans un désordre passionnément discuté. M. Cardon du Maine apprit vivement des jeux de cercle : whist, poker, bouillotte. Avec sa femme. il potassa des opinions sur l'art. Ils avaient arrangé cela en questionnaire, comme un manuel de récitation étrangère ; chacun répétait les réponses à tour de rôle.

Ce furent surtout les enfants, — cinq, sept et neuf ans, qui subirent de rudes épreuves. Ils étaient déjà « tenus sévèrement », comme il

convenait dans une ville ennuyeuse, et avec des parents notables ; mais alors, on n'hésita pas à régler d'avance l'entrain qu'ils pourraient mettre à jouer en présence de M. Gaspard Vosge, — vous savez bien, l'artiste si estimé.

Il arriva enfin et tous les prétendants à la notabilité jaunirent de jalousie. Ses pantalons clairs surtout émurent la localité.

Cependant, les Cardon du Maine furent un peu désemparés : Gaspard Vosge ne donnait ni dans les conversations transcendantes, ni dans les distractions éminentes.

Il était venu pour « exister » purement et simplement, et, — si l'on permettait, — pour s'amuser avec les enfants ; car, à trente-cinq ans, il avait encore l'âge...

On s'émerveilla de cette originale manifestation artistique et, gravement, l'on prononça :

— Mes enfants, monsieur Gaspard Vosge désire vous voir.

De petits automates guindés saluèrent à distance, en souriant, du bout des dents.

— A quoi jouez-vous d'habitude?

— A regarder des images, monsieur.

Gaspard Vosge rapetissa ses yeux gris à

double fond, fronça son nez épaté, tira sa barbiche filasse.

— Si vous voulez, on inventera autre chose ; parce que, à regarder les images, on ne peut ni tricher, ni se battre, ni rien casser...

Puis subitement épanoui, irrésistible, il ajouta :

— Nous avons besoin de courir, de crier, d'agiter les bras. Nous organiserons des expéditions, nous entreprendrons la conquête du monde.

Les enfants, déficelés comme par enchantement, acceptèrent bruyamment.

Le cousin, président du cercle, avait payé d'avance une pension fort avantageuse.

Il fallut se résigner aux fantaisies de Gaspard Vosge, et quelles fantaisies !

Au bout de quarante-huit heures, par la maison et par la ville, l'artiste et les trois enfants étaient ainsi désignés : « les quatre ».

Et cette abréviation signifiait : les quatre sacripants, les quatre malandrins, les quatre épouvantails, les quatre possédés du démon.

Monsieur et madame Cardon ne cessaient de répéter sur les tons les moins réjouis :

— Que font encore les quatre? Où sont encore les quatre?

Dans le pays, on persiflait : « Ah ! voici les quatre... »

Un seul exemple tiendra lieu de commentaire.

L'un des jeux les plus honnêtes auxquels se livrassent les quatre, au logis, les jours de pluie, était le suivant : soudain, Gaspard poussait un rugissement formidable : « J'ai diablement faim ! je mangerais bien un petit bout de joue ! » Il tombait à genoux sur le plancher, les gamins prenaient la même posture. Au second rugissement, ils fuyaient sur les mains et les genoux devant l'ogre qui hurlait : « Un petit bout de joue ! un petit bout de joue ! » De là, un carapatage fou dans toutes les pièces et des rires, des cris suraigus de marmots attrapés, échappés, censément dévorés.

Quand les quatre eurent renversé la table de la salle à manger deux fois, en jouant « au petit bout de joue », il leur fut fait de telles promesses, au cas d'un troisième accident, qu'ils cachèrent le martinet sous la commode.

Les jours de beau temps, la ville scandalisée

voyait les quatre revenir de la campagne dépenaillés à qui mieux mieux, le grand ayant souvent des brins d'herbe ou de feuilles dans sa barbe filasse, et souvent, par compensation, n'ayant plus de genoux à ses pantalons clairs !

***

C'est après cette équipée que le président du cercle des Grandes-Entreprises, accablé de reproches par ses cousins les Cardon du Maine, a pris en grippe Gaspard Vosge. L'occasion aidant, il a lancé, par vengeance, le surnom de Moitié-Chemin, qu'il n'a pas eu de peine à rendre définitif : en aggravation de sa maladresse financière, Gaspard Vosge a cette spécialité de raconter sa vie, dans des histoires où il n'est jamais rien arrivé, — des histoires qui commencent bien et qui finissent à rien : du Moitié-Chemin quoi !

En voici le dernier échantillon :

Une quinzaine de messieurs plus ou moins chauves, bedonnants et décorés, fument, assis autour du tapis vert ; Gaspard Vosge, accoudé, parle à la bonne franquette, ayant l'air de pour-

suivre dans sa barbe filasse quelque insaisissable bestiole.

***

. . . .

— Eh oui, ma foi, j'étais caporal, je n'avais guère que vingt-trois ans, à la mort de mon oncle, dont j'étais légataire universel.

» L'héritage encaissé, j'attendais impatiemment ma libération, quand mon régiment fut envoyé dans le Nord où venait d'éclater une grève !

» On était au commencement de novembre, des bourrasques de grésil fouettaient nos mains et nos visages, des avalanches de neige fondue trempaient nos vêtements qui ne séchaient plus. Aussi étions-nous de fort méchante humeur en débarquant au pays des grévistes.

» D'un côté, les usines ; de l'autre, le village. Les usines fermées, basses et noires, aux toitures monstrueuses, érigeaient en plein ciel leurs longues cheminées sans haleine, tandis que leurs fondations et leurs machinismes plongeaient dans les entrailles de la terre.

» Le village était bâti de maisons toutes du

même modèle, aux plâtres « faits », comme du roquefort.

» Pendant une partie de la journée, les rues désertes allongeaient la tristesse de leur sol boueux, comme si les habitants eussent abandonné le village mort ; puis, soudain, toutes les portes s'ouvraient, des êtres à face pâle apparaissaient sur le chemin, nombreux et actifs. Ils se hâtaient, se cherchaient, se concertaient et finalement gourmandaient les soldats.

» Les scènes augmentaient de violence à mesure que, chez les grévistes, les ressources en numéraire et en vivres devenaient introuvables.

» Et nous avions le cœur ulcéré à la fois par la pitié et par la colère. Car enfin c'étaient eux qui avaient raison, ces gens...

» Croirait-on que nous préférions recevoir des projectiles ! L'horreur s'aggravait dans les moments de solitude : le ciel roulait des menaces; sur la terre planait un désespoir las que le vent traînait en gémissant; par place, des arbres estropiés nous couchaient en joue, des corbeaux les quittaient pour aller chercher la mort...

» Toute distraction, toute dépense était

interdite. Aussi la folie germait dans nos cerveaux.

» J'étais le plus aigri, le plus malade des hommes du régiment. N'était-ce pas une farce atroce? n'avoir plus que quelques jours de service à fournir, posséder une petite fortune que l'on a hâte de gaspiller et, — sous forme de « rabiot », — monter des factions interminables dans la boue, dans un pays sinistre, être mal campé, en alerte continuelle, et risquer de se faire casser bêtement la figure !

» Vous comprenez donc ce qui se passa en moi, le jour où, avec quelques camarades, je fus chargé d'aller effaroucher des grévistes qui lapidaient la maison d'un contremaître par l'ouverture d'une baraque en planches...

Quelqu'un du cercle. — Oui, nous commençons à frissonner.

— Les émeutiers s'enfuirent à notre approche, non sans nous lancer une volée de grosses pierres. Je fus atteint à la tête.

Quelqu'un du cercle. — Baptiste, un vulnéraire !

— Aussi, quand je pénétrai dans la baraque, la tentation fut trop forte ; depuis trop long-

temps couvait en moi un besoin de représailles contre le sort, contre les gens et contre les choses : à coups de crosse de fusil, je commençai à démolir tout ce qui se trouvait à ma portée...

Le président du cercle. — Lagoublair, vous qui vous trouvez mal facilement, vous devriez sortir avant la fin de l'histoire.

Acquiescement comique de Lagoublair, un gros sanguin.

— Je renversai, sans ménagement, un berceau qui contenait un enfant malade, seul être vivant resté dans la baraque.

Quelqu'un du cercle. — Êtes-vous sorti, Lagoublair?

— Après quelques mouvements pour sortir de l'entortillement des draps, l'enfant se releva sans pleurer et je brandis ma crosse pour lui broyer la tête... C'était une petite fille de quatre ans au plus; ses cheveux de chanvre s'ébouriffaient autour de sa face maigriotte déjà griffée par la misère. Je n'ai eu dans ma vie que deux ou trois accès de fureur, il paraît que la déformation de mes traits est effroyable. L'enfant comprit toute l'étendue du danger, elle comprit qu'un forcené démolissait son lit, sa maison, qu'il

allait m'écraser elle-même. Elle comprit qu'une irrésistible colère me transportait... qu'il fallait, pour m'arrêter, quelque chose d'inouï, de prodigieux... Mais, tout de même, elle ne chercha pas à fuir et voici comment elle accomplit le prodige : la main tendue, le corps rapetissé en arrière sous la crosse levée, pendant que ses yeux bleus saisissaient mes yeux de fou, elle me dit doucement, avec une nuance de chagrin et d'indulgence :

— Tiens, voilà un sou, prends-le si tu veux.

***

Gaspard Vosge a fini, — il allume un cigare.

Le président, spirituel, supérieur, agite sa sonnette :

— Vous pouvez rentrer, Lagoublair... Il s'agissait de la seule affaire d'argent réussie par M. Moitié-Chemin.



L'ÉCOLIÈRE [1]

MONSIEUR LE MINISTRE,

On dit que le médecin du Bureau de bienfaisance, exerçant dans notre quartier Saint-Magloire, ne sera jamais décoré de la Légion d'honneur, parce qu'il n'a pas de recommandations.

J'ai pu m'assurer que les recommandations étaient simplement des lettres provenant de personnes honorables. Si le docteur Boudechoux n'en a pas, cela tient à ce qu'il ne soigne que des

1. Voir le volume L'*Ecolière*.

gens très occupés, peu au courant des formalités et surtout peu habiles à écrire.

Dans le plus grand secret, j'ai donc pensé à me charger de cette affaire de décoration qui est du premier intérêt pour les malheureux. Nécessairement j'ai attendu de posséder les qualités et titres voulus.

Ma mère, moi et mes trois petits frères, nous habitons rue Saint-Magloire, nº 9, depuis plusieurs années. Nous n'avons plus un sou de dettes ni dans la maison, ni dans notre rue, c'est assez vous dire que nous jouissons de la considération des habitants les plus notables, qui sont les commerçants, et si quelqu'un racontait du mal sur notre compte, nous serions immédiatement défendus par les témoins les mieux patentés de la friperie ou de la boucherie chevaline.

Quant aux titres : je viens d'obtenir mon certificat d'études primaires, avec dispense d'âge, malgré une absence de ma mère et des dérangements de ménage qui m'ont fait manquer l'école pendant plusieurs semaines. Mais, vous le savez sans doute, monsieur le Ministre, quand on a besoin d'apprendre, on apprend ;

et si ce n'est pas avec ses livres ni ses cahiers, parce qu'on n'en a pas, c'est avec ceux des autres élèves.

Comme la note 17 sur un maximum de 20 points m'a été donnée à la composition de style, j'espère m'exprimer clairement.

Et d'abord, je m'occupe des questions de maladie et de médecin, depuis longtemps, depuis que mes idées savent se fixer sur les choses attrayantes de la vie. Je suis très bien placée pour cette étude, grâce à ma mère et à mes frères qui réclament souvent mes soins. Et, pour compléter mon expérience, les ménagères ont cet usage de se réunir sur le carré de chaque étage pour agiter leur principal sujet de conversation : la santé des uns et des autres.

Le docteur Boudechoux était déjà tout blanc de barbe et de cheveux, il y a quinze ans, au dire de ma mère. Cependant il est vif comme la poudre, malgré sa taille un peu déjetée par divers chocs reçus au cours de ses voyages nocturnes dans le quartier. Il porte une redingote déboutonnée, avec des poches énormes toujours bourrées et un chapeau de haute forme à bords plats. Son accent, qui n'est pas parisien, se

reconnaît une fois pour toutes et convient bien à son air de bonne humeur et d'encouragement. Voici son adresse : rue des Maigrelets, nº 27, au quatrième. Dans la journée, à moins d'absence, il laisse sa clef sur la serrure en dehors : entrez sans frapper. Pour la nuit, étant couché, il ouvre sa porte en tirant un cordon, comme les concierges, parce qu'on le dérange à chaque instant. Une veilleuse est allumée, il vous écoute un coude sur l'oreiller et s'il dit : « Allez devant, je vous suis », vous pouvez être sûr qu'il vous rattrapera en chemin, — c'est à croire qu'il se couche tout habillé.

Ma recommandation doit consister, je pense, à vous dire quelle utilité générale aurait la décoration de notre médecin ; et je vous demande d'accorder à ma lettre la valeur de plusieurs recommandations, d'après la quantité de renseignements.

Bien entendu, tout le bénéfice de la décoration serait pour les malades, il s'agit là de leur confiance et de leur satisfaction personnelle.

Pour les gens raisonnables, comme pour les enfants, une ordonnance devient plus efficace et plus grave à observer, si le médecin porte un

ruban, en plus de ses autres particularités : la redingote et le haut de forme.

Quand un médecin est connu depuis longtemps, il devient presque un homme ordinaire, ayant peu d'autorité, et les malades ont besoin qu'un signe rare leur garantisse qu'ils sont soignés sévèrement ; les médicaments prescrits n'ont qu'une importance secondaire, la décoration est une chose plus sérieuse.

D'un autre côté, il faut ménager l'amour-propre de la clientèle du bureau de bienfaisance ; derrière notre docteur, toujours quelque mécontent récrimine : « Je suis pourtant assez vieux pour être soigné par un médecin décoré ! »

Et puis, l'esprit de justice pousse aussi aux réclamations ; en effet, on ne voit pas bien pourquoi le médecin d'ici ne serait pas décoré comme celui de l'arrondissement voisin, attendu que notre quartier en vaut bien un autre et que, pour le nombre des maladies et pour leur gravité, nous sommes plutôt en avance sur les autres parties de Paris.

La preuve de notre bon droit, c'est que le docteur Boudechoux n'arrête pas de courir en visite, nuit et jour, au point que parfois on ne le

rejoint qu'après la guérison ou la mort des gens.

Dernièrement je suis allé le chercher trois fois, pour mon petit frère qui dépérissait d'avoir avalé un bec de plume en fer. Eh bien, le docteur était agrafé dans une maison où se trouvaient vingt-deux enfants atteints d'une rougeole maligne. Alors, inutile de quitter ; il est resté deux jours et deux nuits dans l'escalier, allant d'étage en étage, de porte en porte. On lui avait mis une chaise sur le palier de l'entresol, où il se reposait un peu et avalait une portion aux heures des repas.

Enfin la décoration servirait à le faire reconnaître dans certaines circonstances, — et cela éviterait bien des désagréments à beaucoup de monde et même à des sergents de ville.

Par exemple, la nuit, on le prend pour un commis ou un employé quelconque, dans les coins d'ombre du boulevard extérieur. (J'ai vu le cas plusieurs fois, où l'ayant éveillé d'urgence vers le minuit, il filait devant moi comme un dératé). On lui parle au passage ; quand il entend, il répond : « Mes pauvres enfants, je suis trop vieux. » Alors, cela suffit, on le laisse en paix, il a soigné tout ce monde-là, on se

rappelle sa manière, son accent. Mais souvent il passe sans regarder, sans écouter, préoccupé par son malade, on ne le reconnaît pas. Or il y a des personnes qui cherchent un prétexte de querelle, ou que la mauvaise chance rend susceptibles. Une bagarre est vite provoquée ; censément on a été bousculé... on lui tape dessus... Puis, les personnes sont obligées de s'excuser, — après coup, — c'est le cas de le dire ; elles en sont vraiment ennuyées.

De même pour les sergents de ville : ne s'apercevant pas tout de suite qu'ils ont à faire à quelqu'un du quartier, ils préfèrent, comme de juste, distribuer leurs bourrades à un vieux : autant faire l'ouvrage le plus facile ; il en résulte des erreurs vexantes pour des hommes de l'autorité qui sont plutôt faits pour taper sans rien écouter que pour présenter des regrets.

Eh bien, le ruban avertirait les gens, le ruban arrêterait les coups qui se trompent d'adresse — sauf ceux de force majeure lancés par des ivrognes.

La seule objection à prévoir de votre part, monsieur le Ministre, se rapporte à la redingote du docteur Boudechoux qui est peut-être trop dé-

fraîchie pour s'accorder avec un beau ruban neuf.

Impossible de nier la vérité : voilà plus d'un an que l'on se demande comment une pelure aussi délabrée consent à sortir avec le docteur, sans se sauver d'une manche ou d'une basque.

Mais où voulez-vous qu'il prenne une toilette plus confortable : il ne touche guère que ses appointements du bureau de bienfaisance, — et encore, s'il les gardait pour lui...

La consultation devrait coûter deux francs aux gens non inscrits à l'Assistance. Dès que la visite est finie, les gémissements commencent :

— Ah ! docteur, faites-nous crédit ; nous n'avons pas de quoi manger ; le chômage dure depuis longtemps...

Aux premiers jours du mois, il s'intéresse à ces doléances et les clients, au lieu de le payer, finissent par lui emprunter de l'argent. A la fin du mois, dès le début de l'antienne, il se sauve comme un mauvais débiteur.

Cependant un certain nombre de gens pourraient certainement payer : ceux, par exemple, habitant des appartements de cinq ou six cents francs (car il s'en trouve pour de pareils loyers !). Et, en effet, ils s'exécutent quand ils sont nou-

veaux venus dans le quartier ; mais on a vite fait de leur indiquer le système gratuit.

Bien mieux, le docteur sert de Providence, en dehors même des cas de maladie.

Une fois, dans certaine famille de ma connaissance, une absence forcée ayant fait perdre à la mère sa place à l'atelier, on se trouva sans un sou, sans une bribe de pain et dans l'impossibilité d'emprunter ou d'obtenir du crédit : le 14 juillet avait passé dans le quartier et usé toutes les ressources.

— Il y a encore un espoir, dit la mère à sa fille aînée, vers midi, cours chercher le docteur Boudechoux, je vais me coucher, comme si j'étais très malade.

La manigance est comprise aussitôt par la fille qui part en faisant une figure d'enterrement, et par ses petits frères disposés à patienter.

La scène a lieu :

— Ah ! docteur, j'ai mal dans la tête, dans le dos, gémit la mère.

Et elle ajoute un tas de détails impossibles à vérifier.

Le docteur n'a pas tardé à regarder autour de lui avec méfiance. Les enfants affamés restaient

sages, immobiles, observateurs; ça lui a paru louche, des enfants si tranquilles. D'ordinaire, pendant une consultation, ils se pincent, ils cassent un verre, ils crient ou ils rient d'une façon agaçante.

Tout en tâtant le pouls, en écoutant dans le dos de la mère, en mettant le thermomètre sous le bras, il guignait les moutards, sans avoir l'air. Le plus petit, Lolo, assis près de la fenêtre, un peu abattu et pensif, mâchait sa salive bien raisonnablement, — il faisait penser à un vieux cheval au repos. Les deux autres, Totor et Mimile, assis aussi, mais plus droits, serraient le bec et ils vous regardaient la redingote avec des yeux fixes et luisants, on aurait dit des chiens attendant la pâtée. Le docteur a cherché s'il n'avait pas par hasard une déchirure ou un bout d'étoffe pendant à son vêtement.

La grande sœur tournait dans la chambre, affairée censément et parlait assez haut :

— Je ne peux pas rallumer le feu, il n'y a plus de charbon et j'en dois déjà trois boisseaux.

Le docteur se grattait le front ; parbleu ! il ne voyait pas de vaisselle sale, rien de renversé sur la toile cirée.

Tout à coup, il fait : « Hum! hum! » d'où un mouvement anxieux de tous, puis un silence tel que l'on aurait entendu la faim grignoter les estomacs. Il tire son bloc-notes et sa plume à réservoir et se met à écrire tout debout, selon une habitude assez justifiée : souvent, il ne trouverait pas un coin de table sans graisse pour poser son papier, et beaucoup de gens n'ont pas d'encre. (C'est comme son chapeau, généralement il le pose par terre ou sur une marche d'escalier, quand la chambre est toute petite.)

— Arrive ici, toi, fait-il en gagnant le palier.

Il donne à la grande sœur l'ordonnance ainsi composée : pain de quatre livres, 0 fr. 70 ; pot-au-feu, 2 fr. ; charbon, 0 fr. 30 ; divers, 2 fr. Total 5 francs. Et la pièce était jointe au papier.

Seulement il a bougonné, comme il fait toujours après une générosité, pour ne pas entendre si on le remercie :

— Et tâche de ne pas t'amuser en route... et quand tu reviendras me chercher, j'examinerai de près ta frimousse, ma bonne femme. Il y en a tout de même un de nous deux qui est plus vieux que l'autre.

Il se croit terrible ; le pharmacien de notre rue

lui répète souvent : « Eh ! mon cher, vous êtes trop bon. »

— Pas vrai, répond-il, je bougonne tout le temps.

En effet, mettons à part l'histoire des cinq francs où il a fait un véritable sauvetage, en général il se laisse rouler — par faiblesse — et la redingote usée n'est pas remplacée.

Dans un seul cas, il se montre autoritaire, entêté, presque brutal : après un accouchement. Le deuxième jour, quand la malade peut manger, il arrive avec sa côtelette et sa petite fiole de bordeaux dans la poche de sa redingote. Et dame, pas de tolérance : il fait cuire la viande lui-même, saignante à point, et il faut que l'accouchée mange et boive devant lui, jusqu'à la dernière trace. Pas moyen de transiger ; il ne démarre pas.

Entre nous, il a raison ; et vous pensez bien, monsieur le Ministre, que s'il posait ses provisions simplement sur la table, ce ne serait pas souvent l'accouchée qui en profiterait.

J'espère toutefois que l'objection du vêtement pourra s'arranger, car nous avons des maisons de vente par abonnement qui fournissent

de linge, de mobilier, les habitants du quartier offrant des garanties ; le docteur a souvent parlé de s'adresser à elles. Sans doute, les enquêteurs, jusqu'à présent, n'ont pu faire un rapport favorable vu les habitudes de dissipation qu'on lui connaît. Mais la décoration lui vaudra plus d'indulgence ; sans compter que le docteur se sentira tenu de faire face à ses engagements.

Je termine en vous priant instamment de satisfaire aux vœux de tout un quartier qui désire ne pas être moins considéré qu'un autre et obtenir la plus pratique amélioration de son service médical.

Je joins à la lettre la copie de mon certificat d'études et de notre dernière quittance de loyer.

Veuillez agréer, monsieur le Ministre, l'assurance de mon entier dévouement.



MADEMOISELLE,

Monsieur le Ministre me charge de vous faire savoir qu'il a pris connaissance de votre lettre en date du 31 juillet dernier, par laquelle vous

appelez son attention sur les titres que pourrait avoir M. le docteur Boudechoux, demeurant rue des Maigrelets, 27, à une promotion dans l'ordre national de la Légion d'honneur.

Aucune demande n'ayant été formulée par M. le docteur Boudechoux, il a été convoqué dans les bureaux du ministère. Note a été prise de ses déclarations, desquelles il résulte que, pour des motifs personnels, sa candidature est volontairement ajournée.

Toutefois, monsieur le Ministre a décidé qu'une subvention extraordinaire de deux mille francs, pour achat de médicaments, serait allouée, sur les fonds du ministère, au Dispensaire de la rue des Maigrelets, auquel M. le docteur Boudechoux est attaché depuis trente-cinq ans, à titre bénévole.

Il y a là, mademoiselle, une disposition exceptionnelle qui ne saurait être étendue aux différents quartiers de Paris et il ne vous échappera pas que cette mesure de faveur, en ce qui concerne votre quartier Saint-Magloire, répare amplement l'inégalité des distinctions honorifiques attribuées au corps médical.

Veuillez, etc.

LE PETIT CHAPERON ROUGE.

Monsieur X...,
soldat aux Compagnies de discipline
à Oran (Algérie).

Paris, le 15 juin 1895.

MON CHER FRÈRE,

Je suis heureuse de t'annoncer que j'ai passé mon certificat d'études la semaine dernière ; j'ai été reçue avec trente-neuf points, presque le maximum. Mais j'ai une chose moins gaie à t'apprendre : notre frère Antoine est mort. C'est la fréquentation de Naigredos qui l'a perdu ; il a été condamné. Donc, j'avais passé l'écrit du certificat dans la journée et le soir nous dînions

tranquillement sans penser à rien, quand un curé frappe et entre tout à coup. Il parlait vite en balançant la tête et en battant des yeux, comme s'il cherchait à avaler sa langue. « Il faut, dit-il, de la résignation dans les moments difficiles de la vie ; eh bien, je suis chargé des commissions de votre fils Antoine, il désire que vous veniez assister sur la place à ses derniers moments. » D'abord, nous ne comprenions pas, nous nous regardions de côté, la bouche pleine ; puis, brusquement, chacun a lâché sa fourchette, c'était fini, on n'avait plus faim.

On a réveillé Jeannet qui était déjà couché, ayant mal au pied. Il a mis ses habits de première communion qui commencent à être un peu courts, la veste surtout, des manches.

Nous sommes partis vers minuit. On était si troublé qu'il a fallu demander son chemin plusieurs fois : « Pardon, monsieur, la rue de la Roquette, s'il vous plaît ? »

La mère ne se tenait pas; enfin, elle a vomi, ça l'a soulagée. Jeannet dont le pied n'allait pas mieux disait tout le temps : « C'est rien loin ! » Nous n'avons rien vu. Il y avait une foule de gens en train de plaisanter et de manger des tar-

tines, des sandwiches et du cervelas qui sentait bon. Maman voulait avancer quand même, elle suppliait : « Laissez-moi passer, je suis la mère ! » Mais les farceurs la repoussaient en lui pinçant la taille et en blaguant : « En voilà une vieille curieuse ; arrêtez-la, elle vole des places au coin des bois de justice. »

Cependant un monsieur bien mis, qui avait un portefeuille sous le bras, causait très haut en s'adressant à tout le monde : « C'est la place de la Rognette, puisqu'on y rogne les mauvaises têtes pour cause de mauvais coups, » et il riait en regardant autour de lui si on l'admirait ; même il me clignait de l'œil.

Jeannet s'est battu avec un gamin qui fumait un gros cigare donné par le monsieur au portefeuille. Ce petit voyou faisait le malin : « Faut rien être bête, ricanait-il, pour se laisser poisser par la rousse quand on a rétamé un pante. » Il a reçu une rossée tout à fait coquette et pendant qu'il se frottait les côtes, les autres gosses se moquaient de lui : « Passe-m'en la moitié? »

Tout à coup, il y a eu une bousculade, puis des cris : « Chut! si l'on ne voit pas, qu'on en-

tende au moins », commandaient les gens sérieux.

Jeannet est monté sur les épaules du père pour tâcher de faire signe avec son mouchoir que nous étions là ; mais presque aussitôt il est tombé évanoui. Il n'a jamais voulu raconter s'il avait vu ou non ; seulement, depuis, dans la rue, il regarde toujours en dessous, d'un air mauvais, en faisant une sale moue ; il semble en vouloir à tout le monde et méditer une vengeance.

Enfin, nous avons entendu un sergent de ville murmurer en jetant sa pèlerine sur l'épaule : « C'est fini, en v'là encore un d'vexé. »

» Il parlait d'Antoine. Alors nous sommes partis. Il était sept heures, et déjà les camelots criaient partout : « Demandez les détails complets... » Nous marchions vite en baissant le dos, le long des maisons ; les vendeurs de journaux nous poursuivaient. Mais, arrivés au coin de notre rue nous n'osions plus avancer ; tous les voisins étaient sur le pas des portes et ils allongeaient le nez goulûment pour nous renifler comme si on rapportait une odeur de là-bas. Il fallut passer sur la chaussée, comme un enterrement.

» Le père n'avait pas prononcé un seul mot depuis la veille ; seulement ses moustaches re-

montaient par moments dans son nez et ses yeux tout grands étaient bleus comme de l'acier, Il est entré dans la chambre ; il a défait son pantalon. Il allait et venait en pan de chemise, ayant gardé son chapeau mascotte et sa blouse noire. Il faisait penser à une bête en cage; ses mains se crispaient; brusquement, il a attrapé notre chien Nicot, et il le secouait, et il le secouait en gueulant : « Ah! la société est satisfaite, eh bien, moi je l'insulte, je l'insulte! » ensuite il a montré le poing au ciel et craché dans la rue.

Néanmoins, je devais aller à l'oral du certificat d'études, — ne m'étant pas couchée, j'étais très fatiguée, et mes idées n'étaient guère à l'examen.

L'examinateur d'histoire — un vieux tout blanc de cheveux et de moustache, la figure toute colorée, rappelant le loup sur l'image du Petit Chaperon Rouge, — me regardait, comme les gamins regardent une pâtisserie, pendant que les autres messieurs m'interrogeaient.

Il faut dire que la fatigue m'avait rendue toute blanche, la peau transparente, avec un grand creux noir sous les yeux.

Quand mon tour est venu, il a commencé :

— Mademoiselle...

Avant de continuer, il a réfléchi, avec un sourire qui lui faisait de grandes narines tout écartées. J'ai compris que si on n'avait pas été à un examen, il m'aurait dit je ne sais quoi d'aimable. Il passait sa langue sur ses lèvres.

Certainement il ne savait pas notre deuil, mais il devinait que je n'étais pas pareille aux autres candidates. Il m'avait vu me lever de mon banc où j'étais toute seule, sans gouvernante, sans mère, sans camarade. Sûrement il voulait me poser une question très facile par bienveillance. Il me portait tant d'intérêt, les narines en avant, qu'il a eu comme une trouvaille, sans le savoir.

Il a repris :

— Mon enfant, pourriez-vous me dire comment est mort Louis XVI ?

J'ai redressé la tête, les yeux ressortis sur lui, incapable de parler, avec un rire qui sanglotait dans ma gorge. Je me disais en moi, les dents serrées de toutes mes forces : « Non, monsieur, je ne crierai pas ! »

J'ai senti qu'un loup peut vous prendre, sans qu'on se défende, fascinée, riant et pleurant,

sans pouvoir jeter un cri. Si l'on avait été tout seuls et que ce vieux monsieur ait dit : « Je sais l'affreuse aventure, et toute la famille est coupable — il faut vous punir... », il m'aurait prise sans résistance, la figure pâmée à force d'avoir peur.

Mais tout ça n'a duré qu'un instant, — j'ai arraché mes yeux, et le front baissé, j'ai répondu par un passage du livre de Ducoudray que je savais par cœur.

Quand je suis rentrée, reçue à l'examen, maman m'a demandé : « C'est fini? » J'ai répondu : « C'est fini » sans aucune satisfaction. Papa qui pensait à autre chose a dit tout bas, en fixant le carrelage : « On le sait bien! »

Nous nous réveillons tous les matins à la même heure en sursaut. La pendule sonnait, papa a flanqué un coup de botte dedans.

Dimanche nous sommes tous sortis, chacun de son côté, censément pour aller nous promener. On s'est retrouvé au cimetière, sans s'être rien dit d'avance. On avait l'air tout bête, personne ne parlait. Jeannet, qui avait fait la vie pour avoir deux sous, tenait un bouquet de violettes à la main ; il a prétendu l'avoir trouvé. Le

père a payé un litre et on est rentré ; on s'est couché sans souper, la nuit je ne dormais pas et j'ai entendu maman qui pleurait.

Nous allons déménager parce que dans le quartier les gens nous regardent comme si nous avions changé de tête depuis huit jours.

Je ne vois plus rien d'intéressant à te conter.

Si tu étais bien gentil, avec les dix sous qu'Antoine t'avait donnés pour lui rapporter un paquet de tabac d'Afrique, tu m'achèterais une petite broche, puisque maintenant il ne fume plus.

Ta sœur qui t'aime.

LES PRIVILÉGIÉS

Le ménage Grapard éprouvé par le chômage avait dû restreindre son loyer ; on avait emménagé en novembre, au demi-terme, du côté le moins agréable de Ménilmontant, dans un logement plus petit et plus laid que le précédent.

La chambre des parents servait de salle à manger ; la chambre des enfants était munie de deux lits, un pour les garçons (Charlot, âgé de trois ans ; Jacques, âgé de quatre ans et demi), un pour Louisette, âgée de six ans.

Et voilà que, — cette nuit de décembre, — le père Noël, jusqu'alors abstinent, était venu,

par extraordinaire, malgré les circonstances si défavorables !

Dans la journée, à l'école, on avait beaucoup parlé de Noël ; le soir à dîner, il en avait encore été question et quoique papa eût dit avec une certaine brusquerie : — « Allons, allons ! au lit, les mioches, et pas de bêtises avec les souliers », Louisette qui se déshabillait seule et dénouait les cordons de chaussures de ses frères, avait, de connivence avec eux, fait une installation secrète devant la cheminée.

Les parents étaient des journaliers au sommeil lourd ; d'ordinaire les enfants dormaient solidement aussi ; mais les histoires de Noël avaient tellement préoccupé Louisette qu'elle était restée éveillée, longtemps après que le ronflement des parents eût pris sa régularité imperturbable.

Et tout à coup, elle avait entendu le père Noël ! Il allait, venait, dans l'obscurité profonde ; il dérangeait des choses.

Sûre de son fait, elle avait appelé ses frères ; leur sommeil, à eux aussi, était plus léger que d'habitude, ils avaient répondu presque tout de suite.

— Charlot, Jacques, écoutez bien...

— Ah ! oui, j'entends qu'on remue...

— J'entends marcher... j'ai peur...

— Grosse bête, c'est Noël !

Et il n'en finissait pas, ce père Noël, tant et si bien que les enfants s'étaient rendormis avant qu'il fût parti.

Le matin, Louisette était éveillée la première, avant le jour, et elle avait encore appelé ses frères. Comme il était expressément défendu aux enfants de se lever avant les parents, et comme d'ailleurs l'obscurité les effrayait, ils se contentèrent de chuchoter avec émotion, en trouvant que la clarté tardait bien à paraître.

— Hein ! ce coup-là, il est venu, le père Noël !

— Tu ne vois rien de blanc, là-bas?

— Non... attends un peu, j'aperçois plutôt du noir.

On avait épuisé tous les pronostics possibles ; on s'était arrêté à cette supposition absolument logique : tant faire que de venir, le père Noël avait dû apporter à chacun ce qu'il désirait le plus, ce qu'il avait maintes fois souhaité ouvertement : à Charlot toujours affamé, quelque chose de bon à manger ; à Jacques toujours

gelé, un vêtement chaud ; à Louisette déjà coquette et atteinte de coxalgie, une béquille de luxe, en beau bois noir, pareille à celle si enviée d'une petite amie, pour remplacer sa pauvre béquille crasseuse comme un manche à balai.

*
* *

Dès qu'un craquement du lit des parents avait autorisé les enfants à bouger, ils avaient sauté tous trois par terre.

Affreuse déception ! Rien ! Les souliers étaient vides, comme la veille ; tout au plus étaient-ils un peu dérangés de leur alignement.

Les enfants se mirent à pleurer, avec la conscience d'avoir été volés, tellement tous les trois ils étaient persuadés de la visite du père Noël, cette nuit, dans leur chambre. Et avec de gros soupirs, des reniflements, des hoquets ils s'expliquaient devant leur mère étonnée d'un si grand désespoir :

— Il a fait du bruit de telle et telle façon... il a tiré les souliers... il a marché... il est resté longtemps, longtemps.

Le père et la mère se regardèrent, cherchant

à comprendre ; ils discernèrent surtout que l'important, c'était de trouver une consolation immédiate et péremptoire.

Le père prit son air sérieux, jusqu'à la sévérité :

— Comment ! vous ne saviez pas?... Le père Noël, quand on l'entend, on n'a rien... Quand on a quelque chose, c'est qu'on ne l'a pas entendu.

Cet exposé inattendu fit cesser les larmes ; on ne peut pas pleurer et réfléchir, et dame ! les paroles de papa ne comportaient pas une évidence absolue.

Mais où les becs s'ouvrirent ébahis, ce fut, après une pause convenable, quand il ajouta avec la plus pénétrante conviction, avec la mine décidée soulignant une assertion qui ne se discute même pas :

— Moi, j'aimerais fichtre mieux l'entendre... Avoir quelque chose, ça ne dure qu'une fois... l'entendre, c'est toutes les nuits...

Les gosses refermèrent le bec sur cette affirmation, et, la trouvant un peu creuse, ils commencèrent à baisser la tête, en signe d'arrière-pensée récalcitrante.

Il fallait quelques solides commentaires. La mère intervint :

— Quand vous entendez chanter, vous n'avez rien et pourtant vous êtes contents. Eh bien, entendre Noël c'est la même chose : on est content, rien que du bruit...

Hum ! les enfants restaient là, piteux, tournant des yeux désappointés. Le père reprit sur un ton véhément, colère presque :

— Voyons, qu'est-ce qu'il vous faut?... Vous ne comprenez pas que c'est bien plus rare de l'entendre... Vous demanderez à vos camarades : parbleu ! tous ont eu quelque chose, mais pas un ne l'a entendu... Voyons, pensez donc que ça n'arrive à personne qu'à vous... et ça recommencera encore cette nuit et demain... et toujours... Tandis que les autres, ça y est, c'est fini ce qu'ils ont eu... Voyons ; pourtant, toi, Louisette, qui es grande, tu devrais sentir ça, l'expliquer à tes frères...

Louisette en effet commençait à saisir, son petit visage vieillot d'estropiée s'éclairait ; et puis on avait fait appel à son intelligence ; elle se tourna vers ses frères, à demi persuadée :

— Le père Noël vient parce qu'il nous aime,

il se dérange... aux autres, il jette n'importe quoi par la cheminée, sans même descendre... Et puis peut-être qu'il a seulement des choses pour des enfants plus grands que nous... et qu'on ne pourrait pas s'en servir maintenant... Alors il vient... il cherche pour plus tard...

— Je vous le répète, le plus heureux c'est que ça n'arrive qu'à vous... Vous allez épater tous les autres à l'école... Ils diront : « J'ai eu ça, ça... ». Vous direz : « Moi, c'est beaucoup mieux, je l'ai entendu... et ce n'est pas fini, je parie que demain je l'entendrai encore...

Ils restèrent un instant hésitants, ayant de la peine à s'arracher de leur espérance pratique, de leur désir tangible ; ils auraient préféré tout de même avoir quelque chose ; vaguement encore ils regrettaient la disparition au loin de ces réalités : un énorme gâteau, un gros tricot de laine, une belle béquille... Mais la suggestion paternelle était irrésistible, en somme ; et ils recevaient enfin la notion de supériorité si chère aux enfants. N'est-on pas enchanté de faire exception, d'être différent des autres?

Ils comprirent qu'ils étaient des privilégiés. Et, en définitive, qu'est-ce qui réjouit surtout

dans le fait de recevoir un cadeau? C'est de pouvoir épater les autres. Eh bien, ils avaient un épatement à emporter à l'école ; ils avaient l'essentiel.

*
* *

Tous les trois, ils se montèrent le bourrichon, le jour de Noël, au point que le lendemain à l'école, ils écrasaient les camarades, ils les suffoquaient de leur rire, de leurs haussements d'épaules dédaigneux, supérieurs.

Et ils les laissaient bouche bée, devant des paroles définitives, incontestables :

— As-tu entendu le père Noël? Non... tandis que moi, je l'ai entendu... quand on l'entend on n'a rien, mais c'est rudement plus rare... Tiens, Machin aussi et Truc n'ont rien entendu, alors ils ont eu un tramway, une ménagerie... et puis voilà, c'est fini... Moi, mon vieux, il marchait, il remuait... ah ! ce joli bruit, ce que c'est amusant, ce qu'on est content après !... Et toutes les nuits, il reviendra...

Louisette surtout était impayable : appuyée sur sa petite béquille, une patte en l'air, comme un volatile blessé, elle pérorait au milieu d'un

groupe de petites envieuses. Et elle ne les ménageait pas, tant pis, elle n'épargnait pas leur jalousie :

— Vous ne pouvez pas vous douter ce que c'est d'entendre Noël!... pour sûr que je n'ai rien eu, et j'aime bien mieux ça... Quand vous entendez chanter, vous n'avez rien et pourtant vous êtes contents. Eh bien, entendre Noël, c'est dans ce genre-là, mais beaucoup plus agréable.

Et les trois enfants purent triompher longtemps, sincèrement, sans y mettre la moindre tromperie.

Maintes fois, éveillés la nuit — Charlot, parce qu'il avait faim ; Jacques, parce qu'il avait froid ; Louisette, parce que sa béquille devenue trop petite lui donnait des douleurs — ils purent se réconforter à écouter le cher bruit de Noël. Les parents, avec sagesse, avaient trouvé à leur assurer une satisfaction durable, et de toute économie : le logement était infesté de souris.



L'AVIATION

Ballot, surnommé l'Éclair, à cause de ses fugitives apparitions à l'école, était âgé de neuf ans ; il aimait la vie au grand air.

Justement, le médecin officiel lui avait consacré une fiche spéciale : « Élève à isoler le plus possible. Rachitisme-tuberculose. »

Ce n'était pas une école absolument « sur l'étiquette » : on admettait jusqu'à deux jambes de culotte pas pareilles et un côté de figure plus poché que l'autre; mais, vraiment, Ballot dit l'Éclair exagérait l'originalité physique.

De sorte qu'à l'école on n'insistait pas pour l'avoir. Jamais de réclamations, jamais de

« lettres d'absence » quand il ne venait pas.

Justement aussi, ses parents, obligés de filer au loin dès le matin, se piquaient d'une large tolérance en matière d'obligation scolaire.

Donc, à moins de très mauvais temps, Ballot dit l'Éclair s'en allait songeur, par les rues, aux heures de classe.

Venue l'époque de la fête de Ménilmontant, il n'avait plus un instant de libre : il étudiait les baraques, les diverses installations foraines.

Et il était rongé de désirs.

Sa philosophie stoïque résistait à l'odeur des frites et des beignets, mais il perdait toute retenue et toute dignité devant les manèges à vapeur. Pendant des heures et des heures, il s'exténuait en vœux stériles vers tel cochon inaccessible.



Ce jour-là, une jeune personne et un gros monsieur se décidèrent à entreprendre un voyage dans la nacelle de certains ballons qui montaient et descendaient, en même temps qu'ils tournaient, attachés comme des grelots sur le côté d'une roue immense.

Le mécanisme arrêté, la voyageuse secoua vainement son partenaire : il était mort d'apoplexie.

Leur dévouement réciproque datant à peu près d'une demi-heure, elle s'enfuit éperdument.

L'homme et la femme, patrons de l'établissement aérostatique, se trouvèrent fort contrariés par ce trépas précipité : ne devait-on pas quérir le commissaire de police et fermer boutique aux fins de longues et multiples formalités?

Et le soleil frais débarbouillé promettait une recette importante, après une longue période pluvieuse !

Un discrédit irrémédiable était même à craindre : la foule s'amasserait, commenterait l'accident, s'impatienterait... et c'en serait fait de la vogue donnée au manège par les récents et fameux essais d'aviation des Santos-Dumont et des Lebaudy.

Mais, à se gratter le front, la femme aux ballons attrapa une idée : il fallait continuer à tourner sans rien dire, comme si l'une des nacelles était louée par un amateur forcené. On n'appellerait la police qu'au moment de la fermeture.

En conséquence, le gros monsieur engoncé dans son pardessus, le chapeau sur l'oreille, fut calé dans son coin, les mains sur les cuisses.

Il planait imperturbable, au son de la « Valse des Roses », visé par les œillades de demoiselles sensibles qui ne peuvent pas voir un monsieur seul sans craindre qu'il s'ennuie et sans lui offrir compagnie.

Au dixième voyage, un accroc se produisit : une grande blonde, à la mine affamée, prétendit que « le vieux » lui avait fait signe, elle voulait absolument le rejoindre, elle l'interpellait, le voyait répondre, elle causait du scandale.

Les forains eurent toutes les peines du monde à éloigner la fâcheuse hallucinée.

Cette fois, ce fut l'homme aux ballons qui trouva le moyen d'écarter tout nouveau danger.

Parmi la marmaille en extase devant les aérostats, il avisa Ballot dit l'Éclair, qui, les mains dans les poches, le buste flasque, la bouche avaleuse, donnait le spectacle d'une envie déréglée.

— Arrive ! Tu vas t'asseoir en face du monsieur, sans payer ! Seulement, tu ne lui parleras pas, tu attendras qu'il commence la conversation.

On imagine l'effet de cette invitation. Pris d'ivresse, Ballot dit l'Éclair s'installa riant, haletant, transfiguré.

— Tu entends : n'éveille pas notre ami... malheur ! si tu t'avisais d'un pareil coup ! Allons, en route !...

Délicieux !

Après chaque ascension, le patron apparaissait : « Passons les places ! » Il prenait la monnaie dans la poche de gilet du gros monsieur et souriait au jeune privilégié.

Dix tours, vingt tours.

Des mamans attendries admiraient l'endurance du « grand-père » à régaler l'enfant d'aérostation.

Au quarantième voyage, Ballot dit l'Éclair déclara :

— J'en ai assez.

— Ah ! mais non, mon vieux ! riposta l'homme aux ballons, tu vas rester là. Quarante tours à deux sous, c'est comme si je t'avais donné quatre francs.

D'une bourrade il fixa son débiteur sur la banquette.

Ballot dit l'Éclair résolut de s'esbigner adroi-

tement, mais comme il se préoccupait de la surveillance à déjouer, voilà qu'il fut hypnotisé par le regard froid du gros monsieur qui guettait sous les paupières. Il n'osa plus bouger.

Heureusement, tout a une fin : il fut mis hors la nacelle, passé minuit, — depuis cinq heures après-midi...

***

Quand la pluie le menait à l'école, Ballot dit l'Éclair y trouvait un encouragement passionné à ses goûts intrépides pour la mécanique et pour l'aventure : la leçon de morale du cours moyen, — « les devoirs envers la patrie et envers la société », — roulait sur les grands hommes et les grandes inventions

Dans le coin où le reléguait sa tuberculose, Ballot dit l'Éclair, pâle d'émotion, sentait profondément ses devoirs envers la patrie et envers la société !

Le maître disait les belles actions passées, les vastes problèmes modernes.

Le menton en avant, les épaules bombées, le front auréolé de sa tignasse inviolée, Ballot

dit l'Éclair s'exaltait, atteignait aux volontés héroïques.

Il était prêt, la patrie n'avait qu'à demander : il passerait des nuits, penché sur les appareils de chimie, pour isoler le radium, — il passerait des années en mer à la découverte de nouvelles colonies, — il descendrait dans les profondeurs du globe, — général en chef, il teindrait de son sang l'Alsace et la Lorraine.

Parfois, cependant, il somnolait dans son coin, malgré les boulettes lancées par les camarades.

Vous connaissez tous ça : on a été mouillé, on a beaucoup marché, beaucoup toussé et puis... on a omis de déjeuner, — alors, dans la classe, une torpeur vous prend... Oh ! l'on ne dort pas et l'héroïsme n'y perd rien : on rêve avec les paroles du maître; elles vibrent autour des tempes, deviennent une musique, un appel de cloches ; on voyage, on accomplit de hauts faits... A une boulette plus cinglante, on sursaute :

— A moi d'Auvergne !

***

L'hiver, fatal aux héros sans souliers, sévit

sans pitié. Récemment, après une syncope dans la cour de récréation, Ballot dit l'Éclair s'est réveillé à l'hôpital.

Une infirmière le veille.

Il ne retrouve pas la réalité. Sans doute des années se sont écoulées depuis l'école, sans doute il est grand?...

Une vapeur flotte autour de toutes les choses. Il se sent partir... partir vers un lointain brumeux. Et voilà que la notion du Devoir s'empare de son délire.

Comme cette dame administrative, qui le regarde, paraît très inquiète — (préoccupée sans doute de connaître ses dispositions civiques), il se hâte de renouveler ses engagements d'écolier.

— La Patrie... la Société... *Elles* peuvent compter sur moi, pour tout : le radium... l'Alsace... tout...

Il s'arrête, saisi par un effroyable souvenir, il pose la main sur le bras de l'infirmière :

— Y a qu'une chose que je ne pourrai pas... J'aime mieux prévenir... qu'*Elles* n'attendent pas... non ! je ne pourrai pas... je ne pourrai pas.

Et, les larmes aux yeux, il demande « bien

pardon » d'une désolante inaptitude à conquérir le secret définitif de l'aviation.

D'autres réaliseront la grande invention, mais vraiment, ô France bien aimée, un invincible vertige interdit les ballons à ton fils dévoué, Ballot dit l'Éclair.



LA DIRECTRICE

On l'appelait « la terrible madame Grude », quoiqu'elle ne fût nullement laide ni désagréable. Loin de là : quarante-cinq ans légers, grande, bien faite, les traits réguliers ennoblis par le diadème à peine dédoré d'une opulente chevelure, elle avait une voix lente, harmonieuse, et des manières hautement aimables.

C'étaient ses yeux, limpides comme des miroirs, qui la rendaient terrible.

Madame Grude ne mentait jamais, ne voilait même jamais sa pensée, aussi avait-elle un regard droit, soutenu, imperturbable, que le phénomène de la franchise empêchait d'être

effronté ou agressif. Et, devant cette clarté sans ombre, voilà qu'il devenait impossible de dissimuler : deux miroirs magiques saisissaient votre pensée vraie qui ne vous appartenait plus et s'énonçait pour ainsi dire toute seule. Or, cette sincérité obligatoire déconcertait le monde et faisait madame Grude effrayante, car, en général, on aime bien ne laisser sortir ses idées que déguisées, plus ou moins.

La terrible madame Grude était directrice d'une école de filles, laquelle passait, à bon droit, pour être la mieux tenue du département.

Toutes les élèves indisciplinées comparaissaient devant madame la directrice, et c'était à croire qu'elle avait trouvé la balance de Thémis, elle-même, dans les pièces du compendium scolaire, tellement sa justice faisait la part exacte du pour et du contre.

Mais ses arrêts étaient sans appel.

Or, s'il est possible de tricher sur les punitions, telles que « devoirs supplémentaires », qui se font à la maison, il en était une sur laquelle les élèves ne trichaient pas chez madame Grude. La classe normale terminée à quatre heures, — étant prolongée facultativement

jusqu'à six heures, — la punition en usage, pour les élèves libérables à quatre heures, était la *retenue* pendant tout ou partie de la classe de garde.

Une fois la peine de la retenue prononcée, c'était, disait-on, « comme si le notaire y avait passé ». Les parents avaient beau se déranger, venir présenter n'importe quelle requête ou excuse, la dissipée n'y gagnait pas une minute de grâce.

Il était de notoriété absolue que M. l'inspecteur d'Académie , directeur de l'enseignement primaire, n'aurait pas obtenu la levée d'une punition méritée, et pardieu ! si M. le préfet avait eu sa fille consignée chez madame Grude, il aurait attendu que l'heure fût sonnée pour l'emmener !

Madame Grude était une fanatique pour le bon motif : elle avait foi en la règle. Elle aimait par-dessus tout son autorité, son infaillibilité, et il semblait que le jour où elle ne serait plus directrice, sa vie déclinante n'aurait plus aucun but.

***

L'hiver dernier, un soir, à cinq heures, la

jeune Louise Morot vint frapper à la porte du cabinet directorial.

La terrible madame Grude était assise dans un fauteuil, derrière un imposant bureau encombré de paperasses. Dès que la porte fut ouverte, ses yeux, comme par l'éblouissement d'un rayon de soleil, immobilisèrent l'enfant sur le seuil.

Louise Morot offrait un type commun de fillette à figure intelligente, vieillotte et affectueuse : une douzaine d'années, pas grande, mince comme un garçon ; ses cheveux bruns accentuaient encore le sérieux de sa physionomie.

Elle portait des vêtements très propres, rallongés au détriment de la forme et bien assortis de nuance : le noir du tablier, du jupon, des bas, avait passé au gris à force de lavage.

La directrice reconnut de suite Louise Morot et se rappela que, la mère étant morte, cette mignonne devenait, après les heures de classe, une ménagère entendue qui préparait le repas du père, soignait la sœur cadette, tout en raccommodant le linge, ce qui ne l'empêchait pas

d'avoir de bonnes notes pour ses leçons et ses devoirs.

A l'école aussi, elle était la mère de sa petite sœur. Pour le déjeuner à la cantine, elle installait le couvert sur un journal bien étalé, — parce que, vous aurait dit Louise, — le bois des tables les mieux nettoyées est toujours un peu gras, et parce que le fait de mettre une nappe pour manger implique une tenue, un décorum bon à garder soi-même et à inculquer aux enfants.

Elle sortait du panier la bouteille d'eau rougie, les tartines de pain et attachait la serviette de la cadette.

Celle-ci, sans hésiter, prenait et rompait la plus grosse tartine. L'aînée, de son doigt mouillé, ramassait soigneusement les miettes sur le papier : le pain est une chose sacrée, malheur au prodigue qui en laisse perdre une parcelle !

La première tartine finie, la grande sœur partageait encore, faisait boire la gamine, puis lui passait de l'eau sur la figure et sur les mains, arrangeait ses cheveux ébouriffés, reboutonnait son tablier.

Pendant la récréation, la raisonnable galopait à la suite de la turbulente ; elle veillait, pleine d'angoisse, à ce que les vêtements ne fussent pas déchirés dans des jeux trop violents.



La directrice, dont l'intransigeance en matière de punition était si étonnante et correspondait peut-être à une pédagogie surannée, offrait une autre marque de caractère non moins extraordinaire, — et qui, celle-là, ne relevait pas du temps passé. Elle aimait les élèves difficiles à conduire. Louise Morot lui plaisait parce qu'elle était de la bonne race française emportée, audacieuse, et qu'elle ne pouvait pas voir un abus sans protester.

Par exemple, elle se rappela, sans mécontentement, cette petite scène de la veille.

Une adjointe avait confisqué des noix à une élève ; c'était le règlement ; mais elle eut le tort de persifler :

— Voilà un régal ! les maîtresses aiment bien les noix...

— Les singes aussi, madame ! riposta Louise Morot, solidaire de la camarade, et qui, souriant bien en face, penchait la révérence la plus gracieuse et la plus impertinente.



— Avancez, mon enfant, insista la terrible madame Grude. Comment se fait-il que vous soyez encore ici à cinq heures ? et votre dîner ?

— Madame, je suis allée mettre ma soupe au feu et je reviens pour vous demander d'abréger la punition de ma sœur, en retenue jusqu'à six heures.

Cette démarche était tellement exorbitante que la directrice répondit avec sérénité, comme à une demande impossible, inimaginable :

— Vous savez, ma fille, que je n'abrège jamais les retenues ; il est inutile d'y penser.

La petite, pour se donner une contenance, s'était mise à tourner son porte-monnaie tout plat, entre ses doigts.

— Madame, reprit-elle, c'est aujourd'hui la paie pour papa. Si nous ne sommes pas à l'attendre à la sortie de l'atelier, il ira faire

une partie avec les camarades, — et je suis déjà en retard chez le boulanger.

Le mouvement, pourtant bien simple, du porte-monnaie vide, fit abaisser les yeux de la dame, qui, mal assise sans doute, remua dans son fauteuil avant de continuer la conversation.

— C'est bien, mon enfant, je reconduirai moi-même votre sœur à six heures.

— Madame, insista la petite, si je vais seule au-devant de papa, j'ai beau le tirer par un bras, ses camarades le prennent de l'autre côté, ils sont plus forts, ils finissent par l'entraîner. Alors, père me dit : « Va chercher ta sœur, vous me retrouverez au coin », et, madame, il perd toujours à la manille ! Tandis qu'autrement, si nous sommes deux, dès qu'il sort, ma sœur lui saute au cou et moi je prends l'argent dans sa poche...

Décidément, madame la directrice était fort mal assise dans son fauteuil, car elle s'agita longuement. La petite attendait, portant ses yeux alternativement de la pendule à la terrible dame et continuant à faire tourner son porte-monnaie vide entre ses doigts.

Sans doute, il y avait une espèce d'exorcisme dans ce mouvement de porte-monnaie, car la directrice, par deux fois, sur le point de parler encore, s'arrêta, les yeux gênés, la tête reculée.

Enfin elle se leva, et, suivie de l'enfant, se rendit à la salle de retenue. Sur le seuil, elle prononça ces simples mots :

— Mesdemoiselles, vous pouvez vous en aller.

L'effet atteignit au prodige.

L'adjointe de service qui écrivait au tableau noir, lâcha la craie, de saisissement : madame la directrice avait-elle perdu la raison? Quant aux élèves, elles étaient ahuries, au point de n'oser pas quitter leur place.

Et alors, à cause de cet unique fléchissement, il fallut accorder d'autres levées de punition. A cause du motif de Louise Morot accepté, il y eut d'autres motifs qui parurent acceptables. A cause d'une exception, la règle fut en quelque sorte détruite.

Au commencement de l'année, la terrible madame Grude a demandé sa mise à la retraite.



De temps en temps, quand la petite Morot est très en retard chez le boulanger, une personne charitable acquitte la pauvre dette. — On ne sait pas qui.

« DOS »

Dès l'âge de deux ans, il récoltait des coups autant que les autres bébés recevaient de caresses, de bonbons et de sous ; ce n'était pas un enfant, c'était un dépôt de « pains ».

On prenait un véritable plaisir à le battre, tellement il était drôle à voir enfoncer sa tête dans ses épaules, fermer les yeux, et porter ses menottes en avant pour parer les calottes. Aussi, quand son père avait fini de le tanner, sa mère se m ttait à l'ouvrage ; les voisins mêmes s'occupaient sur sa peau. Chaque bourrade le renversait, tel un pantin, et l'envoyait rouler gigotant et bossué. Tantôt on attendait pour recommencer

que le guignol fût relevé, tantôt on continuait à cogner l'adversaire à terre. Et il fallait aller le chercher pour lui servir sa ration de fouet, car on ne le trouvait pas sous la main comme on aurait voulu : il se tenait toujours caché dans un coin ou sous la table, le mâtin !

Il était maigre comme un affreux chat errant ; si bien que les rossées commençaient généralement par des gifles et des coups de poing, mais finissaient invariablement en coups de bottes ; à moins que l'on eût recours à « l'éventail à bourrique », lequel a beaucoup de rapport avec une trique ; car on se faisait mal sur ces os sans chair. Cette circonstance rendait les parents perplexes ; parfois, ils avaient envie de mieux nourrir leur bébé, pour qu'il offrît plus de surface aux coups.

Souvent les enfants ont peur des chiens, lui, il avait l'effroi des souliers ; il s'attendait toujours à les voir sauter à son derrière.

Et pourquoi ces corrections? Parce qu'il était laid, chétif, malingre; et puis il ne grandissait pas, il ne faisait pas honneur à la famille, il n'était pas enjoué ; il avait des bosses, des yeux rouges et des cheveux effrayés. On vous en

dira tant ! pas vrai? Sans compter les autres défauts; par exemple, bien qu'il n'eût jamais porté que de vieilles chaussures percées, sans chaussettes, sans chiffons même pour protéger ses pieds, quand d'autres gamins gentils et joufflus s'étonnaient des bleus qui ornaient constamment ses jambes, il leur disait, par un sentiment d'orgueil vraiment coupable :

— C'est mes bas qui déteignent.

Son échine usait plus de cordonnerie que ses pieds ; malgré tout, il tenait ferme, on n'avait pasraison de lui. C'était la faute aux bouts carrés. Une fois, pourtant, le papa se paya pour la chasse une superbe paire d'escarpins agrémentés de beaux clous brillants ; on crut bien, au premier coup, que le petit était bon à jeter, fichu, hors de service. Il fallut le porter à l'hôpital.

***

Les parents reconnurent que, peut-être, la semonce avait été un peu forte. C'était de braves gens, dans le fond : ils s'aperçurent que la maison sans enfant était triste ; ils se mirent à regretter le petit, la maman eut une larme.

Et ça se comprend : les gens casaniers ont toujours, chez eux, une occupation favorite; ils font de la musique ou du découpage, ou de la peinture ; il y en a qui tournent des ronds de serviettes, d'autres lisent, jouent aux cartes, etc. Mais les gens sanguins ont plutôt besoin d'exercice, et alors, comme distraction, il n'y a rien de tel que de taper sur un moutard.

Donc, l'enfant à l'hôpital, les parents avaient perdu leur passe-temps ; leur vie était sans intérêt, sans utilité. Aussi, eux, toujours d'accord pour faire succéder les fessées aux fessées, commencèrent-ils à avoir des discussions. Eux, si gais d'ordinaire, qui cognaient en chantant, devinrent moroses ; ça n'allait plus, ils étaient dégoûtés de l'existence, ils erraient par les chambres comme des âmes en peine ; machinalement ils cherchaient dans les coins s'ils ne voyaient pas croupir le petit, et, par habitude, ils levaient le pied, pour le déloger.

Au bout de quelque temps, ils ne pouvaient plus voir un enfant dans la rue sans être tentés de tomber dessus ; ils étaient obligés de s'éloigner. Heureusement la nécessité rend ingénieux ; ils trouvèrent un truc pour se soulager ; sour-

noisement, ils s'en allaient, chacun de son côté ; le papa, plus fort, entraînait des gosses dans des endroits écartés, puis il les régalait de coups de bottes ; la maman, plus adroite, avec une ruse de pickpocket, pinçait au sang les moutards arrêtés au Jardin des Plantes, devant les bêtes.

***

Enfin, ô bonheur, Mignonnet sortit de l'hôpital.

Ah ! mes amis, ces volées ! ces beignes ! ces rossées ! ces bâfres ! ces trempes ! ces marrons ! ces taloches ! ces purges ! ces grattins !

Ah ! mes amis, ce petit corps qui venait d'être soigné et qui avait presque repris forme humaine ; ces petites « papattes », ces joues plates mais roses, ce derrière gros comme une pomme, ces yeux suppliants, ces mains jointes !

Ah ! mes amis, ce que ça tapait bien là-dessus ! Dans les premiers temps, les chers parents ne pouvaient pas s'en rassasier, *ils se relevaient la nuit !...*

Avec ça, le garnement y mettait de la méchanceté. Il avait remarqué que ses plaintes faisaient

la joie du logis, et, tant qu'il pouvait, il se retenait de gémir !

Il s'entêta à vivre, et, jusqu'à seize ans, les râclées infinies vinrent à lui, comme l'argent va aux riches. Il poussa rabougri, au milieu des gnons affreux, comme, au milieu d'une plaine aride, végète un arbuste misérable, sans cesse tordu et tourmenté par les rafales.



Il avait donc seize ans, quand, certain matin, une fille qui l'avait vu écoper en pleine rue, lui tint ce discours engageant :

— T'es comme nous autres, t'as pas de chance. Viens donc avec moi, je rapporte du saucisson, un litre et du fromage.

Il accepta. (V'là les nageoires qui poussent, il ne manque plus qu'une queue.)

Et comme il avait une petite gueule de chien malheureux, la fille l'embrassa. Jamais être humain ne l'avait caressé : une révolution se fit en lui et il changea de couleur, il se mit à trembler, à rire, à pleurer, à sauter, puis il sentit une ardeur naître en lui, subitement. (V'là le complément des nageoires.)

Il embrassa la fille de lèvres si goulues, si mangeuses, qu'elle dit :

— Je te garde.

***

Aspasie était courte, grêlée ; elle avait une tignasse jaune ; sa poitrine débordait tremblante et instable. Dame ! elle avait commencé jeune, et elle en avait vu de la presse ! Sa mère, tenancière d'un débit interlope, l'avait mise en consommation de bonne heure. Cette digne commerçante avait installé un petit boudoir au-dessus de sa boutique et, de son comptoir, elle communiquait avec sa fille, sans téléphone, par la cage de l'escalier :

— Aspasie !

— Eh bin de quoi ?

— V'là un homme !

— Eh bin dis-y qu'y monte, à c't'homme !

***

Mais Aspasie avait toutes les grâces et toutes les beautés aux yeux du jeune Dépôt-de-pains. Ah ! il en fit, ce jour-là, des parties de câlinerie. Il n'avait jamais reçu, ni donné de baisers ; il

s'en paya. Il se fit caresser, dorloter, bichonner de toutes les façons.

— Je suis un bébé, un pauvre loulou, murmurait-il.

Les lèvres gercées lui semblaient la plus belle fleur ; elles lui donnaient la plus douce caresse, ces rugueuses babouines ; elles le grisaient, l'enchantaient, le transportaient, comme un effleurement tendrement délicat et léger ; c'était un bonheur de tous les sens, un bien-être de tout le corps que ces baisers naguère inconnus ; son cœur, son âme en étaient aussi remplis de béatitude ; et la femme la plus pure n'a jamais donné une joie aussi complète à son amant follement épris.

Si Aspasie cessait de l'embrasser, il tendait les lèvres, il cherchait celles de la fille, les yeux mi-clos, avec un mouvement fouilleur, comme un enfant qui tette cherche le bout du sein qu'il a laissé échapper. Ah ! il y buvait à la fontaine aux bécots !...

***

Mais on ne vit pas de poésie. Aspasie finit par parler raison.

— Descendons, dit-elle, j'ai idée de gagner un louis ; tu t'assiéras sur un banc, et moi je ferai les cent pas sur l'avenue.

Elle se mit donc en chasse, et ce ne fut pas long...

Elle tenait toute l'avenue, en zigzaguant, ballante, immonde. Un monsieur venait derrière elle ; comme il la trouvait d'une perspective désagréable, et comme il n'arrivait pas à la dépasser, il la toucha de sa canne pour la faire ranger sur le côté.

Aussitôt, le Dépôt-de-pains, qui ne connaissait encore, quelques heures auparavant, que la résignation aux coups, le Dépôt-de-pains, assis sur son banc, entendit comme la voix du devoir : « le saucisson... — le vin... — les baisers... le fromage... — la reconnaissance... — laisse-t-on battre une femme? »

Il se leva, long en pattes, court en buste, et, hideux, arachnéen, superbe, il interpella le passant :

— Dites-donc vous?

Le gentleman était grand, fortement découplé et solidement chaussé pointu par le bon faiseur anglais. Il pensa tout de suite, comme faire se

doit, aux souteneurs et à leurs méfaits ; il prit sa distance, et d'un coup de pied heureux, réussi, artistique, il creva le ventre du voyou comme un sac de papier.

Ainsi fut fermé le Dépôt-de-pains.

LE PETIT MENDIANT

— J'ai quelquefois l'imprudence de lire le journal après déjeuner, entre le café et la fine champagne. Les articles de notre grand chroniqueur national me sollicitent tellement, que je brave la voix de ma conscience criant qu'il ne faut pas d'émois pendant la digestion. Et justement, hier, la sérénité de cette fonction souveraine a été gravement troublée. On ne s'en étonnera pas, d'après le résumé ci-dessous de ma téméraire lecture :

« Les petits mendiants de Paris, qui ouvrent les portières des voitures, qui poursuivent les gens bien vêtus, qui exploitent la terrasse des

cafés, l'entrée des théâtres, etc., sont, le plus souvent, embauchés par des entrepreneurs à qui ils rapportent une somme déterminée sous peine d'être privés de nourriture et rossés. Par conséquent, personne ne doit jamais donner une obole à aucun petit mendiant ; les entrepreneurs seront bien attrapés, et ils auront en outre la peine de rosser leur personnel. »

Voilà qui s'appelle penser !

Mais quelle émotion dangereuse après un repas ouvragé! Je dus me lever, sortir, aspirer de l'air ; je gagnai le boulevard ; s'il y avait eu une voie plus large, je l'aurais prise.

Le boulevard ballotta un homme atterré.

Car enfin j'avais vu crument les dangers qui nous menacent à chaque instant, les pièges tendus de tous côtés à notre confiance, à notre charité, à nos meilleurs sentiments.

— Ainsi, me disais-je, il y a une police, une armée, une justice, une guillotine, et nous risquons de faire l'aumône à tort ! Telle est l'imperfection de l'œuvre de préservation sociale ! Ainsi une pareille monstruosité existe : de jeunes mendiants vagabondent pour le compte de parents ou de patrons complices ! Hein? voyez-

vous nos pauvres petits sous, nos sous innocents devenir la proie de ces méchants !

J'avançais, l'estomac oppressé. Mes yeux dépolis ne recevaient que vaguement l'image flottante des passants.

Et je continuais :

— Ramassez donc des fortunes en vue de la gloire et de la prospérité de la patrie, pour que de telles iniquités déshonorent votre époque ! Soyez donc ami du gouvernement, croyez donc aux principes, pratiquez donc la sainte religion, pour apprendre un beau jour que l'exploitation effrénée des honnêtes gens est organisée ouvertement !

Mes jambes étaient molles sur l'asphalte, et je souriais péniblement à la vision du boulevard; oh! l'ironie des vêtements chics, des mines bien portantes, des solides maisons en pierre de taille et des sergents de ville protecteurs !

Et je continuais :

— Ainsi les ruses des malfaiteurs sont inépuisables. Personne, dans la rue, ne secourt les mendiants adultes, hommes, femmes, vieillards parce que l'on estime qu'ils peuvent se suffire du moment qu'ils tiennent debout, — ce

que voyant, ces criminels font des enfants exprès pour les envoyer mendier et s'ils n'ont pas assez d'enfants, ils en louent !... Et n'est-il pas abominable que des enfants se prêtent à une pareille exploitation du pauvre monde ! Car ce sont eux les plus coupables ! Où est la douce candeur de l'enfance? Ce sont les enfants aujourd'hui, qui entretiennent le vice et l'oisiveté. Au lieu de se livrer, gais et insouciants, aux jeux de leur âge, au lieu de jouir de la bonne existence, ils jouent à détrousser le monde !... Ces misérables petits bougres ne songent pas un instant aux douleurs que leur mauvaise conduite cause à l'homme de bien. Ah ! l'on a bien raison de le dire :

Cet âge est sans pitié !



J'allais, n'ayant même pas le cœur à évaluer les femmes délicieuses qui me frôlaient, fanfreluchées et froufroutantes.

Et fatalement je recherchais dans ma mémoire les occasions où, forcé par la galerie, mû par une déplorable contagion, j'avais

gratifié d'un sou quelque affreux gamin. Des souvenirs cruels firent perler la sueur à mon front. Ma conscience s'alourdit dans ma poitrine. Je dus m'arrêter à la terrasse du café Riche et demander secours aux puissantes vertus des chartreuses. Ma chaise gémit sous mon affaissement.

Et la foule circulait.

— Ah ! vous pouvez fumer béatement le blond havane, gens de cercle, de sport et de coulisse ! vous pouvez onduler avec grâce, Parisiennes élégantes !... un attentat permanent menace votre bourse.

***

Et voilà que, tout à coup, s'approche de la terrasse un petit mendiant, précisément un vrai petit mendiant pareil à ceux que visait notre grand chroniqueur national. Mon sang ne fit qu'un tour, et je ne sais comment je ne m'élançai pas sur le jeune brigand. Sans doute l'indignation me paralysa, sur le moment, puis je voulus constater le délit, de mes propres yeux ; car je ne me défends pas d'être dilettante dans la bonne acception du mot, et si les œuvres de théâtre me déplaisent, en général, — par con-

tre, à la ville, je goûte volontiers l'instructive comédie des événements. Eh ! eh ! mes amis, deviner par exemple, à certains gestes découragés, qu'une fille veut s'aller jeter à la rivière et la repêcher le lendemain dans les mailles des faits divers...

Donc je ne bougeai pas. J'avais devant moi un polisson de cinq ans environ, bossu et malingre : un chien de petit bossu ! Comment peut-il se cacher tant de perversité sous une si courte enveloppe ? Oh ! ce malfaiteur ! je ne mens pas, mes amis, j'aurais passé à ses jambes les bagues de mes doigts ! Oh ! ces jambes ridicules, inoubliables, ces deux bougies plantées au milieu de souliers démesurés et grimaçants ! Et cette sénile torsion de polichinelle !

Je ne fus pas déçu. Dans l'espace d'une heure, le petit mendiant passa et repassa une dizaine de fois devant la terrasse du café. Il longeait les tables, disparaissait, — sans doute pour aller rendre compte de sa tentative à quelque complice et revenait au bout de cinq minutes.

Je m'attachai à observer sa binette, car il ne se risquait pas à mendier de vive voix, ni à tendre la main, la comédie se jouait sur son visage.

La première fois, il parla avec ses yeux grands ouverts, tout simples, simulant la bonasse franchise d'une présentation naturelle :

— Voyez un pauvre enfant... un petit sou s'il vous plaît...

Et il ajouta aussitôt d'un clignement plein de bonhomie :

— Le premier tour ne compte pas, je le sais, il faut insister... on reviendra tout à l'heure.

La deuxième fois, il y eut l'œil gauche à demi fermé, aidé d'un coin de joue froncée ; ils annonçaient impudents de familiarité gentille :

— Me voilà revenu ; votre attention doit être éveillée ; vous comprenez ce que j'espère ?

Et ainsi, toute une série de scènes coupées de courtes disparitions.

La troisième fois, les deux yeux et le coin de joue montrèrent dans la perfection un étonnement candide :

— Eh bien, quoi donc ? personne ne se décide ?

La plus immobile dureté figeait mon visage ; tous les consommateurs, vraisemblablement, avaient lu l'excellent article et la même disposition sévère pinçait leur mine. Au surplus,

l'on pense bien que si quelque insensé s'était fouillé, je me serais précipité pour sauver l'honnête monnaie.

Ensuite la bouche et les deux yeux jouèrent la douceur souriante résignée. (On est stupéfait de penser qu'il a fallu dresser ce pantin, dès le berceau, avec une prodigieuse ténacité, pour lui apprendre un rôle si divers.)

— Ah ! vous faites semblant d'être distraits... pour me taquiner... vous n'êtes pas pressé... moi... mon Dieu...

Ensuite, les yeux, les joues et le nez singèrent la tristesse, la peine :

— Mais j'ai besoin pour de bon... est-ce que vous ne voudriez pas?...

Puis, le menton vint à la rescousse de la bouche, qui se poussa en avant pour une sorte de baiser conciliateur :

— Allons... voyons, voyons...

Comme si le polisson réclamait son dû, tendrement, par persuasion.

Puis une scène se répéta deux fois; les yeux tendus avec beaucoup de talent, la bouche et le nez faisant « le lapin » pour imiter un grelottement de supplications et de larmes :

— Comment? Mais c'est affreux... Vous ne savez donc pas?... La faim, les coups...

Enfin les tempes semblèrent s'agiter désespérément. Je vous recommande le jeu des tempes, cela doit être très difficile à apprendre.

— Donnerez-vous?... Ne donnerez-vous pas?

Tout le visage se soulève : la bouche entr'ouverte, le nez, les yeux vacillants s'efforcent de bas en haut pour présenter les tempes frémissantes.

Cette fois il se traîna longuement; on comprenait que c'était le dernier tableau. Au bout des tables, il y eut comme une chute de rideau. La nuque se cassa, la tête déclenchée tomba sur la poitrine, si bien que — vous allez rire — la bosse du dos se trouva beaucoup plus haute que la tête disparue. A distance, le polisson faisait l'effet d'une bête à quatre pattes, il ne semblait pas plus grand qu'un chien moyen.

Ma conscience me poussa. Je me levai, je voulus rattraper le petit scélérat pour le châtier, pour le livrer aux agents de police, mais, le temps de payer mes chartreuses, il avait disparu.

***

Je restai déçu, malheureux, avec une envie de sévir au nom de la justice, avec cette gêne d'une personne qui n'a pas pu donner à souhait un coup de poing ou un coup de pied.

Je continuai ma promenade sans but et bientôt je m'intéressai à un chien qui ressemblait à certain vieux rentier du quartier du Marais.

Sérieusement, ce chien, gros, d'un blanc un peu sale, les poils raides, me rappela un mien parent âgé d'une soixantaine d'années, qui après avoir, pendant un quart de siècle, pressé des employés avec discernement, possède enfin un produit suffisant et passe le temps à se promener avec sa femme, sa fille et son gendre.

Justement, le chien en question suivait ses maîtres, un homme et deux femmes, comme l'ex-patron suit sa famille : à trois ou quatre pas en arrière.

Bedonnant, il marchait avec effort, les pattes trop écartées, en se dandinant un peu.

Indifférent aux pisses rencontrées, aux autres chiens aperçus, il allait songeur, maussade, tout en lui-même. De temps en temps, il levait

à la hâte une patte distraite, comme le rentier prend une prise, à intervalles réguliers.

Parfois, il regardait le dos de ses maîtres, l'air renfrogné, en se demandant s'ils prétendaient le trimballer longtemps de la sorte, sans arrêt. Puis les maîtres se retournaient pour voir s'il suivait, alors lui, grognon, avançait un coin de museau dédaigneux :

— Mais oui, je vous suis, je ne me perdrai pas, mes braves gens ; du reste, si je m'égarais, le danger ne serait pas grand ; j'ai droit à la protection publique : mes contributions sont payées et j'ai un collier.

A un certain moment il fut interrompu dans ses réflexions par l'approche d'un petit roquet mal léché, noirâtre, efflanqué, pauvre. Alors, sans hésiter, d'une détente généreuse et large, par l'ordre impétueux de ma conscience, je lançai un vigoureux coup de pied au roquet, comme si c'était mon chien de petit bossu de tout à l'heure qui venait troubler cet honnête bourgeois.



LA DÉFAILLANCE

Émile Sablan, commissionnaire en marchandises, était marié et père d'un petit garçon. Ce Parisien, âgé de trente-cinq ans, sanguin, actif, intelligent, avait une femme maladive et d'humeur chagrine ; aussi entretenait-il de paisibles relations avec madame Dallemin, une jeune veuve, mère d'une fillette, et qui lui était fidèle en tous points.

Il en usait sagement avec ses deux ménages ; il se procurait, en somme, un équilibre indispensable et savait s'arranger pour que nul chagrin ne résultât de son partage sentimental.

Une telle habileté jointe à une persévérance

inflexible rendait ses affaires prospères. Il habitait un bel appartement boulevard Haussmann, au troisième étage et ses bureaux siégeaient à l'entresol.

***

Un matin, on lui apporta une lettre de madame Dallemin :

« Ne viens pas dimanche ; reste un mois sans venir rue Laffitte; ma Charlotte a le croup, je la soigne; il y aurait danger pour ton Georget. »

Des nouvelles lui furent envoyées régulièrement, et, au bout d'une semaine, madame Dallemin écrivit :

« Charlotte est sauvée, mais le médecin recommande avec énergie qu'aucune personne ayant un enfant n'entre à la maison avant les quarante jours révolus. »

Il se résigna pendant une quinzaine et soudain un désir fou d'aller rue Laffitte le tourmenta, — un désir compliqué, total, intraitable.

Sablan lui-même eût été bien incapable de définir son aberration. C'était une des mille

manifestations de l'insaisissable jalousie; c'était, — en gros, — une révolte égoïste de mâle possesseur, exigeant que rien ou personne n'existât pour l'amante en dehors de lui-même. Il ne pouvait soudain tolérer que madame Dallemin se passât de lui pendant un mois, qu'elle fût toute à son enfant, qu'elle fût plus mère qu'amante.

Opposez donc un raisonnement quelconque à la jalousie, le mal de tous les atomes d'un individu ! Sablan ne lutta pas longtemps : malgré le danger, malgré le bon sens, malgré tout, il résolut d'aller rue Laffitte et, un après-midi où Georget était à l'école, et où sa femme se soignait, il se mit en route.

— Eh non ! ruminait-il, ce n'est pas vrai que j'expose Georget à la diphtérie, ni que je commets une mauvaise action, ni que mon affection est en défaut. Quand même il y aurait danger... on ne doit pas céder au danger, on doit le vaincre.

Il arpentait le boulevard avec l'allure un peu brutale d'un homme qui réussit dans ses entreprises par sa volonté indéroutable, forte contre tous les obstacles et contre toutes les sollici-

tations divergentes. Et, sacrebleu, sa vie n'offrait pas d'exemple d'une seule défaillance, quant à la réalisation d'un projet possible !

Il marchait, le visage dur, envoyant des coups de front à droite et à gauche car il continuait à être en dispute avec lui-même :

— Eh bien ! quoi? Je suis pareil à tant d'autres... J'aime bien ma femme et mon fils, quoique madame Dallemin et la petite Charlotte me soient chères aussi. Pourquoi les sentiments s'excluraient-ils les uns les autres? Ils se succèdent et se recommencent... Et puis enfin, j'entrerai un instant seulement, j'irai au Hammam après, s'il le faut, je changerai de vêtements... et les médecins spéculent à plaisir sur la peur des maladies contagieuses...

Il considérait à plein les magasins de luxe, les constructions monumentales du boulevard, les promeneuses élégantes, les attelages fastueux et il se persuadait solidement :

— Tudieu ! Ça n'arrive pas , les catastrophes, quand on *ne veut pas !*... Ça ne peut pas arriver, au milieu de cette puissance vivante des choses. Je suis maître de ma destinée, le malheur n'oserait pas m'atteindre.

***

Près de la Madeleine, il aperçut Charleur, un vieux camarade, et se dépita de ne pouvoir l'éviter.

« Zut ! » gronda-t-il, à part soi.

— La santé se maintient? demanda Charleur.

— Oui, merci, répondit Sablan, à peine amical et décidé à ne s'arrêter qu'un instant.

— Et ta femme?

— Ah ! toujours un peu patraque.

— Et Georget ? Il doit être rudement grandi, voilà un an que je ne l'ai vu ; il va à l'école?

— Oui, oui, une petite école du voisinage... excuse-moi, je suis pressé.

— Ah ! bien, moi, je me promenais, je peux t'accompagner si ça ne te gêne pas. Tu vas par là?

— Oui, je vais rue Laffitte.

— Bon... attention au fiacre... Et il doit être de plus en plus diable, c'est l'âge...

— Georget? bien entendu qu'il est turbulent...

— Tu te rappelles quand il a dessiné le gros

coq blanc et la petite poule Cayenne sur la superbe tenture neuve des Bridaine qui sont si avares et si soigneux !... Mais ça ne vaut pas la fois où madame de Monlord lui ayant cassé une amande avec ses dents, il l'a traitée de fichue cochonne... Si jamais la vérité est sortie de la bouche de l'enfance...

Sablan secouait la tête, souriait à contre-cœur, agacé par ce verbiage. Il en venait à se figurer que Charleur, doué d'une pénétration surnaturelle, racontait à dessein les gentillesses de Georget. Il n'en était que plus résolu d'aller rue Laffitte, n'admettant pas qu'on tentât de l'influencer. Quant à ça, il réagissait furieusement : si on voulait le décider irrévocablement, on n'avait qu'à le sermonner... Et ce n'était pas encore aujourd'hui qu'il faillirait à un programme fixé d'avance ! Et ce n'était surtout pas Charleur qui l'ébranlerait ; un homme de valeur, certes, mais trop mou, trop malléable... Ah ! non, alors ! Il en faudrait des gaillards autrement taillés pour l'ébranler !

***

Charleur ne tarissait pas ; c'était un blond,

à tournure d'artiste et qui s'épanouissait au bel après-midi d'avril. Malgré son bavardage, toutes les femmes, toutes les formes, toutes les couleurs lui passaient par les yeux.

— Au fait, annonça-t-il, je suis délégué cantonal dans le quartier de Montmartre le plus populeux.

— Quel intérêt à ça? demanda froidement Sablan.

— Mon cher, nous croyons aimer nos enfants, nous, les gens aisés... erreur, il faut connaître des petits malheureux pour bien aimer ses enfants.

Sablan fut pris d'une irritation sincère ; il laissa éclater sa logique offensée :

— Quelle blague ! Peut-on dire des bêtises pareilles ! J'aime mon enfant et voilà tout... Je l'aime en dehors des autres... en dehors même de ce que je puis faire... Je peux lui donner une claque ou lui apporter un jouet, ça ne retranche, ni n'ajoute rien à mon sentiment.

— Ne te fâche pas, pria Charleur stupéfait de cette acrimonie

— Je ne me fâche pas, mais je déteste ces théories littéraires, paradoxales. Tu as toujours

eu cette manie-là ; il n'y a rien de plus faux, ni de plus insupportable. Sapristi ! cesse donc un moment d'être artiste.

— Tu vois bien que tu te fâches... Supposons que je parle pour moi tout seul ; tu me permettras de dire que l'observation de certains enfants m'a rendu plus affectueux, ou si tu veux plus attentif envers mon fils. Je te l'affirme : quand je reviens de visiter une école, je vois mon fils d'une façon nouvelle, je découvre des détails qui m'avaient échappé, qui m'auraient toujours échappé sans la circonstance en question. J'ai un ami à l'école maternelle : Cliton, qui a cinq ans. Qu'est-ce que tu veux ! Cliton m'améliore... ce n'est pas de ma faute... Je suis un imbécile, sans doute...Cliton me transforme... Tu hausses les épaules, je t'en prie, ne te fâche pas... Cliton a des cheveux jaunes, incultes, des yeux de chien patient, des joues creuses, blêmes, qui remuent pour sourire et qui ne sourient pas ; il a un cou trop long, trop mince, qui fait mal à voir... un tablier rapiécé... et ses jambes nues ! Sais-tu rien de plus attendrissant que le galbe rose des mollets d'un petit enfant? Cliton montre deux minuscules échasses crasseuses,

sans chair... Voici comment nous avons fait connaissance. Figure-toi une grande cour de récréation où trois cents marmots jouent, s'agitent, crient. Cliton est tout seul contre un mur, à l'écart de tous... Ça, je ne t'invite pas à te le représenter; on ne peut pas imaginer cette entente de tous contre un seul, ni cette détresse résignée, ni cette vieillesse désabusée d'un avorton de cinq ans qui subit le tourbillonnement incessant de trois cents autres gamins, comme une continuelle et inexorable réprobation...

Ce jour-là donc, je m'approche aimablement du misérable, mais il garde son air fini et qu'est-ce que je vois? il porte à sa bouche une main pleine de sable et il s'efforce d'avaler! Je lui saisis le bras :

— Pourquoi que tu manges des cailloux? demandais-je.

— Parce que je veux mourir.

— Pourquoi que tu veux mourir?

— Parce que je suis méchant.

— Pourquoi que tu es méchant?

— Je sais pas, tout le monde me le dit...

***

Charleur interrompit son récit pour dire à Sablan qui s'arrêtait au milieu du boulevard :

— Eh bien, quoi donc, mon vieux, c'est plus loin la rue Laffitte.

Sablan regardait l'heure ; subitement il trouva bon de rebrousser chemin et il s'en expliqua avec une désinvolture un peu brusque, en gardant sa montre à la main pour bien prouver que l'heure seule le faisait changer de résolution, — et absolument pas autre chose :

— Non, réflexion faite, je n'irai pas rue Laffitte... quatre heures, il est trop tard... il faut que je rentre à la maison ; j'aime bien être là quand Georget revient de l'école. Je ne l'ai pas vu depuis midi, tu comprends ? Ça semble long... et l'appétit n'allait pas... il a mal déjeuné...

SAINTE JUSTICE

Marie la Bretonne rentrait bredouille à minuit, quand, sur le boulevard Saint-Michel, sans se retourner, elle eut conscience d'être enfin « suivie ».

Malgré la lassitude de ses jambes et les crampes de la faim, Marie ne voulut négliger aucune des règles de l'art : tel un gros poisson au bout d'une ligne, le suiveur devait être tenu et mené sans brusquerie.

Avec un beau courage, elle traîna donc son quidam devant les feux de lumière et de plaisir des cafés, elle le chauffa devant les brasseries, elle pressa le pas selon la juste mesure faite pour

exciter sans rebuter. Le glissement des pieds qui s'attachaient à la piste récompensa cet effort méthodique.

Elle allait vaillante et douloureuse : encore un arbre, encore une boutique, encore un banc ! Des larmes de sagesse martyrisée lui montaient aux yeux. Elle avançait toujours : encore un tramway, encore un sergent de ville ! Le suiveur ne lâchait pas ; elle croyait le tirer par des fibres saignantes qui s'allongeaient et s'arrachaient horriblement.

Après s'être ainsi mise en règle avec les meilleurs principes, harassée, croulante, dans la demi-obscurité favorable d'un magasin fermé, elle se retourna. Tout ce qui lui restait de vie remonta au visage pour le sourire décisif et sa souffrance appliquée réussit ce dernier miracle d'offrir de la joie.

***

L'étonnement faillit renverser Marie la Bretonne : elle avait été suivie par un bonhomme de cinq ans.

Nu-tête, il avait des cheveux blonds en salade

fanée, une figure blême, poussiéreuse, ratatinée. Son accoutrement de nippes grisâtres, trop grandes pour ses abatis dérisoires, le rendait à la fois grotesque et lamentable, une culotte longue dégoulinait sur ses chaussures épanouies en forme de tartes écrasées.

Il s'était arrêté, dans la pose déjetée d'un mannequin qui s'égoutte. Marie, les bras pendants, le menton sur la poitrine, ballottait devant lui, saoule de désespoir et d'épuisement. Ils se regardaient muets comme deux pendus à la potence.

Mais bientôt Marie sentit la face mâchurée de son vis-à-vis, — ces yeux frits, ces joues dégonflées, cette bouche mourante, — se tendre avec une telle faim vers son corsage clair, qu'elle ne se souvint pas d'avoir jamais vu face d'homme aussi expressive et qu'elle ne put se retenir de répondre par la phrase d'usage :

— Alors, tu veux venir chez moi?

— Oui, fit nettement l'invité, d'une secousse de tête.

Ils cheminèrent côte à côte. Les gens qui passaient en fiacre apercevaient, le long des murs, leurs dos cassés, très vieux.

***

L'hôtel habité par Marie la Bretonne renfermait une vingtaine de locataires de même profession, toutes amies. Le soir de l'arrivée, elles trouvèrent des victuailles pour restaurer le pâle gosselin, à moitié mort d'inanition, — puis elles décidèrent de l'adopter en commun. Il coucherait tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre ; la maison entière appartiendrait à son vagabondage ; il mangerait à sa guise. On lui donna un nom : le Mignard.

D'après les états de conscience successifs que leur imposa la présence du Mignard, on peut dire que les locataires subirent en quelques mois diverses transformations.

D'abord, elles redevinrent petites filles ; elles se mirent à jouer à la poupée. Le Mignard fut habillé, déshabillé, rhabillé, cinquante fois par jour. Elles lui bousillaient les vêtements les plus extravagants. L'amusement s'imposait aussi de le promener par la main dans les chambres, de le bercer, de faire des voitures et des lits avec des chaises.

Ensuite — censément -- elles grandirent ;

elles furent des demoiselles timides, gênées pour se débarbouiller et s'attifer devant le Mignard, considéré comme un jeune homme et dont le regard curieux les faisait rougir.

Puis les précautions s'oublièrent, elles devinrent femmes selon le penchant naturel, heureuses de se faire admirer, d'étaler leurs grâces, de répéter leurs sourires languissants, — pour l'éternelle conquête de l'homme.

Par la logique des sentiments, leur maternité s'éveilla ; elles avaient censément connu la fécondité, et elles trouvèrent pour le Mignard les pures, les sublimes caresses, les gestes délicieusement câlins, et ces zézaiements, ces bêtises touchantes qui contiennent toute la bonté féminine.

Enfin, — toujours dans le même laps de quelques mois, au total, — elles mûrirent ; à monsieur le Mignard échut le rôle de confident ; elles lui demandèrent sérieusement des conseils professionnels, comme à un vieux camarade.

— Figure-toi, mon cher... Que ferais-tu à ma place?

Les jours de découragement, elles éprouvaient le besoin d'étaler des lambeaux de leur

vie, elles expliquaient à ce juge de cinq ans la fatalité qui les avait frappées.



Et le Mignard méditait les chagrins et les espérances, la guigne et la réussite. En général, il se contentait, sombre bonhomme, de marquer son attention par des hochements de tête capables, ou bien de froncer les sourcils quand on lui dénonçait les mauvais coups du sort. Le rire n'éclairait presque jamais sa face : c'était un triste.

Il ressemblait à un père affligé d'une ribambelle de filles continuellement en courses, en leçons, en répétitions, en visites, et qui n'arrêtaient pas de sortir, de rentrer, de s'enfermer, de rouvrir les portes et de les fermer encore. Sa vie suivait l'agitation commune : il se levait à midi et se couchait à trois heures du matin.

La nourriture se composait d'écrevisses, de coques, de bigorneaux, de museau de bœuf et de choucroute ; le poivre et le vinaigre assaisonnaient tout ce qu'il mangeait. Il buvait sec et tirait des goulées de cigarette.

Sous prétexte d'exercice hygiénique, on l'em-

menait en escapade dans les abbayes de Montmartre, on l'étouffait de bonbons et de pâtisseries, on le fortifiait d'anisette et de malaga.



Le Mignard manqua de santé pour supporter tant de bons soins ; son restant de chair mollit et cotonna ; ses yeux jaunirent ; bientôt, d'une voix de rogomme coupée de suffocations, il se déclara « salement vanné ».

Alors toutes les amies voulurent le guérir ; leur bienfaisante rivalité changea de munitions ; le malade dut absorber les drogues apportées par chacune d'elles; tous les médicaments au fer, au quinquina, au jus de viande y passèrent. En conséquence, la consomption s'aggrava.

Et pourtant, il fallait trouver quelque chose, il fallait empêcher l'aimé de mourir. Aucun sacrifice ne leur coûterait. Elles s'affolèrent, elles supplièrent le chéri de dire ce qu'il désirait sans restriction, elles promirent de lui donner tout ce qu'il demanderait s'il voulait guérir. La grande Iza lui acheta un chapeau mousquetaire à plumes, Mélie lui offrit des bottines mordorées, Louisette une veste de marin avec

un grand col empesé ; la petite Nina, qui débutait péniblement, se priva de dîner pour lui payer une superbe cravate ; Léa lui attacha sa montre en argent au cou. Et vraiment ces ingénues espéraient fléchir le Mal en faisant ainsi l'offrande généreuse de tout ce qu'elles possédaient.

Marie la Bretonne, qu'un accident forçait à se reposer, n'avait pas le sou. Elle se tenait pendant des heures accroupie dans un coin de la chambre, les mains croisées, les yeux fixes, portés vers quelque lointaine « Dame de bon secours ». Les quintes de toux du Mignard la secouaient de tressaillements subits, ses dents claquaient et son regard surveillait la porte avec épouvante, comme si elle s'attendait à *la* voir entrer, — la Camarde !

Le va-et-vient ne cessait ni jour ni nuit. Le Mignard accueillait ses visiteuses d'un sourire encourageant, il excusait leur départ d'un battement d'yeux renseigné.

Tous les dévouements furent inutiles. Couché dans la chambre la plus chère, ornée de bouquets vendus à deux heures du matin par des petites filles vouées aux bleus, le Mignard mourut à six ans, d'avoir « fait la noce avec les femmes ».

(Bien entendu, sauf le respect matériellement observé de son état d'enfance.)

***

Le lendemain de sa mort, les locataires sortirent de bonne heure, puis elles versèrent la recette de la journée à la cagnotte. Marie la Bretonne vendit toutes ses hardes, jusqu'à ses bas de rechange, et elle fournit sa part, comme les autres.

On acheta un terrain de cinq ans et une bière en chêne ; il y eut deux couronnes de fleurs. Un beau service fut commandé à l'église. On ne regarda pas au prix pour obtenir une épitaphe en vers sur une jolie pierre regrattée, au bas de laquelle on laissa des *Regrets éternels* qui étaient encore bons.

La maison fut tendue des draps blancs de l'innocence ; les cierges de piété brûlèrent dans le couloir où l'on ne processionnait d'ordinaire qu'avec des bougeoirs et des clefs numérotées pris au bureau de l'hôtel.

A l'église, de vraies larmes sincères et brûlantes délayèrent le coloris des joues. Puis l'on se mit en route pour le cimetière.

Malgré tous les conseils, Marie la Bretonne, qui ne tenait pas sur ses jambes, avait voulu accompagner le convoi.

C'était un dimanche resplendissant de soleil. Le corbillard blanc et pimpant, suivi seulement de femmes en costumes clairs, faisait luire une gaie curiosité sur le visage rose des enfants heureux, acompagnés de leurs parents et qui oubliaient un instant leurs cerceaux et leurs ballons. Les hommes hésitaient avant de retirer leur chapeau ; quelques-uns rôdaient près du cortège et risquaient des clignements d'yeux farceurs. L'air aplati, la démarche blessée de Marie la Bretonne et de ses amies provoquaient la raillerie joyeuse des ménagères. Les croque-morts goguenards regardaient les passants en rigolant ; sous une porte, un orgue de Barbarie jouait la *Valse des Chopines*, et le char dansait sur les pavés inégaux.



Un monsieur qui marchait dans le sens du convoi, gardait, seul, une mine sévère. Bourgeoisement vêtu, ni petit, ni grand, ni gros, ni mince, il n'offrait aucun relief spécial, et cepen-

dant on le remarquait, on le sentait porteur de l'honnêteté réglementaire « qui jamais ne se moque et jamais ne fléchit ».

A la porte du cimetière, Marie la Bretonne fut prise d'une défaillance, il fallut l'installer sur un banc et entrer sans elle. Quand ce malaise fut dissipé, deux messieurs s'approchèrent ; ils étaient assez proprement habillés, mais ils portaient de lourdes chaussures, et leur parapluie filait un mauvais coton. Alors, comme elle ne faisait plus partie du convoi, ils emballèrent Marie la Bretonne; elle se débattit : ils cognèrent.

Le passant grave n'était pas loin, il s'émut aussitôt : ses yeux s'illuminèrent comme s'ils saluaient la manifestation de cette Chose immanente qui plane sur le monde... Et ce fut plus fort que lui : il se dressa comme pour prendre sa part de l'action vengeresse ; — puis, superbe, l'index solennel, — pendant que la Bretonne écopait,— il exhala de son cœur cette impérieuse et générale moralité : *Laudate pueri Dominum!*



LE COCHER

— Il s'agit de ma fille Marie, la plus jeune, monsieur le commissaire. Il y a dix-sept ans passés, je l'ai trouvée dans mon fiacre, en rentrant à la remise, vers deux heures du matin, un 1er janvier où le froid pinçait rudement.

Trouver un enfant dans un fiacre, ce n'est pas de la nouveauté ; cela se voit tous les jours, dans la vie et dans les romans.

Avant d'être marié, j'avais fait deux trouvailles de garçons. Habitant seul, en meublé, forcément j'avais porté chaque moutard au bureau de police, — mais pas ici : dans le quartier des Gobelins.

En pareil cas, le secrétaire ne rate jamais la plaisanterie :

— Vous savez, dans un an et un jour, si personne ne l'a réclamé, il vous appartient.

Mais enfin, quand j'ai ramassé la fillette sur ma banquette, j'étais marié, père de cinq enfants vivants, il n'y avait donc pas de motif pour m'en débarrasser. On garde ce qu'on trouve quand ça ne peut faire de tort à personne; on n'a déjà pas tant de chance. Or, celui qui laisse un enfant dans une voiture, c'est qu'il n'en veut plus ; il l'abandonne à un plus amateur que lui-même.

Cette petite avait environ six mois et justement nous venions d'en perdre une du même âge. J'ai tout de suite pris ma femme par le bon côté de l'évidence : nous tenons de nouveau notre demi-douzaine.

— En effet, m'a-t-elle dit, cinq et une font six ; la mignonne s'appellera Marie, comme notre pauvrette défunte.



Voilà donc Marie qui pousse avec ses frères et sœurs, ni plus ni moins turbulente, mais tenant

largement sa place dans la maison, tout de même.

Bien entendu, elle avait ses petits défauts, et parfois la mère agacée par les tracas du ménage, criait des choses qu'elle ne pensait pas dans le fond, sûrement :

— Marie, tu vas être corrigée ! Ah ! les enfants de fiacre, ça ne vaudra jamais les autres.

Je vous demande un peu, si c'était un reproche à faire. Aussi, je répondais fermement :

— Regarde-la manger, boire, quelle différence vois-tu ?

Les femmes ne cèdent jamais, par amour-propre :

— Justement, elle mange comme un petit goret.

N'empêche qu'un instant après, quand j'avais l'air absorbé à tresser une mèche de fouet, j'entendais câliner Marie, devenue la meilleure des meilleures.

Et, au lieu de creuser indéfiniment un tas de questions sans intérêt, l'on devrait bien étudier celle-là : les enfants trouvés dans les fiacres valent-ils autant que les autres ? Une fois que la

sentence serait prononcée, cela supprimerait bien des disputes dans les ménages.



Au point de vue de l'éducation, Marie a été élevée dans les mêmes conditions que les aînés : pas de préférence, à chacun son dû. Elle est restée à l'école jusqu'au certificat d'études, puis nous l'avons mise en apprentissage payant, dans la mode. On a grand avantage à faire un sacrifice : la jeune fille est dans une maison plus convenable et elle apprend mieux.

En voulez-vous la preuve? Dès son apprentissage terminé, Marie a débuté comme ouvrière à quatre francs par jour. Aussitôt elle nous a dit : « Maintenant je désire me marier. »

Rien de plus juste. Son prétendant nous a fait bonne impression ; c'est un jeune facteur des postes bien ficelé, ma foi, dans son uniforme à boutons de cuivre, dans le genre de ceux-ci, mais plus brillants, car ma houppelande n'est plus neuve. J'aurais préféré lui voir épouser un cocher, parce que je ne suis pas partisan de la vie sédentaire ; mais enfin, facteur, ce n'est pas un métier trop sédentaire. Aucune objection ne se

présentait, lorsque Marie nous fait cette réflexion : « Pour me marier, j'ai besoin de mes papiers, à commencer par mon acte de naissance. »

***

Il faut vous dire que, pour la mettre à l'école, vu la similitude de nom, ma femme avait tout bonnement porté le bulletin de naissance de la première Marie qui était morte.

Et voilà notre seconde Marie qui parle avec obstination : « Je veux mon acte à moi, je ne veux pas de celui d'une autre ».

Savez-vous pourquoi cette exigence? Parce qu'il y a un décès de marqué en regard de l'inscription de naissance sur notre livret de mariage.

On a eu beau la raisonner : « Nous ne le montrerons pas, ce livret ; t'appelles-tu Marie, oui ou non? As-tu l'âge indiqué? Es-tu notre fille? Et un bulletin n'est-il pas toujours un bulletin? » — « Oui, papa ; oui, maman, je suis votre fille, je m'appelle Marie et j'ai mes dix-sept ans et demi, mais je tiens absolument à avoir mes papiers à moi. »

J'ai fini par me fâcher : « Tes papiers, tes papiers, les avais-tu sur toi, pour les réclamer? »

Et j'ai dit à la mère : « Rends-lui ce qu'elle avait sur elle, il y a dix-sept ans, — c'est-à-dire une chemise, une brassière, un petit jupon et des bas. »

A l'époque, j'avais recommandé à ma femme de faire un paquet et de le ranger au fond de l'armoire. Je me méfiais : on ne sait pas ce qui peut arriver... si elle réclame ses affaires plus tard, je ne veux pas qu'elle puisse dire qu'on l'a dépouillée, qu'on lui a fait tort de la moindre chose.



Aussi, j'ai été fort :

— Voilà ton bien, ma fille, n'en demande pas davantage. Et j'ai ajouté (par plaisanterie, vous pensez), je pourrais ne rien te rendre du tout, car je n'ai pas été payé de ma course.

Nous n'étions cependant pas des parents à empêcher Marie de se marier selon son goût, relativement aux papiers.

Je suis donc allé à la mairie prendre des renseignements : comment procurer un acte de naissance personnel à une jeune fille qui a été

trouvée autrefois, et qui a pu s'en passer jusqu'à présent?

Voilà où l'aventure devient triste pour moi, monsieur le commissaire. On m'a répondu : « Vous auriez dû faire une déclaration au moment de la trouvaille ; maintenant il faut un jugement. »

Je reconnais que je suis dans mon tort, et que les formalités non accomplies entraînent toujours des suites graves. Mais enfin, je n'en croyais pas mes oreilles : un jugement ! Pas possible, ils ont voulu m'effrayer, à la mairie.

En conséquence, je me suis adressé à tous les clients que j'ai conduits au Palais de Justice, porteurs d'une serviette de cuir ou d'une liasse de dossiers et ressemblant à des notaires ou à des avocats, — rien de plus facile, en recevant le prix de ma course : « Pardon, monsieur, pour un enfant qui n'a pas de naissance inscrite aux registres, que doit-on faire? » Aucun n'a eu l'ombre d'une hésitation : « Il faut un jugement. »

Je suis donc forcé de m'incliner. On me permettra de dire une chose pour ma défense : les gens comme moi et ma femme n'ont pas le temps

de remplir les formalités, et même, en général, ils n'ont pas le temps d'y penser. On se lève pour aller travailler, on rentre de travailler pour aller dormir. Il a fallu que la petite ait l'âge d'aller à l'école pour qu'on songe une première fois à la paperasserie. Chaque jour apporte assez de préoccupations matérielles, sans qu'on aille encore regarder au loin, dans l'avenir.

Ceci dit, je suis prêt, je ne retarderai pas davantage le bonheur de ces jeunes gens ; — surtout que Marie gagne sa vie et que nous sommes en fonds, par extraordinaire, pour son trousseau. Et le fiancé, ce brave garçon, je comprends sans qu'il dise rien, à la façon dont il me serre la main, qu'il me prie d'abréger les délais.

Naturellement, on lui a raconté que des papiers étaient à faire venir de province. Quant à Marie et à nos autres enfants qui sont mariés, on ne leur a pas avoué non plus que la difficuté était si grave. Ils sauront bien assez tôt que leur père s'est mis dans un mauvais cas.

Pauvre Marie, je regrette le tort que je lui ai fait. Malgré ce retard, elle ne m'en veut pas ; je suis tout de même son vieux père ; je monterais sur l'échafaud, elle ne me renierait pas. Elle

pleure en m'embrassant et ça me montre davantage mon devoir.

***

J'ai soixante ans, dont trente-cinq à l'Urbaine ; aucun de mes enfants n'a eu à se plaindre de moi, et ce n'est pas parce que Marie est la plus jeune que je lui laisserai motif de se plaindre.

Donc, le mal existe, il faut le réparer. Supposons une contravention pour avoir passé à ma gauche : elle est faite, elle est faite.

Censément j'ai passé à ma gauche quand il ne fallait pas. A gauche, côté du cœur, comme vous dites, monsieur le commissaire. Ah ! cela vous fait rire, et je vois bien que si l'affaire dépendait de vous, elle s'arrangerait à l'amiable. Et comme vous dites encore : le côté du cœur, ça me connaît. Dame, oui, bien sûr, par métier, je connais ma gauche de ma droite.

Je me suis répété un raisonnement bien juste : on en condamne qui ont fauté moins que moi.

Alors, puisqu'il faut absolument un jugement, et du tribunal civil encore ! et quoique je ne voie pas bien comment mon jugement vaudra à ma

fille Marie une inscription de naissance, eh bien ! monsieur le commissaire, me voilà, désarmé, — sans mon fouet, sans ma pipe, — je viens me constituer prisonnier.

UN MEURTRE

Une salle du restaurant Pédrot, rue Laffitte, est réservée à une douzaine d'habitués, — employés et courtiers, — qui déjeunent de compagnie.

Ce lundi 22 septembre, M. Gramme arriva en retard ; le poisson était servi.

Comme sa place était au fond, près de la fenêtre, il dut déranger quatre pensionnaires, et l'un d'eux, M. Pigeon, commissionnaire en crins, grommela :

— Quand on exige la place du fond, on devrait être là le premier.

— Je viens de la gare, annonça M. Gramme

en fourrant un coin de serviette dans son col, et je n'y comprends rien : il n'était pas encore au train de onze heures.

— Qui? demanda le voisin de droite.

— Mon fils... vous savez bien, ses vingt-huit jours finissaient samedi, je l'attends depuis quarante-huit heures.

— Rassurez-vous ! Après les grandes manœuvres, faut bien que *la petite manœuvre*, cria du bout opposé de la table le séduisant Mignot, commis vendeur en dentelles, qui représentait la jeunesse blagueuse au milieu de ces messieurs mûrs, équilibrés d'esprit et de poids.

— Il n'y a pas eu d'accident sur la ligne, vous avez demandé? formula M. Durfer, un comptable à lunettes d'Allemand.

M. Bizouard, gérant d'immeubles, homme sentencieux, prononça :

— Tout voyage comporte des risques ; les gens qui ne se déplacent jamais sont peut-être les plus sages.

— La bonne blague ! grinça M. Pigeon, haussant les épaules, vous courez moins de danger à faire le tour du monde qu'à sortir la nuit dans Paris.

***

Là-dessus, s'éleva une récrimination générale sur l'insécurité de Paris, cependant que Josué, le garçon, enlevait les assiettes vides et rapportait quatre assiettes servies, à la fois.

Le plat du jour était du rosbif. A un moment, tous les convives remuèrent devant eux de la viande rouge et du sang. Tous, sauf M. Pigeon, affichaient une physionomie ultra-débonnaire et tous reconnaissaient la nécessité idéale de faire un massacre des malfaiteurs qui infestent Paris la nuit.

M. Durfer manœuvrait, comme une barre de bateau, un long nez admirablement développé par la fumée de la pipe et la mousse de la bière.

Le jeune Mignot avait des favoris blonds, trop clairs.

M. Gramme, courtier en soieries, chauve, gros, court, face ronde, possédait le parler engageant et mesuré des hommes qui débitent de l'étoffe.

Il avait eu pendant quelques minutes l'aspect agité d'un retardataire qui veut rattraper

les camarades, mais après deux verres de vin blanc bus coup sur coup, ses traits, ses contours de personnage paisible se remettaient en place, à vue d'œil.

Après avoir trouvé bon le maquereau à la maître-d'hôtel, il avait accordé, au reçu du rosbif, que la police étant insuffisante, les honnêtes gens devraient se protéger seuls.

M. Pédrot, le restaurateur (exact sosie du chanteur Paulus), en changeant une carafe, émit l'avis que si chaque honnête homme débarrassait la capitale seulement d'un malfaiteur, les rues deviendraient bien vite fréquentables à toute heure.

On formula encore des doutes sur l'efficacité complète de cette mesure. Car toutes sortes de dangers existaient même en plein jour, — sans parler de l'entôlage, une punition bien méritée du reste, et dont l'évocation fit remplir sévèrement les verres de trois convives.

***

M. Bizouard prit la parole après avoir étalé sa joue droite vers M. Gramme :

— Vous venez du chemin de fer ; eh bien,

dans le hall même de la gare, le mois dernier, j'ai assisté à quelque chose d'épouvantable. Une dame, genre vieille marquise, maintenait par le bras une créature de mauvaise mine qui avait escamoté son porte-monnaie, à peine posé sur la tablette de la marchande de journaux. Alors un spectateur qui offrait une mise aussi correcte que celle de mon notaire s'approcha : « Mon dieu, madame, dit-il d'un ton courtois, vous avez repris votre bourse ; à votre place, je laisserais aller cette malheureuse, elle a peut-être des enfants ». Et il désignait deux affreux avortons, évidemment dressés à la comédie, qui pleurnichaient tout près. « Comment ! la relâcher simplement comme ça ! fit la dame scandalisée. — Oh ! non, reprit avec un sourire aimable le monsieur, il ne faut pas la laisser comme ça... » et joignant un geste à son discours, il tira de l'argent de son gilet... Je vous le répète, absolument l'aspect de mon notaire, monsieur ! Et maintenant, osez sortir sans revolver.

— Josué ! un haricot vert, clama Mignot.

— Vous entendez? cela rime, souffla avec timidité et admiration un convive récemment

admis, et qui avait un voisin, nouveau également.

M. Durfer « barra » vers le crâne de monsieur Gramme, favorisé par la pleine lumière de la fenêtre :

— Le meilleur protecteur, c'est la vertu. Moi, pour être sûr de rentrer sans encombre, je me suis logé au-dessus de la brasserie Goldenblum.

— Moi, dit M. Gramme, en examinant un fil de haricot vert avec l'attention d'un expert en tissus, j'ai tellement l'habitude de sortir avec mon fils, le soir après dîner, que pendant ces quatre semaines, non seulement je m'ennuyais, de n'avoir pas de compagnon, mais, parole d'honneur, je n'étais pas rassuré, à rentrer seul; et la preuve...

Mignot interrompit. :

— Ah ! ah ! le petit garçon qui a peur la nuit ! Des vilaines femmes vous accostaient sans doute?... Alors il vous défend si bien, votre redoulable fils?

M. Gramme s'épanouit, la fibre paternelle vibrait ; il était transfiguré, son crâne commercial projetait une sentimentalité sublime :

— Quant à ça, messieurs, mon fils est un beau gars ; il a l'aimable habitude de me donner le bras, il me dépasse de la tête. Et puis vous savez, il ne faut pas commettre une lâcheté devant lui... Récemment, au coin des Halles, un gros butor battait une femme ; mon Gaston l'a pris aux hanches comme un marmot et il l'a jeté sur un camion vide qui passait ; et, pour sauver la femme, il l'a emmenée ; il l'a gardée trois jours...

— Couchée ! admira Mignot, fichtre ! c'est ce qui s'appelle être solide.

***

M. Gramme rit avec tout le monde, puis, s'adressant à M. Durfer avec la manifeste intention de se faire valoir :

— Pour en revenir à mes craintes nocturnes, pas plus tard que samedi, en rentrant de la gare où je croyais trouver mon fils, j'ai certainement fait une rencontre funeste. Il n'y a pas de doute... car j'ai encore intérieurement ce point douloureux que l'on garde après un vrai péril... Enfin, tenez, j'ai encore « l'instinct malade »...

— Vous ne le disiez pas ! firent plusieurs voix émues.

— Quand l'aurais-je dit? Hier, dimanche, on ne s'est pas vu.

Mignot, soucieux, se pencha d'un côté, de l'autre, à la façon d'un photographe :

— C'est curieux, messieurs, le jour de la fenêtre se concentre sur M. Gramme, comme doit faire l'attention du monde sur le héros d'un drame...

M. Gramme sourit, mais avant de continuer son récit, il se dégagea la poitrine par un soupir profond :

— Près de chez moi, l'avenue du Maine est toujours déserte la nuit, mais actuellement les travaux du Métropolitain dressent des barricades gigantesques et les becs de gaz enlevés sont remplacés par des lanternes à l'huile posées sur les tas de pavés. Bref, samedi, passé onze heures et demie, je m'avançais dans cette solitude imprécise, quand un individu surgit de l'ombre, soudainement, comme ça : de bas en haut... (J'ai pensé après qu'il s'était peut-être baissé pour un besoin pressant.) Mais enfin sur le moment, j'ai eu un

trac inouï, j'ai fui précipitamment à toutes jambes et je suis allé crier à un monsieur en chapeau de haute forme qui arrivait sur l'avenue : « Prenez garde ! Sauvez-vous !... » Instantanément le passant a sursauté, non moins affolé que moi : « Où donc? Où donc? » a-t-il exhalé, et en même temps, voyez ce hasard ! il a tiré un coup de feu dans le vide. Donc il était sur ses gardes, tout prêt... un hasard inouï, vous dis-je. Au bruit, sans m'être arrêté dix secondes, j'ai repris ma course éperdue. Le passant a vivement galopé près de moi, et comme je ralentissais déjà au bout de vingt mètres, pour m'entraîner, il s'est mis à scander : « Une, deux ! une, deux !... » En effet, cela aidait mon effort ; je répétais sans pouvoir articuler : « Hu ! de ! Hu ! de !... » Et nous allions, hagards, les coudes au corps, avec un bruit de bottes... Enfin, à bout de souffle, nous nous sommes arrêtés, aux Invalides ; nous nous sommes regardés, lui, très pâle, moi, très rouge. C'était un grand maigre à face de Christ, avec un plastron de chemise blanc.

» La station du chemin de fer était encore

ouverte, il a fait signe qu'il y allait, j'ai eu la chance d'apercevoir un fiacre...

» Hier, j'ai cherché dans les journaux, j'ai même eu la superstition de repasser à l'endroit du coup de revolver, après déjeuner ; rien... aucune trace de mon attaque nocturne... Je regrette de n'avoir pas demandé le nom de mon entraîneur... Pourtant, nous nous sommes serré la main, avec une sorte de solennité lugubre, et moi seul ai parlé ; je ne sais par quelle impulsion, je lui ai dit tragiquement, dans la secousse de nos bras : merci !

***

M. Gramme se tut. Avant que les commentaires eussent pu jaillir, M. Pédrot, le restaurateur, apparut à l'entrée de la salle, sa serviette au poing, et comme s'il cherchait à qui la lancer :

— Monsieur Gramme, quelqu'un vous demande, exhala-t-il.

Et vite, détournant les yeux de l'interpellé, il enfonça un regard avertisseur sur les autres convives, à la ronde.

M. Gramme bondit et son visage s'illumina :

— Mon fils, parbleu ! Le voilà qui se décide, l'animal !

Puis il considéra que quatre convives l'empêchaient de passer et que M. Pigeon montrait déjà une face furibonde. Alors M. Gramme s'écria, inspiré :

— Ne vous dérangez pas... Monsieur Pédrot, faites-le entrer, parbleu !

M. Pédrot avait l'air sourd, il appuyait du regard sur tous les convives excepté sur M. Gramme et l'on voyait qu'il serrait sa serviette dans son poing de toutes ses forces.

— Eh bien, quoi? dégoisa largement le brave père, qu'il entre ! On est au dessert, il paiera le champagne... Eh, là-bas, par ici, mon vieux !

Des pas, un gardien de la paix en uniforme :

— Demande pardon... mais il est indispensable que monsieur vienne... C'est pour un décès.



L'ÉVASION

A la tombée de la nuit, dans le quartier mouvementé de la gare Saint-Lazare, la rue de Provence calme et un peu louche.

Des camelots crient les journaux du soir, lesquels annoncent en manchettes énormes :

« UN SCANDALE POLITIQUE. — LA TRAHISON D'UN MINISTRE. — LA VÉNALITÉ DES CONSCIENCES. — LE DÉSHONNEUR GÉNÉRAL. »

Çà et là, quelques drapeaux demeurés après la fête du 14 Juillet.

NANA. — Comment, m'sieu Didier, vous m'ar-

rêtez encore? alors, c'est tout le temps mon tour, c'est toujours moi qui trinque?

M'SIEU DIDIER. — Qu'est-ce que vous voulez, d'après le règlement, il faut que j'en arrête au moins cinq tous les jours. Cet après-midi, je n'ai pu en faire que quatre, elles me glissaient entre les doigts comme des anguilles, voici l'heure du dîner, je suis fatigué, ça m'embête de chercher, de courir de droite et de gauche, mon cor me fait mal, par ces chaleurs... je suis sûr de vous trouver là, alors je viens vous prendre, ça me permet de finir ma journée...

NANA. — Je comprends ça, m'sieu Didier; seulement aujourd'hui c'est bien ennuyeux : l'on va me garder deux ou trois jours au Dépôt et demain, par extraordinaire, j'avais une sortie à faire pour mon agrément... Je marche peut-être trop vite à cause de votre cor?

M'SIEU DIDIER. — Non, vous êtes à mon pas habituel. En effet, une sortie personnelle, c'est rare de votre part.

NANA. — Pour sûr; ça ne m'arrive guère qu'une fois par an d'être dehors, guichet fermé, comme une personne d'un autre métier. Et alors, je suis toute honteuse de ne

pas manœuvrer, il faut que je m'observe en marchant...

M'SIEU DIDIER. — Je me rends compte, parbleu! On vous regarde, on vous invite par signe; ça vous gêne de ne pas répondre, de refuser l'occasion.

NANA. — Bien oui ! l'amateur croit qu'il s'est trompé, il n'insiste pas... et on est toujours ennuyée d'être prise pour ce qu'on n'est pas... mais vrai, j'ai pas de chance.

M'SIEU DIDIER. — Vous la ferez un autre jour, votre sortie.

NANA. — Impossible.

M'SIEU DIDIER. — Comment, ça ne peut pas se remettre?

NANA.—Dame, jugez plutôt: j'aurais voulu aller demain à la distribution de prix de ma fille.

M'SIEU DIDIER. — J'avoue que c'est un fichu contre-temps, surtout si vous espérez qu'elle aura des récompenses.

NANA. — Ah ! m'sieu Didier, une enfant si intelligente, si studieuse, si raisonnable, qui a peut-être eu pour père un député, et qui vient d'être reçue au certificat d'études, pour sûr qu'elle en aura des prix !

M'SIEU DIDIER. — Eh bien, justement nous voici devant l'hôtel de la « Passe anglaise », vous pourriez monter demander à une de vos camarades si elle veut être emballée à votre place ; moi ça m'est égal, pourvu que j'en emballe une. Je vous attends en bas... je suis obligé absolument par la Consigne.

Nana se dépêche pour ne pas trop faire attendre m'sieu Didier. Ça ne serait pas poli de faire poireauter m'sieu Didier. Mais dans toute la maison elle ne trouve que Mélie qui soit disponible : toutes les autres sont occupées militairement ou civilement. Mélie mise au courant de la situation exprime ses regrets :

— Ma vieille, ça serait avec plaisir, mais justement j'attends mon acajou ce soir. Une autre fois, tout' ce que tu voudras.

Nana revient consternée.

M'SIEU DIDIER. — Eh bien, avez-vous une remplaçante?

NANA. — Ah ! m'sieu Didier, la guigne me poursuit, il n'y a que Mélie d'inoccupée et justement elle ne peut pas me rendre le petit service d'aller faire un tour au Dépôt, elle a son acajou ce soir.

M'SIEU DIDIER. — Son acajou ?

NANA. — Oui, son amant de cœur, qui a les cheveux rouges.

M'SIEU DIDIER. — Eh bien, alors, allons-y, dépêchons-nous.

NANA, *enjôleuse.* — Vous ne pourriez pas me remettre à demain... après les prix?

M'SIEU DIDIER. — Vous remettre à demain ! quand je vous dis qu'il m'en manque une, pour faire mes cinq de la journée... Et puis, après les prix, comme vous seriez bien disposée, hein? je vous demande un peu ?... Et enfin, il ne s'agit pas de tout ca, le Devoir me commande là, inflexible... dans le fond vous ne pourriez plus m'estimer, si je flanchais... Au surplus, demain je ne travaille pas, je prends un jour de congé ; — encore un motif de plus pour livrer mon compte aujourd'hui.

Nana et m'sieu Didier, pendant un moment, continuent en silence leur chemin vers le poste de police. Nana tout en noir, petite, sèche, l'air énergique, les yeux aiguisés par l'abus du persil. M'sieu Didier, grosse moustache en brosse, grisonnant, l'air dur et bonasse à la fois. Propre mais râpé, il admire l'étoffe de la

robe de Nana qui semble solide et bon teint.

NANA, *soupirant.* — C'est bien contrariant ; la petite m'écrivait qu'elle aurait presque tous les premiers prix : instruction religieuse, morale, histoire, etc. Elle n'en craint qu'une à la pension, son amie Irma, qui est du même âge, mais qui est plutôt plus avancée, faut tout dire...

M'SIEU DIDIER. — Oui, vraiment, les choses s'arrangent mal. Vous pourriez marcher à quelques pas devant moi et puis, si vous apercevez une de vos collègues, l'appeler, comme pour causer, et ainsi la faire tomber dans mes mains.

NANA. — Ah ! m'sieu Didier pour qui me prenez-vous? J'aimerais mieux faire dix ans de Saint-Lazare que de faire emballer une femme...

M'SIEU DIDIER. — Vous avez raison, faut être honnête. Et moi c'est aussi l'honnêteté qui m'empêche de vous relâcher.

NANA. — Qu'une amie me remplace de bonne volonté, c'est son affaire; je lui revaudrai ça, mais autrement non ! Je ne vends personne... Tenez, m'sieu Didier, à vingt ans, j'étais fille de salle dans une gargote de la banlieue, — un endroit désert, mal fréquenté, — un soir des apaches font irruption, ils m'ont attachée sur une

table, ils se sont mis une douzaine pour me déshonorer, sauf vot'respect : puis après, avec de la paille, ils m'ont grillé le corps comme un cochon, sauf vot'respect, m'sieu Didier. C'est même ce qui a décidé de mon métier. Mais tout de même ils n'ont pas su où étaient cachées deux pauv'bougresses qu'ils voulaient tuer pour avoir refusé de se mettre de leur bande... Elles étaient blotties dans ma chambre...

M'SIEU DIDIER. — C'est ça qui a décidé de votre métier?

NANA. — Oui, pour effacer la trace de ces sales apaches...

M'SIEU DIDIER. — Ah bah ! (*silence estimatif et approbateur*).

NANA. — Tiens, voici Lia qui est en train de prendre un verre, si je rentrais lui demander de me remplacer !

M'SIEU DIDIER. — Grouillez-vous pour le coup, je vais encore manger ma soupe froide.

Nana entre chez un marchand de vins, elle parle et montre m'sieu Didier qui attend, candide, en pensant à sa soupe. Elle se hâte de revenir, désappointée.

NANA. — Lia ne peut pas, il manquerait une

quatrième à la manille ; moi, je ne connais pas le jeu. Les autres ne veulent pas jouer à trois.

M'SIEU DIDIER. — Tant pis ; maintenant allons-y vite.

Ils marchent côte à côte, avec résolution.

NANA. — Quelle déveine ! Il était dit que les prix de l'institution Bellefaçon se passeraient de moi.

M'SIEU DIDIER. — Comment ! Votre fille est à l'institution Bellefaçon ! pensionnaire ! La mienne aussi. Comment s'appelle-t-elle donc votre fille ?

NANA. — Clara.

M'SIEU DIDIER. — Clara Larose ?

NANA. — Juste !

M'SIEU DIDIER. — C'est un peu fort ? Clara Larose est l'amie de ma fille Irma qui nous en parle souvent dans ses lettres. Clara et Irma sont deux inséparables, elles se disputent les prix, mais elles s'aiment bien tout de même. (*La mine toute déconfite*). En effet c'est embêtant que vous ne soyez pas libre demain... mais quoi ! le Service avant tout. Je vous disais tout à l'heure que je ne travaillais pas demain ; eh bien, c'est tout bonnement que, moi-même,

je vais assister à la distribution des prix de l'institution Bellefaçon.... Ah ! sapristi, faut-il que vous ayez peu de chance !... Et, diable, votre Clara, je le sais, a enlevé plusieurs prix à ma fille... Il ne faudrait pas croire que j'aurais la petitesse... quant à ça non ! Au contraire, j'aurais été heureux que vous assistiez... mais, n'y a pas à dire, vous me tenez...

La mine de m'sieu Didier s'assombrit de plus en plus ; ses pieds s'alourdissent ; il subit un grand trouble intérieur. A mesure que l'on approche du commissariat, il éprouve de la difficulté à avancer.

Après un silence, il reprend d'une voix changée :

— Ah ! n'y a plus que le boulevard à traverser... vous permettez ?

Il entre dans un édicule.

NANA. — Faites donc, m'sieu Didier.

Nana, plongée dans ses réflexions, attend, plantée à quelques pas, comme si c'était elle qu emballait m'sieu Didier.

M'sieu Didier la guette au travers de l'entourage ajouré de la vespasienne et, furtif, pâle, l'air criminel, à un moment où Nana tourne la tête, il s'évade...



LA VANITÉ PATERNELLE

Sur le coup de ses trente-six ans, Athanase de Glidoir, sans famille, sans liaisons sérieuses, devint affreusement hypocondriaque, faute de motifs d'activité.

Grand et maigre, vêtu avec une élégance mince et rectiligne, il prit le regard fixe, le visage pétrifié d'un maniaque. Des idées de suicide le hantèrent ; il se mit à errer le long des quais peu fréquentés, de la Concorde à Auteuil ; parfois, il descendait sur la berge et contemplait attentivement le site environnant. Ayant peu de moustache, un grand nez, le front et le menton anguleux, il faisait penser à un échas-

sier mélancolique. Trois jours de suite, il vint examiner de près un anneau de fonte scellé très haut dans le mur d'assise du pont d'Iéna, pour les besoins de la navigation. Le quatrième jour, au crépuscule, il gagna le bord de la Seine, cédant à l'irrésistible impulsion de se pendre exactement à l'amarre qu'il avait choisie.

La démarche saccadée, il tâtait dans sa poche, avec satisfaction, un soyeux cordon de rideau artistement préparé pour la circonstance, quand, tout à coup, de loin, une ombre mouvante l'inquiéta, — et pour cause : arrivé au pont, il vit un homme qui, à l'instant même, s'était pendu juste à son anneau d'élection !

Prompt et furieux comme un locataire qui surprend un cambrioleur en flagrant délit, il coupa la corde, sans retenir l'intrus. Celui-ci tomba lourdement à la façon d'un mannequin. Athanase s'agenouilla, lui desserra le cou et se mit à le secouer si brutalement que sa tête sonnait sur le pavé. Le procédé avait du bon, car le pendu ouvrit les yeux et la bouche. Selon toute apparence, il entendait et compre-

nait, mais la commotion le paralysait momentanément.

Athanase, toujours à genoux, profita de la circonstance pour exhaler sa rancune, les bras croisés rageusement :

— Alors on ne respecte plus rien? De quel droit vous accrochez-vous à cet emplacement qui ne vous appartient pas? On se pend chez soi, monsieur, par honnêteté, et aussi par convenance. Croyez-vous que c'est un joli spectacle, propre et ragoûtant, un cadavre noirâtre qui se balance?... Une femme, un enfant impressionnable peuvent passer. Pour le moins, on a la pudeur de mettre un vêtement clair dans le genre du mien ; ça renseigne de loin : « N'approchez pas, il y a un pendu. »

Des bulles de salive volaient sur le ressuscité, tellement de Glidoir parlait avec une volubilité furibonde.

— Et même, monsieur, si l'on a un peu de goût et d'idée, l'on préfère se jeter à l'eau : c'est modeste et discret. Il faut vraiment que vous teniez à l'ostentation, car vous n'objecterez pas l'oubli de la Seine, ni le dérangement trop ennuyeux... vous n'aviez qu'un pas à faire.

Pendant cette algarade, Athanase pensait à chasser le trouble-fête, à rentrer en possession de la bonne place et à occuper l'anneau d'accrochage.

— Comment vous appelez-vous? demanda-t-il à l'homme qui commençait à remuer les lèvres.

— Bagu.

— Bagu ! ça ne m'étonne pas ! C'est élégant comme vous et votre façon d'agir.

Bagu, la figure creuse, famélique, la barbe mal soignée, était râpé comme un employé depuis longtemps sans ressources.

— Et pourquoi ce suicide, je vous prie?

— La misère.

Athanase de Glidoir jeta son menton en avant et montra toutes ses dents par un déclenchement de folle stupéfaction :

— Imbécile ! On ne se tue pas par pauvreté ! La pauvreté est un motif de vivre, le seul, le meilleur. Vous ne possédez rien, c'est comme si vous étiez constamment en train de naître : vous avez tout à goûter, à désirer, à conquérir. La seule cause logique de suicide, c'est la richesse ; contre la richesse, pas de remède ; le

riche est un mort-vivant, il manque de destination, il a censément fini son rôle... rien à vouloir, ni à découvrir... Et au moins, vous avez l'excuse de la solitude?

— J'ai des enfants.

Alors, Athanase faillit lâcher une gifle :

— Misérable ! « feignant », sale « feignant ! » Vous mériteriez que je vous repende de mes propres mains ! Ce n'est plus de la stupidité, c'est de la monstruosité criminelle, votre suicide. Vous appartenez à vos enfants, le devoir vous commande de lutter pour eux par tous les moyens imaginables et... et même... et même, faute de mieux, de perpétrer à leur profit ce qu'on appelle un mauvais coup.

De Glidoir prononça ces derniers mots d'un accent inspiré extraordinaire. Maintenant, il ne voulait plus se pendre ; la possibilité, une fois défunt, de ressembler au grotesque Bagu, le détournait soudain de son projet. Mais l'idée noire persistait, tenace, invincible.

Donc, selon la stupéfiante faculté des maniaques, qui appliquent froidement le plus ingénieux calcul au vouloir le plus dément, il imaginait *de se faire suicider* par Bagu !

Et vraiment, la partie calculée de cette décision satisfaisait les exigences foncières de son moi raisonnable : l'habitude de se faire servir, le goût des terminaisons théâtrales et une vive propension à la charité.

Oui, ma foi, tout examiné, il tenait absolument à ce que sa mort rendît service au déplorable Bagu.

Il aida ce dernier à se dresser sur ses jambes, l'épousseta un peu, et le prenant sous le bras, il l'emmena à petits pas, avec des paroles radoucies et persuasives :

— Vous allez carapater rue de Prony, 208. Au rez-de-chaussée, à droite, demeure une espèce de rentier inutile, nuisible même, qui, dès neuf heures du soir, est couché, complètement ivre, laissant la clef sur sa porte. Vous effectuerez là un vol fructueux, mais commencez par couper le cou au dormeur, parce que c'est un sale type, sans indulgence pour les besogneux, qui garde un revolver sous son oreiller et qui a mis des sonneries à tous ses tiroirs.

En passant devant un bazar, Athanase acheta un grand couteau à virole.

— Fourrez ça dans votre poche, dit-il à Bagu.

Celui-ci marchait, écoutait, obéissait, avec la mine passive d'un somnambule.

— Entrons au café.

Athanase lui fit absorber deux fortes absinthes à l'eau de seltz.

— Maintenant, que vous voilà remonté, allez là-bas directement, et pas d'hésitation, pensez à vos enfants.

***

Pendant que Bagu faisait le chemin à pied, Athanase rentra vite en voiture, laissa la clef sur la porte, mit la lampe en veilleuse et se coucha après avoir avalé une pilule d'opium.

Malheureusement, une violente fébrilité combattit le sommeil, et, au bout d'une demi-heure, ce fut en parfait état de veille qu'il entendit ouvrir la porte de son appartement.

Alors aussitôt sa folie cessa, il fut repris d'un ardent amour pour la vie et d'un attachement extrême à ses moindres bibelots. Il sursauta dans son lit, et quand Bagu arriva à pas de loup sur le seuil de la chambre à coucher, il lui cria :

— Arrêtez!... C'est moi, vous me reconnais-

sez? Tout à l'heure j'étais décidé à mourir ; alors, ça m'arrangeait que vous fissiez un mauvais coup à mes dépens... Eh bien ! j'ai changé d'avis ; allez-vous-en.

Mais Bagu ranima la lampe et s'avança imperturbable. L'absinthe bue après un long jeûne avait produit des effets formidables, il était pâle, raide de buste, sinistre et solennel ; sa voix résonna, sentencieuse :

— Je vous reconnais, mais ça ne m'empêchera pas de vous zigouiller.

— Quoi ! quoi ! râla de Glidoir, puisque je ne veux plus.

— Ah ! s'il fallait attendre le consentement du client... ricana Bagu.

Et, attrapant une chaise, il s'assit près du lit comme un opérateur méthodique. Il sortit son couteau, posément, sans se presser.

De Glidoir se ratatina sous les couvertures ; hennissant de peur, il balbutia :

— Eh bien ! je vous autorise à voler un peu... pas trop...

— Je préfère vous « zigouiller » avant, fit Bagu avec un entêtement calme et raisonneur d'ivrogne. Parce que sans cela, vous me flan-

queriez un coup de revolver, ou bien vous appelleriez à l'aide...

Les yeux d'Athanase lui sortaient de la tête, ses dents claquaient.

— Vous ne trouverez pas l'argent... Laissez-moi me lever...

— Pas si bête, j'ai le temps, je chercherai toute la nuit, s'il le faut..

Le couteau grand ouvert était prêt.

— Mais, enfin, malheureux, vous entrez dans une voie funeste, épouvantable... hoqueta de Glidoir agonisant.

Bagu le considéra, plein de sévérité, tournant machinalement la virole de son arme, et, avec l'autorité d'un homme supérieur parlant à un ignorant, il répéta gravement les paroles mêmes par lesquelles Athanase l'avait engagé à faire un mauvais coup :

— Monsieur, je ne possède rien, c'est comme si j'étais constamment en train de naître, j'ai tout à goûter, à désirer, à conquérir...

De Glidoir avança une horrible grimace qui voulait être un sourire caressant :

— Voyons... voyons, Bagu, je suis un bon garçon.

— Vous? un « sale type », sans indulgence pour les besogneux, une espèce de rentier inutile, nuisible même.

— Voyons... contentez-vous de ma montre en ŏr, là, sur la cheminée.

De sa main armée, Bagu étendit un geste de grande dignité :

— Je ne suis pas un « feignant »... j'ai des enfants, je me dois à eux...

De Glidoir se mit à sangloter :

— Mais enfin, je vous ai dépendu... on n'a jamais vu pareille ingratitude.

Même signe de dignité offensée :

— Monsieur, j'ai conscience de vous rendre service : étant riche, vous n'avez aucune raison d'exister, votre rôle est fini, la vie vous est à charge... Ne beuglez pas si fort. Je ne vous ferai pas beaucoup souffrir, grâce à une certaine habitude de couper le cou à des canards.

En disant ces mots, Bagu repassait vivement sa lame sur son genou, par propreté, comme font certaines gens, à table, au moment immédiat d'attaquer un découpage... Ça y était, il allait se lever pour mieux opérer.

***

Perdu, ne sachant plus ce qu'il proférait, Athanase s'écria sur un ton déchirant, comme s'il avait absolument besoin de savoir avant de mourir :

— Et... et vos enfants... des filles, ou des garçons?

Bagu s'arrêta net de repasser, mais remonta sa manche, pour bien dégager la main prête à agir :

— Deux filles : Marie et Jeanne.

Athanase, avec un bêlement idiot :

— C'est bien plus doux que les garçons...

— Bien plus doux ! fit Bagu d'un ton péremptoire, en redonnant quelques coups d'affûtage sur son genou.

— Moi qui aime tant les enfants... brailla de Glidoir avec un affreux strabisme vers le couteau, comme si son visiteur s'apprêtait à immoler quelques chérubins.

Bagu hocha la tête, approbatif :

— J'ai sur moi le portrait de mes fillettes... je l'avais pris pour l'embrasser au dernier moment...

— Oh ! montrez-le-moi, supplia de Glidoir avec le battement de lèvres d'un nourrisson qui veut teter.

— Voilà, fit Bagu, tirant, de la main gauche, un portrait-carte placé dans la poche extérieure du veston.

Athanase l'agrippa et poussa un rire larmoyant de dément :

— Ah ! ah ! vous avez dit Marie et Jeanne, c'est donc Marie l'aînée, la voici... Mais Jeanne, la petite, doit être joliment futée?

— N'en doutez pas... vous pourriez lui demander tous ses chefs-lieux de départements...

— Je le ferais volontiers... avec une géographie, parce que ma mémoire n'est pas sûre.

— Moi aussi, j'aurais besoin du livre... depuis le temps qu'on a quitté l'école...

— Aah ! bava de Glidoir, je ne me lasse pas de les regarder. C'est justement le genre d'enfants que j'aime.

Bagu se grattait la cuisse avec son couteau et il souriait à demi, trouvant les démonstrations de ce monsieur bien naturelles.

— Ah ! si vous vouliez me donner cette photographie? demanda de Glidoir avec une extraordinaire avidité d'amateur.

Le sourire de Bagu s'accentua, il était disposé, il serait fier de donner le portrait de ses fillettes. Puis, instantanément, il changea de tête, — ce fut brusque et complet comme l'action du déclic sur une mécanique. Bouche ouverte, il avait l'air hypnotisé par une difficulté colossale, inouïe. Il regardait alternativement son couteau, puis Athanase : en effet, on ne peut pas donner à un mort.

— Je voudrais bien, mais... répondit-il avec embarras et ingénuité, perdu devant un problème insoluble.

— Ah dame! fit de Glidoir, comprenant très bien la réticence, — et sa mimique signifiait : « On ne peut donner qu'à un vivant ; là-dessus, je ne saurais faire aucune concession. »

Laissant Bagu devant l'obstacle, par discrétion, il s'absorba dans la contemplation de la photographie :

— Je n'ai jamais vu de physionomies d'enfants aussi intéressantes... Ah ! cette petite Marie... et Jeanne l'espiègle...

Il lançait les mots avec chaleur, avec ravissement et respect.

Bagu souriait, béat, paternel ; puis il redevenait sérieux jusqu'à la stupeur : comment faire? On aurait cru qu'il était pris dans une impasse, entre le poignard et le portrait.

Il souriait de nouveau :

— Hein ! monsieur le rupin, vous n'en aviez jamais vu, des mignonnes pareilles !

Et puis encore, il se préoccupait du couteau dans sa main. Comment faire? Tuer ce monsieur, le dévaliser, c'était bien, mais était-il possible de renoncer à une admiration si louable, si impérieusement due?



Et, en effet, la vanité de garder un appréciateur chic à ses fillettes, l'orgueil de placer bellement leur portrait, finit par l'emporter.

— Allons, je vous donne cette photographie, fit-il dans un élan cordial, en fermant son couteau qu'il mit avec simplicité dans sa poche de côté.

Il se leva d'un mouvement aisé de visiteur prenant congé.

— Ah ! vraiment, prononça de Glidoir cérémonieux, je suis confus d'accepter... Je ne sais comment vous témoigner...

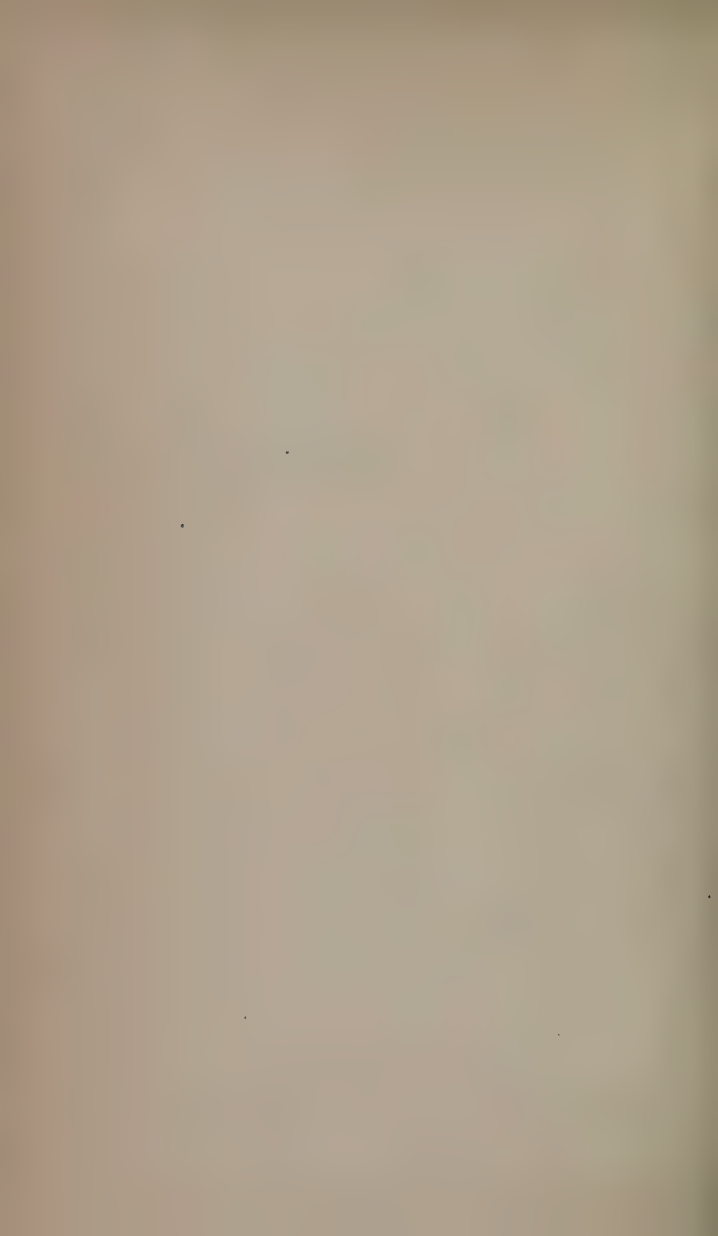
— Du tout, du tout... fit Bagu avançant la main en signe de refus majestueux.

Et pour couper court aux politesses, il gagna très vite la porte. Sa qualité de père des deux charmantes fillettes le rendait l'égal du gentleman admirateur et l'obligeait à des manières très nobles.

Il avait oublié la possibilité de prendre le moindre objet de valeur ; sa misère était oubliée, toute réalité devenait négligeable — il était enrichi à l'infini de gloriole paternelle.

Il s'en alla, le buste cambré dans sa jaquette marmiteuse, répétant en lui-même le jeu de scène de sa sortie : la velléité cérémonieuse qu'avait eue le gentleman de témoigner une juste reconnaissance pour le cadeau du portrait, — et sa propre réponse (dont le geste royal étonnait les passants) :

— Du tout, du tout...



SINTE MARGRITTE

Rouges, bleues, ébouriffées, hardies, avec une démarche tantôt pressée, tantôt ralentie, elles sillonnaient en plein jour un côté de l'avenue extérieure longeant le cimetière : le côté des cabarets, des guinguettes et des hôtels garnis.

Leur manège vu de loin évoquait bizarrement l'activité mystérieuse d'une place investie : à deux pas des remparts, des créatures enjuponnées allaient, venaient, se hâtaient, guettaient, s'approchaient, disaient à tous les hommes le même mot de passe.

M. de Ballitord, en redingote sévère, visage bourbonien, moustaches blanches, apparaissait

tous les jours, à la même heure, sur l'autre côté de l'avenue : le côté du mur d'enceinte.

Elles le connaissaient depuis des mois, et — à travers la chaussée, — elles plaisantaient sa mine hautaine :

— Eh, là-bas ! l'empereur !

M. de Ballitord ne bronchait pas ; il ne daignait ni voir, ni entendre. Littéralement : il ignorait.



Une force imbrisable qui avait déjà tenu ses ancêtres, pendant trois générations, en dehors des changements de la Révolution, — l'orgueil du sang, — permettait à M. de Ballitord de rester seul, sourd, aveugle, de l'autre côté du siècle, à l'opposé du progrès. D'accord avec ses ancêtres, demeurés insensibles aux avances du Pouvoir, il avait dédaigné les faveurs du gouvernement de la République.

Pour lui, la société actuelle était fâcheusement pareille à l'avenue où il passait à heure fixe et où il y avait deux trottoirs : l'un désert, net, propre, *le sien ;* l'autre, le trottoir à tout le monde, le trottoir aux filles.

Et la Gueuse pouvait l'appeler. Et les gueuses pouvaient le narguer. Il ignorait.

***

Un jour : la police !

Elles galopèrent à droite, à gauche, mais nul refuge ne leur était ouvert et toutes devaient être prises dans le coup de filet.

L'une, dénommée la Biquette, franchissant la chaussée, s'accrocha au vêtement du premier passant venu, en implorant : « Sauvez-moi ! Sauvez-moi ! »

Elle était rousse, petite, et sa laideur n'avait pas vingt ans.

Chose inconcevable, l'orgueil du sang n'empêcha pas M. de Ballitord de souffrir à sa manche le bras de la Biquette et de faire avec elle un assez long chemin pour la mettre hors de danger.

Ensuite, pendant huit jours il en conféra avec lui-même :

— Après tout, il n'avait pas dérogé, il n'avait rien cédé ; au contraire : son acte avait été le plus méprisant, le plus détaché du monde actuel. Ce monde ne méritait même pas une opération de police.

Quant à lui, il en fut quitte pour jeter au rancart la redingote contaminée.

***

A partir de cette époque, on n'interpella plus moqueusement M. de Ballitord. On le signalait même à la considération des nouvelles venues :

— C'est lui qui a empêché la Biquette d'être emballée. Il ne l'a pas regardée, il n'a pas dit un mot, seulement il a regardé l'agent, comme ça, du haut de son front et sa moustache faisait peur. Fallait voir la Biquette à son bras! On aurait dit d'une demoiselle d'honneur avec le père de la mariée, — au commencement de la journée.

— Oui, quand les messieurs de la noce ne sont pas encore saouls.

— C'est un vieux qu'a eu de la misère, alors il comprend le pauv' monde ; il sait bien que la farine de not' pain n'se moud pas facilement... On l'a suivi sans qu'il s'en doute. Il va sur la tombe de sa fille, morte à dix-huit ans et qui s'appelait Marguerite... Nous autres, avec la Biquette, on cherche un moyen d'y montrer not' estime.

Sur ce mot, un silence grave s'étendait. Anciennes et nouvelles réfléchissaient longuement. C'était quelque chose de colossal et de tout à fait difficile à montrer, leur estime.

***

Et voilà qu'un après-midi, dans l'allée du cimetière, comme il portait une gerbe de fleurs, M. de Ballitord s'étonna : quelqu'un d'inconnu là-bas, s'inclinait devant la tombe de sa fille.

Il hâta le pas, — et la Biquette se sauva à toutes jambes.

Un bouquet avait été déposé, orné d'un papier blanc où plusieurs mains s'étaient appliquées : *Sinte Margritte.*

Le bouquet, — balayé tout d'abord d'un revers de gant, — fut ramassé et laissé sur la tombe.

Il fana ; il se dispersa brin à brin. Un jour, il n'en resta plus trace.

Ce jour-là, s'accomplit un fait impossible, inimaginable.

Au sortir du cimetière, il arriva ceci d'impossible que M. de Ballitord traversa la chaussée et passa sur le trottoir aux filles !

***

Dès lors ce fut un événement quotidien d'une grandeur et d'une simplicité dramatiques.

Il s'effectuait une sorte d'échange de respect humain.

M. de Ballitord s'avançait très haut, très droit, dans l'orgueil de son sang, mais une détente voulue de son allure majestueuse disait qu'il admettait, à la rigueur, l'existence d'un certain monde regrettable et son visage descendait à une acceptation résignée de la réalité.

D'autre part, dès que M. de Ballitord apparaissait au loin, Marie la Grêlée, qui ne savait pas lire, se prenait à considérer attentivement une affiche de théâtre. L'Arlésienne s'arrêtait, s'absorbait à réparer l'échafaudage de ses cheveux, en regardant par terre. La Biquette et Mélie avaient soudain une histoire à se raconter, qui les tenait sur le côté de l'avenue, étrangères aux passants. Toutes les habituées, en un mot, suspendaient leur mouvement. Les visages acquéraient un haussement de souci moral.

Pendant quelques instants, il semblait qu'une

étrange fusion s'essayait çà et là dans les souffles de l'air.



Et voilà qu'un jour de pluie désolante, aux nuages blafards et haillonneux, un cocher de grande livrée, claquant son fouet du haut de son siège, lança l'invective au trottoir :

— Hue là ! les bêtes de fiacres ! les femelles de misère !

Irrésistiblement, M. de Ballitord sursauta, se tourna, son indignation ne fit qu'un bond contre l'insulteur. Il se campa dans une attitude défensive, foudroyante. Et il demeurait sur place, furieux, révolté, alors que le cocher était déjà loin.

Puis, subitement, M. de Ballitord se reprit, rentra son geste, voulut cacher ses mains : il venait de percevoir, avec un effroyable saisissement, que, sous la loi du malheur, son vieux sang noble avait passé au parti des misérables !



GRAND-PÈRE

Les employés des grands joailliers de la rue de la Paix, de la rue Royale et de la Chaussée-d'Antin connaissaient tous de vue un vieillard en redingote verdie et en haut de forme roussi, qui, périodiquement, piétinait des journées entières devant leurs vitrines, un calepin et un crayon à la main.

Il avait les plus beaux yeux du monde dans la plus tourmentée des figures de poète : une figure souffrante et creuse des joues, victorieuse et saillante du front, du nez et du menton.

Son manège n'était aucunement déraisonnable : à telle occasion déterminée, il offrait tel

joyau à sa petite-fille, une adorable jouvencelle de dix-sept ans.

Il le lui offrait en poésie, s'entend !

Il l'accompagnait une première fois, elle faisait son choix, et grand-père, quelque temps après, lui offrait l'objet préféré *sous forme de sonnet.*

Oui, avec ses rimes, il prenait l'objet dans sa splendeur entière, il l'enveloppait de rythme et d'harmonie et voilà : il le lui présentait.

Oh ! c'était une petite coquette et si gâtée !... Elle possédait une cassette de plus de vingt sonnets ! Si vous saviez quelle richesse cela représentait ! Car elle était à l'âge où l'on ne compte pas et où l'on ne goûte pas la supériorité des choses simples.

Grand-père soupirait, haussait les épaules, mais, dans le fond, il était bien content de cette grosse dépense.

Moyenne, mince et déjà pourtant d'une sculpture joliment accidentée, Louisette avait les mêmes beaux yeux bleus que son grand-père ; elle avait une figure de madone, avec des bandeaux dorés, une peau très blanche à peine rosée, des fossettes aux joues, un nez et un

menton si gaiement et si bonnement arrondis que souvent les yeux devaient se fâcher pour leur faire exprimer une volonté ferme.

Cela n'empêchait pas qu'elle fût très exigeante, à cause, parbleu ! de la faiblesse traditionnelle des grands-pères.

Ainsi, lorsqu'il s'agissait de choisir un bijou, elle était là sur le trottoir, elle balançait devant l'étalage, elle n'écoutait que sa convoitise primesautière. Grand-père avait beau donner son avis, indiquer ce qui était seyant, modeste et de bon goût, elle souriait, mais ne se rendait pas et l'on devinait sa malice : « Grand-père ne sait pas... l'art si changeant de la parure féminine échappe à sa compétence retardataire ; c'est un généreux caissier, mais un conseiller rococo. »

Il finissait toujours par céder, les yeux levés vers l'inépuisable réserve du ciel. Pourquoi contrarier son caprice?... Puisque, ce qu'elle voulait, il le pouvait...

A la vérité, il aimait à la taquiner avec tendresse, ses entêtements doux et invincibles étaient si jolis ! Et puis, sapristi, ce qu'il en disait, c'était aussi pour le principe : « Il ne faut pas non plus habituer les enfants à voir

tous leurs désirs acceptés sans restriction, ils perdent la notion du prix des choses et la joie même de la réalisation. »

— Encore une boucle avec des pierres bleues !... Tu as déjà la broche... observait-il avec une feinte sévérité.

— Oui, mais le bleu me va très bien et justement la mode y est.

— Bon... mais ne te presse pas tant... réfléchis ; nous ne sommes pas à un jour près.

Jamais il ne pouvait obtenir une remise au lendemain : les enfants ne savent pas attendre.

***

Le soir de Noël, vers sept heures, grand-père et Louisette marchaient, pressés, comme des gens en achats.

Derrière eux, le vent gelé à dix degrés, après avoir rassemblé ses files sur la Seine et sur les Tuileries, s'engouffrait par la place Vendôme.

La vieille échine de grand-père tremblait sous sa mince redingote.

Louisette portait une robe de petite laine bleutée, une mante noire de pensionnaire,

un chapeau de feutre avec une simple coque de ruban bleu. Elle était charmante, sans la moindre petite bijouterie, sans même une perle aux oreilles : elle avait sa jeunesse, elle avait ses yeux ravissants, ses fossettes, son nez et son menton roses ; elle avait le contentement des adolescents qui vont à la réalisation d'un beau rêve.

Grand-père comptait dans sa poche machinalement, pour être bien sûr de pouvoir faire face à toute éventualité. Il tâtait, avec force et avec confiance, son crayon, son calepin et les deux francs réservés au dîner, — tout son avoir.

Ils arrivèrent à leur but, rue de la Paix ; le trottoir était bien net, bien balayé, l'électricité le rendait brillant comme un parquet. Derrière la haute glace du joaillier, les bijoux enchâssés dans le velours scintillaient de mille feux.

Grand-père étendit un geste cérémonieux : « Mademoiselle, veuillez vous mettre à votre aise et prendre la peine d'examiner. » Il se plaçait de côté de façon à lui diminuer le cinglement du vent ; on a besoin de confortable pour consulter ses goûts artistiques. Avec sa

main que l'onglée pétrifiait, il lui ménageait la lumière; avec son mouchoir, il effaçait la buée au vitrage ; ses épaules portaient, à droite, à gauche, toutes sortes d'attentions obséquieuses autour de la demoiselle : l'apparat du grand luxe, quoi !

Louisette remuant son index ganté de coton regardait l'ensemble, le détail, réfléchissait, comparait, critiquait... ou plutôt, elle faisait semblant: son choix était arrêté d'avance.

Ah ! ces jeunes filles ! Sûrement elle avait dû, quelque jour précédent, faire un détour en reportant l'ouvrage de sa patronne, et déjà elle était passée... Il faut être seule pour bien choisir, et puis il faut bien tromper un peu son grand-père...

Au surplus, l'objet élu était d'importance : un délicieux camée offrant, sur une branche, l'amoureux becquetage de deux colombes. Il ne fallait pas avoir l'air de se précipiter là-dessus.

Donc Louisette minaudait et prenait son temps.

Ruse inutile d'ailleurs : aujourd'hui grand-père ne discutait pas ; chose rare ! Il était

dans ses heures de grande largesse ; et cela se comprend : un soir de Noël, un cadeau pour le jour de l'an... Tous les grands-pères agissent de même.

— Je te laisse carte blanche, disait-il ; je ne veux pas t'influencer.

Il tâtait son calepin et son crayon, solidement là, dans sa poche...

— Alors, accepta-t-il, je vois bien que ce camée a la préférence ; mes félicitations, mademoiselle, la pièce en vérité est unique...

***

Et voilà que le fracas d'un équipage merveilleux interrompt ce discours. Une belle dame toute en fourrure, un élégant cavalier apparaissent, franchissent le trottoir, entrent chez le joaillier.

Le temps pour grand-père et Louisette de humer un indéfinissable parfum porté par ces personnages qui, même dans la rue, ne sauraient respirer l'air de tout le monde, — et voilà qu'intérieurement s'ouvre la vitrine et voilà que l'on enlève le délicieux camée !

— Grand-père ! fait Louisette, la voix déchirante..

Et elle saisit impérieusement la manche du vieillard pour faire appel à cette toute-puissance des parents à laquelle croient aveuglément les enfants.

Une affreuse douleur assassine le visage du grand-père : on a causé du chagrin à Louisette ! Que dis-je? On lui a fait tort et injure ! Avez-vous vu ce sans-façon !... cette manière brutale d'arracher un objet que des personnes regardent !...

L'indignation monta ; l'indignation d'un millionnaire dont la solvabilité aurait été mise en doute. Ce ne fut pas long :

— Viens ! dit-il dramatiquement à Louisette, comme quelqu'un qui retire sa pratique à une maison et qui sait qu'elle y perdra gros, allons chez Lalique !

Et, tout en marchant, il se soulageait :

— Je ne t'avais pas parlé d'une parure exposée d'hier — (car je viens d'avance me rendre compte un peu des nouveautés), — je la réservais, parce qu'elle est trop ouvragée, je n'étais pas sûr de pouvoir tout prendre...

en quatorze vers... et je ne trouvais pas cela très modeste pour une jeune fille. Et puis après, vraiment, je ne saurai plus quoi te donner... Tant pis, viens !...

Il avançait d'un pas brusque, sans dévier de la ligne droite, quitte à heurter les passants. A sentir le vent meutrier pousser sa mauvaise redingote, il avait l'impression d'emmener avec lui quelqu'un de furieux, aussi.

Avant de quitter la rue de la Paix, il se retourna, le front hautain, et il tira son calepin avec faste, comme on sort un carnet de chèques.

Louisette d'abord toute chagrine reprenait un visage consolé : elle souriait même intérieurement : « Elle aurait plus qu'elle n'avait demandé, na ! parce qu'on lui avait fait des misères ! Ah ! ah ! on s'était figuré... oui, mais grand-père était là... et on allait voir... »

***

Il faisait une électricité radieuse sur les boulevards. Les magasins, les cafés éblouissants, dorés, chamarrés, bourrés de merveilles,

étaient comme d'énormes joujoux de Noë assaillis par une foule de grands enfants.

Le vent rude passait, fouillait, impitoyable, chassant par-ci par-là de pauvres hères... et ceux et celles qu'il avait condamnés, il les marquait d'une tache ou rougeâtre, ou livide, ou verdâtre, là, aux pommettes...

Les yeux ingénus de Louisette brillaient à l'animation de Noël, et voilà qu'en un endroit du boulevard son joli visage s'aimanta d'une douceur infinie vers une créature qui lui fit l'effet d'une parente lointaine, devinée plutôt que reconnue.

La créature portait, par ce froid, une chemisette de toile héliotrope encore un peu empesée et elle offrait au monde cet effarant sourire que les morts de misère gardent d'avoir savouré, enfin ! l'ivresse de leur agonie. Elle remontait ses épaules et, par un effort insensé de maigreur écarquillée, elle semblait dire avec enjouement :

— Ah ! ce qu'il fait chaud dans ma chemisette !... Écoutez donc... Vous n'imaginez pas ce qu'on est bien là dedans...

Elle passa.

Louisette se tourna vers grand-père qui toussait de gros coups déchirants ; elle le vit marqué aux pommettes d'une extraordinaire tache de feu, qu'elle prit pour le signe de sa décision vengeresse et magnanime : « Tant pis ! allons chez Lalique ! »

Elle n'eut aucun soupçon de la fatalité : grand-père ne ferait pas le sonnet richissime... elle allait demeurer seule, orpheline, sans défense...

Non !

Elle répéta le sourire impossible de la créature appris tout d'un coup et, offrant ses yeux ravis, ses fossettes roses, son nez et son menton divinement arrondis, elle semblait dire à la foule élégante :

— N'est-ce pas que ça m'avantage, les bijoux que m'a déjà donnés grand-père?... mais vous n'imaginez pas tout le bonheur qui va m'arriver !...



LE SAUVETAGE

— Ah ! oui, monsieur, Isabelle peut dire qu'elle nous doit tout ! Nous n'avons épargné ni efforts, ni peines, pour régulariser son sort. Nous y sommes parvenus ; elle est sauvée !

Notre mérite le plus sérieux tient à ce que nous avons fait le bonheur d'Isabelle malgré elle.

D'abord, nous l'avons enlevée à sa mère. Ce n'est pas une petite affaire de séparer à jamais une mère et une jeune fille de quatorze ans, — quand ni l'une ni l'autre ne consentent. Il faut être implacablement dévoué aux principes et avoir un rude courage, analogue à celui

du chirurgien qui coupe un membre gangrené, malgré les plus atroces gémissements du patient.

La mère aimait beaucoup Isabelle et l'avait mise en pension aux environs de Paris, pour en faire une institutrice. Mais, tant valent les gens, tant valent leurs projets.

Isabelle, de son côté, n'imaginait pas de bonté, pas de douceur, en dehors de sa mère.

Aussi quel arrachement. Elles en ont versé des larmes ! On a même pu craindre pendant un moment les suites fatales du désespoir, de la consomption.

Mais enfin, nous avions pour nous la loi, le sentiment général, la force du devoir et nos relations dans la magistrature. Nous avons réussi à faire prononcer la déchéance maternelle, — car, monsieur, la mère d'Isabelle était une femme sans moralité !

Toutefois ce n'était pas une courtisane professionnelle (notre tâche eût été joliment simplifiée). Elle travaillait aussi assidument que le permettait son métier d'artiste dramatique, mais elle vivait en concubinage ! Par chance, nous avons pu fournir cette constatation abominable et décisive, — qu'à défaut d'engagement

théâtral, elle acceptait des subsides de son compagnon illégitime !

Ne venez pas comparer ici la femme mariée sans dot et qui reste dans son ménage, vivant des appointements de son mari. Pas de sophisme ; parlons sérieusement.

Vous mesurez cette dégradation, pour une femme : appartenir à un amant, recevoir de l'argent ! C'est-à-dire, — en poussant la logique à l'extrême, — ne pas s'appartenir, céder sa volonté, sa personne, ses heures d'existence contre une assistance matérielle ! Réfléchissez en outre au contact impur, à la souillure morale et aussi à la détérioration, aux dangers physiques ; — car rien n'est plus pernicieux à la santé que la mauvaise conduite.

Aussi, avant même qu'Isabelle soupçonnât une telle indignité, nous avons voulu détruire d'avance toute similitude possible entre son avenir et l'existence coupable de sa mère.

Nous avons juré qu'Isabelle serait honnête, qu'elle ne subirait aucun avilissement, qu'elle n'appartiendrait à personne pour de l'argent et qu'elle ne serait pas exposée à certaines afflictions physiques.

Devenus les arbitres de sa destinée, nous avons répudié pour elle toute ambition, afin de réduire les aléas de la vie au minimum et afin de ne pas nous engager dans les frais non prévus à notre programme de sauvetage.

Alors pour assurer à Isabelle la libre possession de sa personne et lui conserver sa dignité intacte, pour la garantir de l'usure des passions et sauvegarder cette propreté, — qui s'entend du physique et du moral, — nous l'avons, dès l'âge de quinze ans, placée dans un atelier où elle gagne sa vie, sans avoir besoin d'aucune aide.



Ah dame, elle est tenue, pour ses trois francs par jour ! Elle part le matin à sept heures et ne rentre le soir qu'à sept heures. Mais enfin elle est libre : puisqu'elle va volontairement à l'atelier. Certes, il ne ferait pas bon avoir un retard de cinq minutes, ni demander un congé d'une heure, ni ménager sa peine. Le patron est là, qui entend, avec raison, pour le salaire payé, disposer du temps et de la force de ses ouvrières.

Eh parbleu! pendant qu'Isabelle est à l'atelier, nous-mêmes, ses parents d'adoption, nous

n'avons plus de droit sur elle ; et rien, ni personne n'a droit à une pensée d'elle en dehors du travail. Ainsi le veut l'honnêteté réciproque entre patron et ouvrière ; — et les prérogatives de liberté, de dignité, ne sont pas entamées pour cela.

Évidemment le travail est parfois exténuant ; les machines dégagent une poussière assez malsaine qui imprègne le corps, et l'agglomération des ouvriers est en désaccord avec l'hygiène. Mais il faut voir là des conditions de force majeure, admises et par conséquent normales.

En résumé, grâce à nous, il ne reste place pour aucun danger dans la vie d'Isabelle — car nous sommes venus habiter juste en face de l'atelier, nous la regardons par la fenêtre aux heures d'entrée et de sortie. Nous avons obtenu qu'elle fût isolée dans le hall de travail, ainsi peut-elle s'abstenir de relations avec les autres ouvrières.

Jamais elle ne sort sans nous ; elle passe avec nous tous ses instants de loisir, et ils sont rares, entre le sommeil, le travail et les repas.

Et elle est assurée que son sort ne changera jamais : aucun risque, aucun bouleversement.

Nous ne la laisserons même pas marier, de peur d'un mauvais choix. Imaginez cet horizon, cet avenir de sécurité : avoir son pain mesuré d'avance, avoir ses mouvements réglés d'avance, pour jusqu'à la fin de ses jours — sans une surprise possible !

Ah ! nous l'aimons bien, nous la surveillons bien. Nous sommes des parents sans faiblesse, d'une affection sévère, exempte de ridicules effusions.

***

Regardez notre Isabelle, comment la trouvez-vous pour ses vingt ans ! Elle a l'air modeste, n'est-ce pas? Jamais elle ne parle, jamais elle ne rit. On ne la prend pas pour une effrontée, on voit qu'elle a sa dignité, son honneur, qu'elle s'appartient, sans salissure...

Oui, elle est pâlotte, et son dos rond, son visage pointu, la font paraître bien plus vieille qu'elle ne l'est en réalité ; elle toussotte... c'est la profession qui veut ça ; la plupart de ses compagnes d'atelier ont une petite atteinte de tuberculose, oh ! très légère... Mais ce n'est tou-

jours pas de ces vilaines indispositions comme la mauvaise conduite en provoque souvent.

Oh ! l'on n'a pas envie de plaisanter auprès d'elle; les gens les moins réservés observent leur tenue. Mais, vous savez, elle n'a pas toujours été aussi calme ; à l'époque de notre intervention, elle était évaporée en diable, elle ne pensait qu'à s'amuser. Vous n'imaginez pas comme son caractère s'est formé dans le sens du sérieux !

Ainsi, deux ou trois fois par an, nous passons un dimanche aux environs de Paris, — non pour le motif bête d'admirer la nature, nous ne coupons pas dans la poésie, — nous allons à la campagne parce que l'on doit changer d'air, comme on change de linge.

Eh bien, ces petites fêtes impressionnent plutôt mal Isabelle.

Au départ, le matin, elle s'anime un peu ; je ne dirai pas que des ailes lui poussent, mais enfin on devine, en son être, toutes sortes d'aspirations confuses ; ses mouvements prennent de la vivacité, son visage exprime quelque chose, par extraordinaire ; elle regarde, elle flaire, il y a comme un éveil... Puis, tout à coup, l'après-

midi, survient une tristesse écrasante ; on dirait d'une affreuse réaction, d'une crise de désespoir après une passagère illusion.

Parbleu, cette verdure, ces arbres, en somme c'est toujours pareil, tout paysage est monotone et doit vite rassasier les esprits positifs. Nous demandons à Isabelle :

— Tu désires rentrer ?

— Oui, dit-elle.

On rentre ; nous la gâtons, nous faisons tout ce qu'elle veut.

Tenez, tout récemment, au début du printemps, nous étions assis au bois de Meudon sous un chêne énorme. Je voyais à Isabelle une mine de détresse, et même des battements de paupières, des tics douloureux, comme il arrive lorsque certains cris vous perforent, atteignent votre nervosité au plus vif.

C'était tout simplement que l'arbre abritait des quantités de nids habités ou en construction ; et l'on entendait le ramage complet des oiseaux, depuis les chants et les disputes des ménages, jusqu'au pépiement des oisillons nouveau-nés. Le vacarme était innombrable, vibrant, caressant, aigu, débordant...

Et brusquement Isabelle a éclaté en sanglots, — une désolation sans fond, inapaisable.

— Qu'est-ce que tu as?

– Je ne sais pas.

En effet, elle ne sait pas, personne ne sait...

Mais représentez-vous, monsieur, essayez de vous représenter notre Isabelle, — avec sa pauvre nature nerveuse, — privée de notre providentielle protection ! Supposez, monsieur, que nous ne soyons pas intervenus pour la sauver...



LA BONNE ACTION

La petite baronne Yolande, surnommée Rose-Bébé dans l'intimité, était au comble du ravissement : sir Clarence, le milliardaire américain, avait accepté son invitation à dîner.

Vite, elle avait convié ses chères amies les plus jalouses, et s'était répandue en propos exagérés :

— Vous verrez quel homme extraordinaire, ce Clarence! Quelle physionomie royale! Son visage impassible porte en quelque sorte le sourire énigmatique de la Fortune ; des reflets fauves passent dans ses yeux et sa voix a un son métallique. Je saurai lui faire conter des aven-

tures, et vous jugerez : on a l'impression que ses récits sentent l'or.

Au vrai, sir Clarence était remarquable par sa réserve et sa simplicité extrêmes ; âgé de cinquante ans, grand, large, maigre, le visage coloré, la barbe rousses, il avait le sommet du crâne chauve et conservait sur les côtés des cheveux drus légèrement cendrés. Il regardait de haut, mais avec affabilité.

La fête organisée par la petite baronne était des plus réussies. Dans une féerie de lumières et de fleurs, une douzaine de jeunes femmes décolletées, endiamantées, délicieuses et autant de personnages décoratifs en habit noir, siégeaient autour de la table magnifiquement servie.

Par un accord facile entre gens de bonne compagnie, le baron dirigeait la conversation artistique et mondaine, de façon que sir Clarence y eût une part prépondérante. Seule, la petite baronne, à droite du milliardaire, bavardait inconsidérément; le bonheur la grisait. Au dessert, son mari commença à craindre qu'elle ne commît une de ces incartades dont elle était coutumière, et qui lui valaient sa réputation d'enfant terrible.

Bientôt, en effet, le baron fronça les sourcils ; pour mieux éblouir ses chères amies, Yolande évoquait les sollicitations qui pousuivent un richissime étranger et les munificences qu'il peut accomplir. Parbleu ! alors que sir Clarence cherchait manifestement à faire oublier qu'il n'était pas un homme d'une situation ordinaire, la petite écervelée, au contraire, voulait exhiber son invité sous l'aspect le plus exceptionnel, et — par un procédé puéril, indiscret, vraiment trop criard, — faute de pouvoir lui faire montrer et dénombrer sa fortune, elle exigeait tout au moins qu'il en vantât les bienfaits.

— Il faut nous raconter une de vos plus fastueuses libéralités, demanda-t-elle, charmante et volontaire.

Le baron crut remarquer un imperceptible signe d'agacement sur le haut visage cérémonieux de sir Clarence, et il essaya de bifurquer vers des considérations générales, imprécises :

— La bienfaisance est certainement la plus agréable forme d'activité, dans toutes les conditions sociales, — et l'on garde secrètes ses

meilleures actions ; au surplus, on ne les connaît pas toujours soi-même.

Hélas ! la petite baronne saisit la balle au bond :

— Oh ! c'est ça, sir Clarence, je vous en prie, dites-nous ce que vous avez fait de mieux dans votre vie, dites-nous votre action la plus généreuse.

Rien ne l'arrêta. Aidée sournoisement par ses chères amies, qui s'amusaient fort de l'impardonnable maladresse, elle insista follement, malgré une première protestation assez tranchante de sir Clarence. Jamais enfant gâtée n'eut une telle expression de caprice obstiné.

Sir Clarence écoutait avec un demi-sourire non acquiesçant. Soudain, pourtant, d'un ton presque sévère, il prononça :

— Eh bien, soit, madame, pour vous faire plaisir, je dirai ce qui est peut-être ma meilleure action.

La petite baronne frappa dans ses mains ; une joie débordante écarquillait ses yeux, son joli minois rose et blond. Sa mimique émerveillée vers chacune de ses amies signifiait :

— Nous allons compter, estimer, chiffrer !

Ça doit être fabuleusement riche la meilleure action d'un milliardaire.

Elle était douée d'une bonté à la fois spontanée et imitatrice. Quand on citait un acte de générosité marqué d'un certain relief, il fallait toujours qu'elle fît quelque chose d'analogue. C'est pourquoi les assistants rirent à l'envi, — sans excepter son mari fâché, — car on comprenait que, dès le lendemain, elle voudrait accomplir, en réduction, la même bonne action que sir Clarence.

Un éclat doux et chaud était sur tous les visages et il semblait aussi que les choses : les cristaux, l'argenterie, les fruits, les parures, exprimassent une joie indulgente.

Les dames s'appuyant au dossier de leur siège prirent une attitude recueillie, les paupières à demi baissées ; par instants, l'éclair d'un diamant soulignait quelque léger mouvement de tête. Les messieurs regardaient sir Clarence avec une déférente attention.

Il parlait le français très facilement ; son accent consistait à détacher les syllabes plus que nous ne le faisons et cette particularité convenait à sa grandiloquence naturelle.

Il se tenait noblement, le front majestueux, la main gauche au bord de la table, l'avant-bras droit posé sur la nappe de façon à permettre des gestes brefs. Par étiquette, de temps à autre, il inclinait la tête vers la maîtresse de la maison à qui il était censé s'adresser spécialement.

Voici la narration qu'il fit entendre dans un silence solennel.

***

Il y a plusieurs années, un certain Mahut fut condamné à la peine capitale et deux mois s'écoulèrent sans que l'autorité eût statué sur son pourvoi en grâce.

Pour sauver la vie du misérable, à peine âgé de vingt ans, sa mère fit des démarches inouïes, des tentatives tellement insensées, que les journaux en entretinrent le public.

La pauvre femme avait l'affolement de la bête qui défend son petit; elle courait de tous côtés, se heurtait, revenait, s'acharnait, jamais découragée. On cita des portes restées inexorablement closes sur lesquelles elle avait laissé la marque sanglante de ses ongles.

Enfin, quand les dernières possibilités eurent

été usées, quelqu'un lui fit accroire que moi, sir Clarence, j'avais rendu au gouvernement français tel service qui l'obligeait de m'accorder une faveur considérable, si insolite fût-elle. Et comme un richissime Américain se doit d'être un original fieffé, on persuada à la pantelante créature que j'aurais certainement la fantaisie de demander, d'exiger la grâce de son fils.

A bout de ressources, elle n'hésita pas à partir à pied de Paris pour ma résidence de Bretagne, le château de Kerdumont, construit en pleine côte sauvage, sur un rocher isolé, sans cesse assailli par les flots.

Chassée par les domestiques, je suis encore à me demander par quelle ruse elle parvint jusqu'à moi. J'étais dans mon cabinet de travail muni d'une large porte-fenêtre, laquelle au lieu de donner sur une terrasse, ouvrait à pic sur l'abîme profond de cent mètres, — d'où, pour moi, cette illusion d'être à la fois en pleine mer et en plein ciel. Assis devant mon bureau, j'avais à droite l'immensité, à gauche une porte intérieure.

Donc elle entra, à l'insu des laquais, sans frapper, brusquement. Elle était tellement hideuse

que je restai un moment saisi d'admiration. Sa robe, dévorée par les chiens de garde, sans doute, ne venait même plus aux genoux ; on voyait deux bâtons noirâtres de la grosseur de cette flûte à champagne : c'étaient les jambes de la femme. Le bout des pieds sortait de chaussures dont le dessus tenait encore attaché aux chevilles ; je n'exagère pas : le bout des pieds, usé par la marche, n'était plus entier.

Nu-tête, elle avait des cheveux blancs rares, épars en courtes mèches tombantes. Son cou rouge brique semblait démesurément long, la carotide apparaissait comme une corde, la pomme d'Adam commençait à percer la peau. Au-dessous des yeux, les larmes et la poussière avaient entamé les joues en deux plaies saignantes

Petite, déjetée, sans poitrine, elle portait un petit sac bourré de papiers salis. Elle parla.

Ah ! madame, ce sera le regret de toute ma vie qu'un grand poète n'ait pas pu recueillir l'oraison de cette femme.

En quelques mots surhumains, elle dit toutes les douleurs des mères, elle les dit toutes — et jamais mon âme n'éprouva pareille oppression;

j'eus des visions d'éventrement, de tenaillage, de chair mangée vive.

Puis elle dit tout l'amour des mères, leur amour pour l'enfant petit, pour l'enfant plus grand, et j'eus la sensation de quelque chose d'infiniment doux, d'une chose plus forte que les lois, que les hommes, d'une chose plus grande que le monde.

Enfin, elle prononça toutes les supplications, tous les mots de pitié, tous, madame.

Bien plus : la voix parvint à sortir caressante, persuasive, de la gorge éraillée par la souffrance, brûlée par le vent, par la soif fiévreuse. D'ailleurs l'on ne saurait exprimer pareille transformation : cette loque affreuse parvint à ne pas inspirer l'horreur.

En agitant ses guenilles lacérées par les morsures des chiens, par les pierres et les coups de trique reçus, la vagabonde parla de charité humaine, de pardon, de miséricorde et ce monstre évoqua les plus touchantes images de la délicatesse généreuse.

Me croirez-vous? Pour mieux plaider, elle sourit! Comment ai-je pu me rendre compte qu'elle souriait?

Ai-je eu une hallucination? Je me sentis bercé comme un enfant, par ses gestes et par sa mélopée. Oui, madame, à un moment, cette créature d'épouvante m'enveloppa de câlinerie.

Excusez l'altération de ma voix. Je ne pouvais rien faire ; les journaux étaient là ; son fils avait été exécuté la veille.

En vérité, moi qui n'ai jamais pleuré, je m'attendris outre mesure. En un rapide instant, j'entrevis jusqu'au vertige l'étendue infinie de l'amour d'une mère, je perçus ce dévouement, cette grandiose bonté dont les autres sublimités humaines ne peuvent être que des diminutifs. Je sentis toute équivalence impossible et j'eus conscience de n'avoir pas assez aimé ma mère, j'en éprouvai un regret torturant.

Une pitié profonde, une tressaillante pitié me saisit ; je sentis un éperdu désir d'être bon.

Ce désir d'être bon, que j'avais d'ordinaire par métier d'homme riche, je le portais maintenant hagard, criant, irrésistible ; il fallait que je fusse bon comme Dieu seul eût pu l'être.

Alors, sans me lever, j'ouvris un tiroir ; puis montrant du doigt une porte de placard, comme

si quelque apparition miraculeuse était à attendre, je dis bien doucement à la pauvre mère :

— Regardez là-bas, ne bougez pas.

Et je lui brûlai la cervelle.



LE PARRICIDE

Jeanne de Novars appartenait au demimonde ; ce n'était pas une courtisane, c'était une irrégulière.

A dix-sept ans, alors qu'elle se nommait simplement Jeanne Sarron, une première faute l'avait rendue mère. Son séducteur l'avait promptement abandonnée, avec cette atténuation qu'il gardait la charge de l'enfant, un garçon.

L'extrême jeunesse de Jeanne, la séparation immédiate, puis les cruelles difficultés de l'existence, avaient permis qu'elle oubliât complètement son enfant.

Assez cultivée, sensible, rêveuse, elle avait trouvé un protecteur riche et ombrageux avec qui, devenue madame de Novars, elle menait fidèlement, depuis plus de seize ans, une vie monotone sans souci et sans joie.

Soudain, les approches de la maturité lui apportèrent de singulières aspirations mélancoliques : elle souffrait depuis si longtemps du manque de tendresse véritable ! Et voilà que tout son être insatisfait de n'avoir pas assez dépensé de forces affectueuses, se révoltait, réclamait les douceurs suprêmes de l'amour partagé. Pourtant, ses désirs obéissaient plutôt à l'imagination poétisée qu'à la sensualité ; ses soupirs appelaient l'expansion murmurante plutôt que l'étreinte.

Grande, encore mince, les cheveux d'un roux vénitien, le profil aquilin, elle offrait à trente-six ans la splendeur d'une femme très soignée, préservée de l'usure du labeur et de la passion.

Par un destin inévitable, ses dispositions romanesques lui firent écouter, au cours d'une soirée, les hommages d'un jeune homme, Jean Briard, beau, timide et ardent.

Ils se conquirent l'un l'autre, dès la présen-

tation, par quelques mots, surtout par un trouble indicible, par une inexplicable inclination commune.

Le jeune homme était éperdument poussé à aimer pour la première fois ; madame de Novars s'abandonnait irrésistiblement à aimer pour la première et la dernière fois.

Un rendez-vous fut fixé, et comme il s'agissait vraiment d'une recherche affectueuse, d'un rapprochement sentimental, cette rencontre se passa toute en confidences, en souhaits et promesses, en aveux réciproques sur les sensations déjà reçues de la vie.

Le jeune homme parti, Jeanne munie de ses renseignements spontanés, voulut, d'une impulsion tenace, continuer l'enquête ; et, guidée par certains indices, par un instinct sûr, elle aboutit à cette découverte tragique : Jean Briard était son fils ! Il portait le nom authentique de son père, un écrivain, dont elle-même, autrefois, n'avait connu que le pseudonyme.

***

Les émotions immédiates furent la stupeur,

l'affolement, puis survint une crise d'immense bonheur.

Parbleu ! quand elle rêvait d'un amant passionné, elle se trompait sur sa propre aspiration ; c'était sa maternité, ce sentiment jamais aboli, qui réclamait ses droits. En effet, qu'avait-elle éprouvé auprès de Jean? un attendrissement plutôt protecteur, une satisfaction plutôt spirituelle, nullement un émoi physique. Son besoin d'aimer était noble, tout immatériel et son désir d'être aimée s'adressait à l'âme : elle avait besoin des attentions et du soutien d'un grand fils, là était son unique nostalgie, assez expliquée hélas ! par la fuite des ans...

Nulle autre félicité n'aurait pu être préférée à cet échange offert de l'attachement filial et du dévouement maternel.

Et quelle résurrection, quel rachat ! La pseudo madame de Novars allait enfin connaître des aveux désintéressés, des épanchements confiants et respectueux.

Elle désirait si avidement ce que l'on appelle « la considération » ! Dans sa carrière de femme irrégulière, elle avait subi tant d'affronts, tant de duretés injustes !

Maintenant, les plus honorables compliments lui seraient décernés, elle les savourerait avec délices, car Jean avait un cœur le plus délicatement et le plus fièrement doué.

Elle allait bénéficier de ces dons merveilleux ! A elle les vénérations, les pensées pieuses qui admirent et caressent ; elle était transportée d'un généreux et rajeunissant orgueil.

***

Mais, bientôt, la logique imposa une démonstration bien tristement différente.

Jean était soulevé par la fougue de ses dix-huit ans ; c'était « une femme » qu'il aimait, qu'il convoitait. Son élan de positif amoureux ne se changerait pas sur commande en sentiment filial. D'autant que Jeanne était à peine sa mère, dans une certaine acception. La mère, pour notre cœur, étant celle qui nous a élevés, qui a guidé notre fragilité enfantine. Voilà ce que disait la logique.

Un seul acte était possible : détourner la tendresse égarée de Jean. Mais vouloir substituer une autre affection : non ! folie ! criminel attentat !

Quelles que fussent les transitions par lesquelles Jeanne arriverait à revendiquer son titre de mère, — cette révélation, uniquement profitable à elle-même, serait d'un égoïsme monstrueux ; rien d'heureux, rien d'acceptable n'en résulterait pour Jean.

Au contraire, il éprouverait forcément un infini chagrin, une peine inguérissable. Il se résignerait, navré, honteux, à sa filiation suspecte.

Bien pis ! l'horreur devrait hanter à jamais son existence : penser quelle abomination aurait pu naître de la situation, de la « qualité » de sa mère !

Jean était un exalté, chez qui la désillusion pouvait être mortelle. Quand il parlait en amoureux, Jeanne le sentait prêt aux résolutions extrêmes... Mais oui ! ce fier garçon ne survivrait pas à une telle chute.

Alors? Eh bien ! alors, quand il reviendrait avec les yeux d'un amoureux, il fallait le sauver en le blessant le moins possible. Il fallait que, de lui-même, il s'en allât, ignorant, indemne même d'un soupçon, — tel un amant qui se reprend.

Oui, oui, le moins de mal possible !

Un seul moyen s'offrait à Jeanne d'agir en vraie mère. Elle avait vécu, elle savait que le moins douloureux, au cœur des hommes, c'est encore la cessation personnelle de l'amour.

Il fallait ! Elle devait se sacrifier ! Et Jean, grâce à l'héroïque dissimulation, conserverait sa force d'aimer, sa confiance en la vie. Loin d'être empoisonné, meurtri, il serait plus expérimenté, mieux préparé au bonheur légitime, après une épreuve pénible.



A la date assignée pour le second rendez-vous, Jean se présenta plein de ferveur. C'était un garçon élégant, largement découplé par les prouesses sportives, blond, d'une carnation claire, avec des yeux bleus caressants et dominateurs.

Une domestique l'introduisit au salon ; il ne put réprimer un léger clignement de surprise : madame de Novars, sévèrement vêtue de noir, avait changé d'âge : à la première entrevue, elle affichait trente ans, — aujourd'hui, elle en cachait maladroitement quarante.

Mais le caractère imposant de la beauté, à son

épanouissement, n'est pas pour déplaire à un jeune conquérant.

Cependant, Jean fut bien obligé de constater une diminution de la joie promise : madame de Novars n'avait pas seulement vieilli, elle apparaissait disgracieuse dans ses façons, dans sa voix même.

Sans répondre à l'offre poétiquement formulée d'un bouquet merveilleux, elle s'écria :

— Laissez-moi terminer un petit classement ; asseyez-vous là, en face de moi.

Installée devant un guéridon, elle montrait un album ouvert et toute une collection de portraits épars.

Elle reprit :

— Vous voyez ces photographies masculines? Ce sont des souvenirs galants... Oh ! ne soyez pas jaloux, la plupart de ces messieurs ne furent que des amis de passage, des amis d'un jour...

Jean souriait, donnait des signes de courtoise approbation ; c'était à craindre que sa ferveur aveugle ne fût offusquée par aucune énormité.

Alors, madame de Novars accentua coura-

geusement son rôle. (Elle s'était procuré une trentaine de portraits d'hommes inconnus.)

— Regardez donc celui-ci, fit-elle avec une désinvolture moqueuse ; le pauvre nigaud !... Figurez-vous qu'il s'est suicidé !... Oh ! il était bon : il m'apportait tout son argent, au point de laisser parfois sa femme et ses enfants dans l'embarras.

Pour le coup, le visage de Jean devenait grave, l'exaltation s'en allait, d'un reflux manifeste. Il avait pris l'image et la tournait dans ses doigts.

— Vous avez dû avoir bien du chagrin, prononça-t-il d'un ton recueilli.

Madame de Novars eut presque du génie : elle sembla lâcher une exclamation amusée :

— Moi !... Pourquoi donc?...

Après une pause, elle ajouta, comme un détail de peu d'importance :

— Et, d'abord, je ne l'aimais pas.

Encore un silence. Les réflexions de Jean, cherchant comment il avait pu se tromper si grossièrement sur le compte de madame de Novars, retardaient la révolte de sa sensibilité. Quand le froid des mots l'eut suffisamment

pénétré, madame de Novars passa négligemment à un autre portrait :

— Ah ! voilà mon préféré : un cabotin, qui était assez brutal avec les femmes, et sans scrupule... Il faut vous dire que j'ai été actrice, dans de petits concerts: je faisais très bien, en déshabillé. Et puis, j'étais impayable dans les rôles de fausses ingénues, vous savez, la petite fille vicieuse qui mystifie les vieux... Ah ! j'étais d'une candeur... Entre nous, je jouais au naturel : j'étais née pour attraper les hommes... étant toute jeune, vous pensez bien. Car, maintenant, je suis sérieuse... ah ! très sérieuse... on peut se fier à moi... Et, dites-moi donc, vos parents ont une belle position?

Elle continua ses explications pendant près d'une heure, se montrant une courtisane stupide, dénuée de sens moral, insensible. Elle s'appliquait aux pires noirceurs, à mesure que l'arrachement de la passion se constatait dans l'attitude de Jean.

Tant qu'enfin, excédé, écœuré, il se leva :

— Vous m'excuserez... je dois rentrer...

***

Elle le reconduisit dans l'antichambre :

— Est-ce que vous viendrez bientôt?

— Je ne sais... un voyage, loin de Paris...

Il ne fallait pas laisser subsister la moindre velléité. Alors, pendant que Jean mettait son pardessus, madame de Novars, dissimulant sa lividité dans une encoignure, eut la force de minauder :

— Tâchez de revenir vite... et vous serez généreux !

Cette fois, la mine du jeune homme passait de la tristesse, de la souffrance, à une ironie hautaine. Maintenant, sans aucun doute, il s'en allait pour toujours.

Et il était là, beau comme une apparition unique, — il était là personnifiant le bonheur que l'on ne reverra plus jamais...

Alors, tout de même, avant la fin, avant l'exil éternel, madame de Novars fut prise d'une irrésistible pitié pour elle-même. Puisqu'elle allait rester seule, misérable, sans enfant, il lui fallait une sorte d'absolution... Elle ne pouvait se passer de mendier cette charité miséricordieuse,

dût-elle en mourir! Elle ne pouvait pas laisser partir son fils sans rien garder de lui qu'une vision méprisante. C'était une soudaine et inapaisable détresse : mon fils ! mon fils !

Et le cri de grâce s'échappa tout seul :

— Vous ne m'embrassez pas?... supplia-t-elle avec un rire d'agonie.

Jean se méprit sur ce sanglot déguisé, — et puisque l'on riait, il rit aussi. La main gauche à son gousset, il se campa de trois quarts, et — contre les yeux maternels qui imploraient, contre le pauvre cœur qui haletait, contre les pauvres lèvres qui appelaient : « Vous ne m'embrassez pas?... » — il asséna de haut sa réponse, comme on plante un poignard :

— Pas aujourd'hui : je ne prends pas à crédit.

LE COMPTE

— Tiens ! t'as l'air d'un bon cheval, toi ; bonjour, petit blanc. T'en as des yeux résignés ! et comme tu secoues la tête pour dire des choses, censément ! Voilà : t'es vieux, alors t'es devenu « côtier », tu attends là, au bord du trottoir, pour aider l'omnibus à monter la rue. Fichu métier, hein? on te tape dessus, on t'injurie durement, oui, mais enfin on s'occupe de toi, on te parle...

Moi, depuis des jours que je marche, j'ai beau essayer toutes sortes de prétextes, et des malices, et des hochements, et des gentillesses polies, je ne trouve personne à qui parler, pas

même un gamin, pas même un chien. Quand on sort de prison, c'est là l'épouvantable : on n'a plus une connaissance, on ne trouve pas un être qui vous écoute ni qui vous réponde. Vos malheureuses nippes, qui étaient déjà bien mauvaises, ont été passées à l'étuve, puis sont restées empaquetées, alors vous êtes tellement fripé que tout le monde devine d'où vous venez, vous faites l'effet d'un pestiféré.

On ne peut pas vivre sans manger, n'est-ce pas? Eh bien, je le dis : on ne peut pas vivre non plus sans parler ; on a besoin absolument de sentir qu'on est toléré dans la nature, qu'on est d'accord avec des créatures vivantes.

C'est ça que les distributeurs de justice ne comptent pas : la suite de leurs jugements. Vous avez fait votre temps de prison, ça devrait être fini, votre affliction. Non ! — Alors commence une autre condamnation plus impitoyable: la condamnation du monde.

En prison, vous aviez la pitance, et une parole par-ci par-là ; vous voyiez des visages et des choses connus. On vous dit : partez, vous êtes quitte, et alors vous n'avez plus rien, absolument rien ; vous voilà les poches vides, l'es-

tomac vide, et les yeux vides et le cœur vide. Personne ne se préoccupe des conséquences de votre emprisonnement. La confiscation, l'exclusion, ça ne compte pas, c'est la réjouissance, par-dessus le marché.

Hein, bon cheval, on est deux vieux,.. moi aussi, je suis tout blanc. Tu as des yeux qui écoutent bien... ça comprend tout, un cheval, ça connaît l'heure... Et puis il faut que je parle, y a trop longtemps que je cherche une occasion... et j'ai comme idée d'un départ... quand on est pour partir on a des choses à dire à l'un, à l'autre, je ne peux pas résister, c'est comme des commissions que j'aurais à faire.

Oui, vieux, j'y ai réfléchi longtemps : faut croire à une fatalité ; il y a des gens, comme moi, qui n'ont jamais leur compte : pour le bien, ils n'ont pas assez, pour le mal, ils ont trop.

Moi, ça a commencé un peu tôt que l'on m'a fait tort de mon compte : ça a commencé à ma naissance, on m'a pris ma mère. Elle faisait métier d'élever les enfants des autres ; moi, on m'a envoyé au loin, je ne l'ai pas connue et je n'ai pas été heureux chez les étrangers ; comprends-tu, vieux, ce tort qu'on m'a fait? Du

plus loin que je me rappelle, j'ai eu faim et j'ai eu des coups, — jamais de caresses.

La même injustice en apprentissage : trop de brutalité, pas assez de fricot.

Voilà pourtant que je me suis marié ; j'étais devenu un homme ordinaire, ayant à peu près son lot ; j'aimais bien ma femme et ma petite fille.

Puis, un jour, une discussion éclate avec un contremaître, je fais le geste de lui envoyer un soufflet ; en se garant, il tombe et se casse un bras ; ce n'était pas moi l'auteur de l'accident, c'était moi tout de même. Me voilà condamné : six mois de prison ne paraissent pas une énormité, cependant j'étais marqué sans remède, — comme toi, vieux cheval, une fois « couronné » tu as perdu de ta valeur.

Et, en effet, arrive une affaire de grève où je n'étais pour rien : bris de clôture, destruction, de propriété... une histoire très obscure ; alors, j'ai payé pour les coupables inconnus, parce que j'avais déjà une condamnation. Toujours le mauvais compte, le compte injuste.

On m'a donné sept ans de réclusion. Oui, vieux, t'as raison de secouer la tête, car c'était

seulement une partie de la peine ; l'autre partie, la peine non formulée consistait en cette atrocité : j'étais condamné à n'avoir plus de femme, plus d'enfant, ni maintenant, ni jamais.

Quand je suis sorti, ma femme était morte de chagrin, — plus de domicile, plus rien. Ça ne compte pas. Ma fillette, on me l'avait prise, je n'avais plus de droit sur elle... Oh! mon Dieu, des droits, je n'en demandais pas... Mais la fatalité dépassait la mesure acceptable : on avait fait de mon enfant une étrangère, hors d'atteinte pour mon affection! Cependant, je savais son adresse, je l'aimais à distance, avec un espoir vague... j'attendais... faut le temps que ça renaisse, l'attachement des enfants...

Le moment est venu pour ma fille de se marier. Afin de cacher au monde notre drame de famille, on a décidé que j'assisterais au mariage. On m'a fait rechercher, on m'a fait habiller, on m'a fait la leçon. J'ai eu une grande joie, j'allais revoir ma fille, à titre de père, affectueusement...

Je suis arrivé avec mon habit, mes gants, me tenant solennel et réservé pour bien mériter un peu de douceur... J'étais ému, les sentiments torturés depuis dix ans grelottaient en dedans

de moi... Je me suis approché de la mariée déjà très entourée... Alors, tu vas comprendre ce qu'ils avaient fait de nous, les gens, les juges, les hommes : comme on reçoit un coup de couteau, j'ai vu sur le visage de ma fille qu'elle avait peur de moi !

J'ai été pour ainsi dire frappé à mort par ce mal irréparable, affreux, ajouté à ma peine : plus d'espoir, plus de possibilité, plus rien. Dans le salon, je n'étais plus qu'un pantin qui fait des gestes ; par moments, je ne savais plus où j'étais.

C'est drôle, hein, de te raconter ça, à toi, vieux cheval ! Mais je suis à bout, je parlerais à un arbre...

Au repas de noces, j'ai deviné qu'un larbin tout spécial se tenait derrière moi pour surveiller, crainte que je ne prenne plus que mon compte !.. Ah ! ah ! j'ai eu comme un rire... j'ai cru avoir fait résonner toute la salle, non, aucun bruit... j'ai regardé sur ma serviette, si c'était du sang qui tombait de mes yeux,.. non... Alors, j'ai rien dit, j'ai bu de l'eau, j'ai pas mangé, — puis quand on a commencé à se lever, j'ai disparu... ils ne m'ont plus revu...

La fatalité vous poursuit sous toutes les formes. Si le dénuement et l'abandon ne sont pas marqués à votre actif, comme misère subie, ils servent à vous renvoyer en prison. Vagabond, voilà ma vie...

Et toujours la tricherie. Une fois, j'avais un petit pécule à toucher après ma détention ; Dieu sait si je l'avais calculé sou à sou ! Eh bien, voilà qu'au greffe on ne me donne pas mon compte ! Oui, même là, on me fait tort. Le préposé, un gros avec un képi, a ri de ma réclamation : « Vous n'avez qu'à rester six mois de plus, vous toucherez davantage. » Il a ri, comme on rit dans une chambre avec des enfants ; un rire que je ne connaissais plus ; je l'ai regardé comme on fait d'un acteur au théâtre, comme on regarde des gâteaux devant une pâtisserie. Et je suis parti sans mon compte.

Oui, t'es un bon cheval, t'as reçu aussi bien des coups et bien des blessures ; pauv'vieux, t'as encore des places à vif... si je pouvais te mettre quelque chose dessus... faudrait un chiffon... Tout de même, on n'est pas si malheureux d'être cheval, on n'est jamais seul... quant à ça, pas d'erreur ; on appartient toujours à

quelqu'un... et puis quand on est trop usé, c'est pas long...

Nous c'est plus long... et puis on n'appartient qu'à la misère.

Ah ! vieux côtier, tu veux marcher? tu t'ennuies là? C'est peut-être ton heure de t'en aller tout seul... t'as des habitudes. Peut-être que ton relayeur s'est attardé... eh bien, marchons, tu sais mieux que moi ce que tu dois faire... nous allons sans doute le rencontrer. Je lui expliquerai qu'on a fait connaissance; s'il allait m'écouter, quelle chance !

Tu as bien l'habitude d'aller au pas d'un homme... Je suis bien content d'avoir trouvé à parler; je reviendrai, on sera des amis, j'apporterai un bout de chiffon pour mettre sur tes plaies à vif... Je suis soulagé vraiment... comme c'est bon la compagnie ! je me sens tout caressé...

. . . .

***

— Au voleur ! au voleur !

— Arrêtez-le, il a volé un cheval !

— Vous croyez? il n'en a pas l'air...

— Mais si, le cheval blanc... c'est visible...

— Ah ! brigand ! tiens, attrape...

— Cognez dessus ! le bandit...

— Plus de sécurité, monsieur... la justice n'est pas assez sévère...

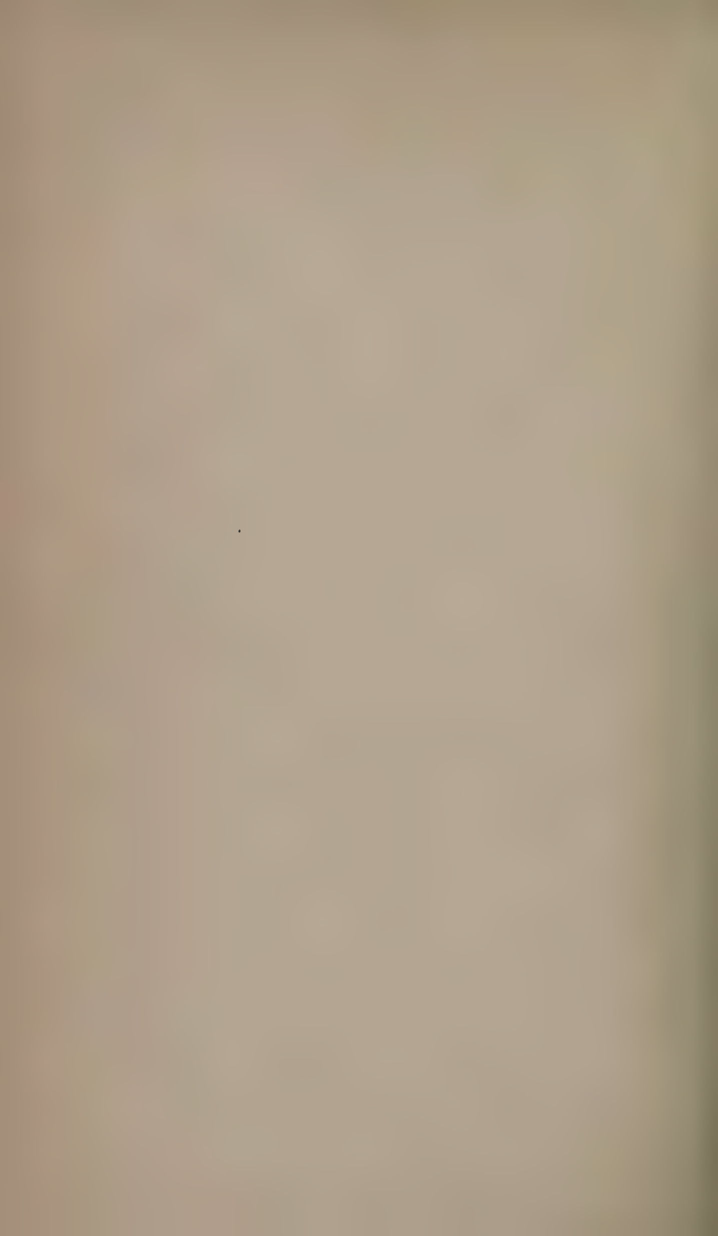
— Tiens ! aïe donc ! en veux-tu encore?

— On dit que c'est la bande des voleurs de chevaux...

— Tapez ! n'ayez pas peur... v'lan ! qu'est-ce qu'il a reçu !

— Ah ! mon Dieu, ce sang qui coule...

— Oui... en voilà assez... allons ! laissez-le donc, maintenant... Vous voyez bien qu'il a son compte.



LA FOLIE MATERNELLE

Cette femme de peine qui lessivait le linge sale, frottait les parquets et lavait la vaisselle était une déclassée : elle possédait l'instruction supérieure d'une personne de bonne famille.

Le méfait d'un séducteur l'avait, à vingt ans, exilée de son milieu d'origine. Devenue mère, elle avait opposé, à l'universelle iniquité, cette bravoure d'élever son enfant toute seule, et — avec son salaire d'esclave — de le hisser au rang d'honneur perdu à jamais pour elle-même.

Cette revanche hautaine était acquise : son fils exerçait une profession libérale, son fils était artiste peintre.

De plus, elle s'était murée dans une pruderie farouche. Elle, la victime, elle commettait cette erreur de haïr « l'inconduite », sans distinction ni de sexe, ni de circonstances. Elle ne faisait aucune différence entre les filles légères et les filles trompées. Et, par exemple, malgré son extrême bonté, elle ne pouvait pas regarder avec bienveillance les « créatures » qui venaient poser à l'atelier de son fils. L'illogisme est le fond de l'esprit humain.

Elle avait conservé longtemps l'avantage d'une aristocratique beauté; son choix violent, rancunier, avait été de vivre une existence de chasteté, au prix même d'une misère plus isolée, plus exploitée.

***

A vrai dire, la mère et le fils ne s'étaient jamais tirés de la pauvreté.

Les tableaux se vendaient difficilement, et c'était surtout la mère qui assurait la subsistance par son labeur acharné de journalière.

Mais, peu à peu, se manifestait le délabrement particulier aux gens de fatigue, elle avait

une carcasse décharnée, un peu déjetée, des membres alourdis, faussés aux jointures.

Et il arriva une époque où elle fut trop vieille tout de même ; malgré des coups de collier encore productifs, on critiquait ses lenteurs de bête fourbue et finalement on ne la gardait plus nulle part.

Elle n'avait pas attendu d'en être là pour s'inquiéter du peu de ressources fourni par le travail artistique. Souvent, un cauchemar désolant lui avait montré son fils, éliminé du rang si chèrement conquis, recommençant sa propre destinée de paria. Mais, alors, ses mains frémissantes chassaient la vision et elle protestait, d'un accent tragique, effrayant :

— Jamais ! jamais !

***

Déjà le peintre avait dû se procurer des besognes manuelles, mais il gardait le secret pour ne pas affliger sa mère.

Un jour qu'elle rentrait bredouille de la chasse à l'ouvrage, il fut obligé de la renseigner avec toutes sortes de ménagements :

— Voilà, j'ai beaucoup de fournitures à acheter, des toiles, des cadres, etc., c'est pourquoi je vais, provisoirement, accepter une place..

— Jamais ! jamais !

— Oh ! maman, un emploi facile dans la fabrique voisine... un travail justement très libre... qui me permettra d'user mes vêtements sales, mes vieilles blouses d'atelier...

Elle comprenait : son fils devenait un ouvrier de fabrique !

Une douleur atroce creva sa bouche édentée ; sa tête balança vers la fenêtre, vers le grand espace des cieux ; une indicible épouvante emplit ses yeux : cette croyante voyait disparaître de la terre la justice logique et nécessaire.

Elle se détourna. Il y avait, au mur de l'atelier, en reproduction, des caricatures célèbres de bourgeois modernes ; elle leur adressa un râle d'admiration ironique, puis un sursaut montra qu'elle prétendait s'opposer par tous les moyens à la spoliation, à la déchéance.

— Jamais ! jamais !...

Elle revint à son fils, subitement adoucie,

ayant déjà puisé son rôle dans le génie maternel. Dieu merci ! elle savait comment prendre les enfants !

Elle apparut toute blanche, d'une lamentable majesté, et sa voix se fit persuasive, cajoleuse :

— Je ne trouve plus d'ouvrage à cause de mon visage trop ridé, trop ancien : vois ma peau hachée, mes paupières rougies, mes tempes et mes pommettes jaunies, mes joues si fanées qu'on les dirait encrassées de poussière. Mon aspect usé rebute les gens. Heureusement, j'ai découvert un moyen, je ne suis pas au bout de mon rouleau.

Un simulacre de geste vigoureux la rendit pareille à une marionnette disloquée. Elle sourit pour préparer et amadouer son fils, puis elle déclara dévotement, d'une exigence invincible :

— Il faut rester ici, ne pas te gâter la main. Je t'en apporterai des fournitures, des toiles, des cadres et le reste... Voilà : puisque je ne peux plus servir dans l'état où je suis, tu vas me rajeunir avec tes pinceaux. Tu comprends? Tu vas me peindre...

Comme le fils effaré, navré, balbutiait des paroles d'impossibilité, elle supplia, fervente, extasiée :

— Je t'en prie !... Tu as du génie, il ne faut pas en perdre une parcelle... Et ne sera-ce pas déjà l'utiliser à une grande œuvre? Est-il un art plus puissant, plus divin que de faire une jeune femme d'une vieillarde?

De ses mains agitées, de tout son corps pantelant, elle empêchait son fils de parler ; sa voix chantait étrangement, son regard chavirait :

— Et c'est forcé que tu aies du génie ! Ma longue misère jaillit de toi en flambée créatrice. Pense donc que je t'ai couvé dans mes bras martyrisés, dans mes bras où pesait cette fatigue, la dernière que pût supporter sans effondrement la charpente humaine... Pense donc que j'ai eu faim au point de sentir la mort me cogner aux tempes ! Pense combien j'ai eu froid... de peur de t'éveiller ou de troubler ton recueillement, il m'est arrivé de sortir sur le carré... excuse-moi, mon chéri, une sorte d'aboiement passait malgré moi entre mes dents qui claquaient... Tu me pardonnes?... Mais une telle agonie ne peut

pas être inféconde ! Il fallait bien que tu fusses meilleur que tous les fils de la terre ! O ton cœur généreux : tu veux bien donner ton génie à ta mère?...

Le peintre éperdu ne pouvait retenir des signes de refus terrifié.

Alors tout ce qu'elle avait d'entrailles cria par sa bouche, en un déchirement farouche, grandiose :

— Le monde ne m'a pas fouaillé pendant un demi-siècle, comme une bête de somme, pour te réclamer encore de la souffrance ! Je veux que tu gardes une profession agréable. Femme de peine, j'ai vécu une existence entière sous les pieds des maîtres, sans joie, ni repos : à ton tour d'être heureux ! Je ne veux pas que le monde tenaille, griffe et scie tes membres si beaux, comme il a broyé les miens ! Je ne veux pas, tes doux yeux, qu'il les fasse pleurer ! Tes mains délicates, qu'il les déforme ; tes épaules, qu'il les fasse saigner sous le poids des fardeaux ! Je ne veux pas que le chagrin crispe tes chères joues, ni tes lèvres qui ont pris cette tendre apparence de velours à la façon adorable dont elles disent : « Maman ! »

Elle fit un « ah ! » comme si elle aspirait la force infinie du ciel :

— Tu vas me peindre, qu'est-ce que ça fait? C'est bien bon pour eux!... Ah! tu as du regret? Tu penses à mes baisers plaintifs qui voudront te sauter aux mains et que tu vas enterrer tout vivants, tout criants?... Eh bien ! n'aie pas peur, mon enfant, je ne broncherai pas !

Elle se tut, regardant autour d'elle comme une personne dépaysée : sa mémoire s'était envolée subitement.

Mais une lueur revint encore : elle reconnut, sur une chaise, les vieux vêtements de son fils, préparés pour l'usine.

— Jamais ! proféra-t-elle.

Alors, un rire funèbre vida de son cœur, à plein glouglou, toute croyance tout respect, toute vergogne, et voilà que, délibérément, elle pinça son jupon et commença des pas, dans l'atelier, le visage expressif, vers les bourgeois alignés au mur...

Son sentiment maternel avait atteint le sublime dernier : elle raccrochait !

LA TENTATIVE

— Charles, regarde donc cette jeune personne qui est assise dans mon bureau ; Gourin l'envoie prévenir qu'il est malade.

— Parbleu ! c'est sa fille ; elle doit avoir seize ans, d'après ce que Gourin nous a dit au moment de la mort de sa femme.

— Elle est bien laide, la pauvre enfant : une peau moricaude, des petits yeux, une figure ratatinée sans aucun charme, malgré une étonnante expression de douceur. Mais pourquoi ne dit-elle pas son nom ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Je le sais tout à fait indirectement ; il y a que Gourin s'est avisé, avant-hier, de souscrire

à l'emprunt russe avec une somme prélevée sur les fonds de roulement que nous lui avons confiés. Les obligations devaient faire prime, et au contraire, elles perdent dix francs ; alors, il lui manque de l'argent pour rendre ses comptes de la succursale.

— Eh bien ! je ne vois rien de grave, puisqu'à défaut de numéraire il a des titres.

— Oui, mais tu connais bien les employés : ils se forgent des idées fausses sur nous, sur leur propre situation. Gourin est réellement malade d'avoir à raconter sa spéculation ratée ; il se figure que nous le soupçonnerons, que nous ne croirons pas un mot de son histoire ; il s'exagère l'importance de son acte. Bref, selon la caractéristique des gens honnêtes et routiniers, ayant par hasard un peu dévié, il fera toutes sortes de bêtises, avant d'adopter la solution toute simple et toute banale. La preuve, sa fille...

— Mais oui ! elle a un air étrange, à la fois ingénu et fanatique... On sent je ne sais quel héroïsme en travail...

— Pense donc ! elle croit aussi que son père est compromis, perdu... Alors, tout ce que la nature féminine peut recéler de sublime s'est

éveillé, et la voilà partie pour sauver la situation par quelque dévouement à la fois touchant et stupide.

— Tu as raison : en parlant, elle se retenait de pleurer, et elle dressait sa laideur virginale pour me dominer, pour me défendre de deviner...

— Je le parierais : sans rien dire à son père, elle a résolu de trouver, d'emprunter, d'obtenir la somme manquante... Sapristi ! je suis rudement curieux de savoir ce qu'elle va faire. Renvoie-la donc, je mets mon pardessus et je la suis.

***

Il est cinq heures après-midi, en décembre, le temps est sec et froid. La jeune fille sort de chez Lendet frères, rue du Sentier, et se dirige vers le boulevard déjà tout illuminé.

M. Charles Lendet, qui vient prudemment derrière elle, frissonne à voir son costume noir trop mince, archi-simple et décent, et sa courte pèlerine de pensionnaire. Elle est de petite taille, le dos étroit ; avec son chapeau de feutre orné d'une seule coque de ruban, on ne lui donnerait pas plus de quatorze ans.

Elle s'arrête près d'un banc, face au défilé des passants.

M. Lendet a le temps d'allumer un cigare, d'acheter un journal du soir, de lire les affiches de théâtre.

La jeune fille tend son front pur, et, avec le regard inaltérable des vierges, elle observe le manège des femmes galantes, parées, artificieuses. Puis elle ramasse sa jupe sur le côté, piétine un peu comme une baigneuse qui a peur de l'eau, et, brusquement, elle part, maladroite et ridicule imitatrice. Elle va, portant la tête à droite, à gauche vers les messieurs, — si pauvrette que personne ne comprend le rôle qu'elle croit jouer.

M. Lendet suit, riant tout seul, haussant les épaules. Suffisamment renseigné, au bout d'un instant, il s'approche, les pas traînants, le ton dégagé :

— Vous vous promenez, mademoiselle?

La jeune fille, avec un empressement puéril :

— Oui, oui, monsieur... je... je suis au trottoir, c'est mon métier.

M. Lendet, très sérieux, avec intérêt :

— Vous faites là un bien triste métier.

La jeune fille, intrépide :

— Oh ! ça m'est égal... je n'y pense pas... Je l'ai toujours fait.

M. Lendet, interloqué :

— Toujours?

— C'est-à-dire... voilà dix, quinze ans.

M. Lendet, candide :

— Ah ! je vous aurais cru toute jeune.

La jeune fille, très persuasive :

— Je parais comme ça, mais je suis très vieille.

— Et tous les jours, vous...

— Chaque fois que j'ai besoin d'argent.

— Aujourd'hui, vous en avez besoin?

— Oui, monsieur.

M. Lendet, désireux de s'instruire :

— Et vous gagnez beaucoup?

La jeune fille, avec une grande conviction :

— Oh ! beaucoup, beaucoup.

— Combien, à peu près, par expédition?...

— Mille francs.

— Tant que ça?... C'est si cher que ça?... Et... hum !... qu'est-ce qu'il se passe donc, pour tant d'argent?

— Eh bien !... je reste toute seule dans une

pièce avec un monsieur que je ne connais pas, c'est très risqué... je chante, je ris, je me tiens mal... je bois du vin pur, si on m'en offre... Je lui fais des grimaces, des niches, comme à mon père... je lui emmêle tous les cheveux...

— Et puis?

— Eh bien ! c'est tout.

— Mille francs pour ça?

— Ah ! mais, vous savez, je chante de très vilaines choses, affreuses... avec des gestes...

— Des gestes?

— Oh ! des manières abominables, comme les garçons : je fais les ailes de pigeon avec mes bras... je me tortille en bossue. Comment ! vous ne saviez pas? C'est ce qu'on appelle avoir une mauvaise conduite. Il y a tout plein de femmes qui font cette vie-là... on est bien forcée... les messieurs aiment ça.

M. Lendet, un peu honteux de la dépravation de ses congénères :

— Mais comment obtenez-vous l'argent? Les mille francs, vous les demandez?

— Oh ! non... Voyons, comment donc est-ce que je fais?... Ah parbleu ! je boude ! Je boude, comme avec papa...

— Tiens?

— Tout d'un coup, je m'assieds, les lèvres pincées, je regarde par terre. « Qu'est-ce que vous avez? — Rien. — Vous ne parlez pas? Vous avez peut-être besoin de quelque chose? — Je ne sais pas. — Enfin, tout ce que vous voudrez, pourvu que vous ne fassiez pas une tête pareille. Mon Dieu ! que d'ennuis avec les enfants, non ! avec ces créatures. Il s'agit encore de gants, de rubans...? Tenez, voilà mon portefeuille ; si je n'ai plus d'argent pour finir le mois, tant pis... » Alors, papa, non ! je me trompe, alors, le monsieur lance son portefeuille sur la table, je le prends...

M. Lendet convaincu :

— Et il y a presque toujours mille francs dedans?

La jeune fille sur un ton péremptoire :

— Toujours, monsieur.

Mais vous parliez de votre papa...

— J'ai encore mon père qui est employé. Seulement, j'ai besoin d'argent tout de même.

— Ah ! oui, pour votre toilette?

— Non. Je fais mes robes moi-même et le

chapeau que je porte me coûte dix-neuf sous. C'est que... je spécule.

M. Lendet, avec un geste d'admiration réfléchie :

— Ah ! vous...

La jeune fille évoquant des immensités :

— Oui, des opérations considérables... alors il arrive que je perds.

— Je comprends, vous avez une différence à payer, à l'insu de votre père... Et il est dans une administration?

— Non, dans une maison de la rue du Sentier.

— Il est bien là?

— Très bien... c'est-à-dire à condition de ne pas broncher dans le service, car il y a des patrons très méchants...

— Ah bah !

— Ah ! terribles.

— Vous les connaissez?

— Une fois j'en ai vu un... il a une barbe toute noire... il vous regarde tout droit...

— Vous lui avez dit que vous étiez la fille de son employé?

— Bien sûr que non.

— Eh bien ! à votre place, je ne me fierais

pas à chercher fortune comme vous faites ; c'est très dangereux... Il pourrait vous arriver des ennuis...

— Quoi? me faire couper le cou... On lit souvent des crimes dans les journaux, mais je n'ai pas de bijoux, voyez : je n'ai rien du tout...

M. Lendet, mystérieux, très grave :

— Beaucoup de messieurs ont des billets de Sainte-Farce dans leur portefeuille... et ils s'en servent pour vous attraper...

La jeune fille tout de suite décontenancée :

— Vous connaissez des personnes à qui c'est arrivé?

— Si j'en connais? La plupart de mes amies!... A votre place, pour la somme qui vous manque aujourd'hui, voilà ce que je ferais : j'irais immédiatement chez les patrons de mon père... si toutefois c'est une maison importante?

— Ah ! très importante ; ils sont deux frères, il y en a un qui a une auto.

— Non ! sans blague?

— Parfaitement.

— Alors, n'hésitez pas. Je vais vous dire comment ça se passe dans ces grandes maisons-là. Vous entrez : « Bonjour, monsieur, je suis la

fille de votre employé Untel. — Bon, mademoiselle, asseyez-vous donc, et qu'est-ce qu'il y a pour votre service? — Eh bien ! monsieur, j'aurais besoin d'emprunter mille francs. — Rien de plus facile, mademoiselle, il suffit d'appeler le caissier. — Je vais vous expliquer pourquoi, monsieur. — Inutile, mademoiselle, je suis sûr que vous avez un de ces motifs sérieux qui ne se présentent qu'une fois. Je vous demanderai seulement un reçu. »

— Vous êtes sûr que ça se passe comme ça?

— Toujours... dans les grandes maisons, entendons-nous bien.

— Alors, j'y vais tout de suite, parce que avec ces billets de Sainte-Farce, c'est bien ennuyeux, si on se fait voler... Au revoir, monsieur.

— Comme vous dites, il ne faut pas s'exposer... Au revoir, mademoiselle.

AU PARADIS

. . . .

... Oui, c'est une chance, le temps s'est remis au beau à la tombée de la nuit. Ici, sous les marronniers, la pluie n'a même pas traversé... Mâtin ! tu sens bon la violette !... Quant à ça, c'est un banc bien tranquille ; les gens passent tous dans l'allée du milieu et puis, en tout cas, le sable craque, on est prévenu... et la grosse branche, là-bas, tombe juste devant le bec de gaz.

... T'en as un chic pardessus !... Pour sûr, hein, on est content de respirer à son aise, le soir?... Sans doute que t'es dans un bureau?

Es-tu marié?... Tiens, t'es de Paris ! J'aurais pas cru... Gaston ! J'aime bien ce nom-là... Moi? Je m'appelle Rosa.

... Ma foi, non, je n'ai plus personne, ni parents, ni frères, ni sœurs, ni rien ! encore moins d'enfants... C'est-à-dire que j'en ai eu un. Ça commence toujours comme ça ; on a un enfant. Mais le malheur s'en mêle ; tout d'un coup, le lait devient mauvais dans le quartier... des petits gosses, dans ma maison, il en est mort quatre de rang, dans la même journée.

... Ah ! pour sûr ! il y en a des hauts et des bas dans la vie !... (Ça ne te détourne pas que je parle?) En effet, les gens aiment souvent à causer ; parfois même c'est ennuyeux ; s'ils ne faisaient que questionner ! mais ils racontent leur histoire, comme en rêvant, et dame, ils n'en finissent plus, ils ne savent plus où ils sont... Et ceux qui parlent de changer le sort des femmes ! d'améliorer le monde !... Comme par un fait exprès, ceux-là, ils n'ont jamais beaucoup d'argent... Comment ! Toi aussi, t'es dans ces idées-là? J'aurais dû m'en douter, avec ta barbe en pointe.

... Ah ! oui, y en a des hauts et des bas dans

la vie... Alors, moi, j'ai donc été mêlée, bien injustement, dans une mauvaise affaire où il y a eu des condamnations. Quand je suis sortie, l'année dernière, mon temps fini, ce que j'ai trouvé Paris changé ! Pense donc ; je n'avais reçu aucune nouvelle de rien, là-bas, pendant cinq ans, et, sitôt sortie, j'avais sauté directement dans le train. Des camarades m'attendaient à la gare du Nord. Quel étonnement ! Il y avait eu l'Exposition ! Le vin était diminué ! Ah ! oui, Paris était changé ; mon amie Phonsine que j'avais toujours vue en cheveux, travaillait maintenant en chapeau !

... Tout de suite on est allé prendre un verre et les amis parlaient tous à la fois :

— Y a le métro.

— Julot est au régiment.

— Y a un président de la République d'un autre nom.

— Et le bal Corbus est fermé !

... Ce que Paris était changé ! Ça m'étonnait si tu veux, mais ça ne me faisait rien ; et pourtant les détails n'en finissaient plus ; ma sœur était morte, ça je m'en doutais, je l'avais laissée à l'hôpital... pas vrai ?... Deux commissariats

avaient été transférés d'une rue à une autre... et ce que j'étais en retard pour les chansons ! *Viens poupoule* que je ne connaissais pas !...

... J'écoutais tous les renseignements des amis, mais j'avais l'esprit ailleurs... Je riais, toute bête, je buvais... Y avait qu'une chose qui m'inquiétait, que j'aurais voulu savoir tout de suite et j'osais pas demander, rapport que ça m'inquiétait trop... J'avais pensé qu'à ça pendant cinq ans ! A deux reprises, j'ai commencé, ma voix tremblait trop...

... Enfin, à la fin des fins, après mon troisième verre, j'ai dit tout d'un trait, en serrant les épaules et en regardant par terre :

— Et Reggiane, est-ce qu'elle joue encore?

... Reggiane, c'est la grande actrice. Faut t'expliquer qu'au moment de mon départ, on disait qu'elle avait la petite vérole et que, peut-être, elle serait défigurée ! Hein? tu t'imagines Reggiane défigurée, obligée de quitter le théâtre?... Huit jours avant, je l'avais vue à l'Ambigu... Alors, j'ai pensé qu'à elle pendant cinq ans.

... Et v'là les amis qu'y me répondent :

— Reggiane ! Tiens donc, sur la colonne devant toi, tu n'as qu'à lire l'affiche.

... Ah ! ça m'a fichu un coup ! J'ai pleuré de bonheur... j'écroulais sur ma chaise ; ça me faisait un bien, depuis cinq ans que je n'avais pas pleuré, ni rien... Et ça me venait maintenant, le chagrin de ma sœur et de n'avoir même pas vu l'Exposition... Je regardais l'affiche rouge, comme toujours, avec le nom en gros... et je m'en allais en larmes, et avachie sur mes reins, comme si toute ma privation débordait !

... Pense donc ! Reggiane qu'on allait voir toutes les semaines, quand on pouvait, à l'Ambigu... Car enfin, n'y a pas une beauté pareille et qu'elle gagne plus de cent mille francs par an... Et n'y a qu'elle pour jouer le rôle de la princesse dans toutes les pièces... Alors, tu comprends...

... Justement, dans la dernière pièce où je l'avais vue, à un moment, elle arrivait toute décolletée, avec sa robe cousue de pierreries et elle criait : « Misérables ! depuis assez longtemps, vous profitez de cette fatale erreur. . » Sa voix ne vous quittait plus...

... (Non ! ne te dérange pas, c'est un gardien, je le connais.) Cette pauvre Phonsine, que je disais qu'était venue m'attendre au train, en chapeau, — son premier amant a été tué, — eh bien, elle n'a jamais pu entendre la pièce jusqu'au bout ! Plus de dix fois, elle y est allée... Toujours, au deuxième acte, on la descendait à coups de bottes, la tête en bas, rapport qu'elle agonisait le traître... et les gens, eux, voulaient entendre tranquillement.

... Pourtant, une fois, j'ai bien cru qu'elle tiendrait jusqu'au bout. Elle avait surmonté le deuxième acte, parce que, au premier cri, un type lui avait fichu un tel marron sur l'œil, qu'elle était comme borgne et calmée. Elle entend le troisième acte sans trop de pétard ; le quatrième commence, je me dis : « Ça y est, elle prendra tout le paquet. » Ah bien, oui ! au milieu, voilà Reggiane qui arrive : « Misérables... »

... (Tu sais, je parle, mais faut pas que ça te détourne.) Alors, pour te finir, le soir de mon retour à Paris, j'avais de l'argent, je rapportais mon pécule, comme ils disent, j'ai voulu aller

à l'Ambigu l'entendre, elle. J'avais beau voir son nom sur l'affiche, je ne pouvais pas croire.

... Et puis, je n'étais pas rassurée. J'en avais des battements de cœur en attendant le rideau ! Je me disais : « Comment qu'elle a passé ces cinq ans-là ?... »

... Cinq ans, ça vous change une femme, même actrice. J'avais peur qu'elle soit vieillie et moins belle, fatiguée peut-être... et qu'on l'applaudisse moins. Ah dame ! je tenais aux applaudissements.

... Eh bien ! il s'en est fallu de peu qu'on me descende, comme Phonsine. La pièce était commencée depuis cinq minutes, j'ai poussé un grand cri :

— *La* voilà !

... Et j'ai tombé sur les genoux, entre les banquettes.

... J'entendais pas les paroles des acteurs, je *la* voyais !... Et tout était oublié, j'étais comme avant mon départ, censément je n'avais pas quitté Paris... on ne m'avait plus rien fait de méchant ! on ne m'avait plus rien pris de ma pauvre vie !...

... Depuis, j'ai pas trop eu à me plaindre ; j'y suis retournée souvent, à l'Ambigu... J'irai bien sûr, un de ces soirs, si le beau temps dure... Et na ! tu vois, mon chéri, — quand la réussite s'y met, — personne ne nous a dérangés...

. . . .

LA DIVERSION

Laurent doit assister au mariage de son patron, M. Jacques Gaudréal, avec mademoiselle Geneviève du Minervois. Il est invité à la cérémonie complète, au repas, au bal, — comme un ami, comme un parent.

Tout le quartier sait cela, parce que tout le quartier aime le ménage Laurent et s'intéresse au bonheur qui peut lui arriver.

Les époux, avec leurs deux petits enfants, sont si gentils et si dignes d'intérêt ! Lui, un grand brun, distingué, fils de famille très instruit, s'est brouillé avec ses parents pour avoir refusé une riche héritière, et il a dû prendre un emploi

de deux cents francs par mois. Elle, une miniature blonde, adorable, cultivée aussi, musicienne, travaille avec courage ; non contente de soigner son ménage, elle fait des traductions d'auteurs étrangers.

Et ce sont de bons voisins, pas fiers, toujours prêts à rendre service.

On est étonné de la tenue qu'ils gardent et des bienfaits qu'ils répandent autour d'eux, avec leurs ressources plus que modestes.

Mais, probablement, leur situation va s'améliorer après le mariage du patron de Laurent. Car la future apporte de gros capitaux qui permettront de donner une extension considérable à la maison, et par conséquent, d'augmenter certains traitements.

Or, Laurent, placé d'ailleurs par relations et déjà ancien, est le seul employé invité à la noce. Il sera présenté à la jeune mariée, à la nouvelle famille, aux témoins éminents parmi lesquels on cite un ministre et un général. C'est le présage d'un avenir brillant. Il y a là un ensemble de circonstances qui, forcément, doivent tourner au profit du sympathique ménage.

En attendant, ce sont des frais. Heureusement

que l'on a reçu l'invitation un mois d'avance : la garde-robe de Laurent ne contenait aucun des vêtements indispensables pour une si grande cérémonie.

Il s'agit de réunir tous les moyens pour faire face à une grosse dépense. Nécessairement, la petite madame Laurent fournit le principal appoint, en privation et en fatigue. L'achat d'une robe, depuis longtemps projeté, est remis à l'année prochaine, — et même. excepté son alliance, elle ne conserve aucun bijou. Elle veille une partie des nuits, et sûrement qu'à midi, où Laurent n'est pas là pour l'obliger à manger, elle se contente d'un morceau de pain sec.

Enfin, le fameux jour arrive. Il était temps ; les enfants mêmes devenaient pâlots ; on avait beau faire, ils étaient moins dorlotés depuis un mois.

En vérité, Laurent porte la toilette à merveille. Bien malin, qui, parmi les invités, le distinguerait des personnages de la plus haute volée.

Dame ! il est vêtu de neuf, des pieds à la tête. Au dernier moment, pourtant, il quitte ses bottines vernies qui lui font mal, pour en chausser

d'anciennes, dont la forme d'ailleurs est fine, quoi que ce soit du cloué.

Rien n'a été épargné, d'après un raisonnement très juste : que demande-t-on à un employé d'avenir? De la prestance. Le sort du ménage dépend de l'impression que Laurent produira aujourd'hui.

Ah ! si l'on pouvait savoir ce que la mise luxueuse de Laurent représente d'efforts, de sagesse, de dévouement féminin ! La ménagère a l'air d'une humble servante à côté de son resplendissant mari ; elle l'accompagne jusqu'au seuil de la porte cochère, souriant, les larmes aux yeux, en admiration :

— Va, mon grand, c'est toi le plus beau !

Et les enfants font signe à papa, de leurs menottes joyeuses, jusqu'au tournant de la rue.

***

A la mairie, l'assemblée ultra élégante paraît être en tenue pour une sorte de revue civile ; on ne trouverait pas un détail de toilette à critiquer.

M. Jacques Gaudréal, le marié, en serrant la main de Laurent, l'examine d'un coup d'œil et

lui adresse un sourire de félicitation : « A la bonne heure, voilà un employé qui fait honneur à une maison. »

Et brusquement, l'accident le plus grotesque, le plus désastreux, le plus inoubliable, la fin de tout !

Laurent heurte du pied une banquette dans la salle des mariages et voilà que, tout net, l'extrêmité de sa bottine très longue se décloue, de telle façon que, s'il veut marcher, la chaussure bâille, montrant les clous comme des dents, se referme, se rouvre ; absolument la gueule de caïman !

Pâle, la sueur au front, Laurent se prépare à quitter adroitement la salle, en traînant le pied; avec une voiture, il ira chez lui changer de chaussures et retrouvera le cortège à l'église.

Il se faufile, en douceur, lorsque, à distance, le marié en personne l'appelle d'un signe confidentiel, amical et pressant.

Laurent est forcé de se hâter. Il tient la jambe aussi raide que possible, pas assez cependant pour empêcher le fâcheux bâillement. Il passe près de la mariée et, miséricorde ! le caïman happe le voile nuptial tombant à terre !

La mariée, tirée par la tête, se penche, pousse un cri. Aussitôt, on s'approche, on regarde, on fait cercle.

Indescriptible scène. Avec stupeur et indignation, l'on constate la nature de l'accident.

Laurent s'est baissé précipitamment, mais il tremble, affolé, les clous serrés, recourbés, sont agrippés dans le fin tissu, ils ne démordent pas et la mariée se tient tordue, une épaule en l'air comme une équilibriste sur la corde !

Le marié, rouge, suffoquant, intervient ; les mains gantées sont maladroites, la mâchoire crochue ne lâche pas prise... Enfin, il faut le secours du premier témoin, du ministre, pour faire céder le caïman !

L'aristocratique assemblée ne saurait commenter un seul instant cet incident odieux et ridicule, — une correcte sérénité se rétablit de suite. Au surplus, l'entrée de M. le maire est annoncée.

Mais une imperceptible gêne demeure, — un nuage rembrunit le front du marié. On dirait que le « oui » des nouveaux époux est rendu hésitant par une arrière-pensée.

Quant au misérable Laurent, il a fui, oblique, rampant, comme une bête malfaisante.

***

Douze heures plus tard. Une chambre à coucher somptueuse. Obscurité complète.

Jamais nouvelle mariée ne fut aussi effarouchée et Jacques Gaudréal a dû promettre absolument que « tout se passerait en conservation. »

Au moment d'éteindre la lumière il s'est dit, fort perplexe : la grande affaire c'est de trouver une diversion ! Je dois arriver à mes fins, en parlant d'autre chose... je dois agir progressivement, sournoisement, grâce à l'inattention résultant de mes paroles. Parbleu ! le génie d'un nouveau marié consiste en ceci :

Créer un tel émoi chez la mariée par une histoire à côté, — qu'elle ne s'aperçoive que trop tard... qu'elle a perdu... de vue... la chose capitale.

— Geneviève, chère Geneviève, je suis bien heureux ; la douce époque de la vie a commencé pour nous... Ne soyez pas si épouvantée... Vous savez combien je vous aime, et...

La brusquerie d'une personne brûlée :

— Non !

— Évidemment, chérie, soyez rassurée... Nous allons causer simplement... J'ai tant de remerciements et de bénédictions à formuler. Aussi...

Même brusquerie, indiquant que la dénégation ne se rapporte pas aux paroles prononcées :

— Non !

— Geneviève, vous vous effrayez ! N'avez-vous pas confiance en moi?... A peine avons-nous pu bavarder sur nos projets d'avenir : l'on est si peu libre pendant les fiançailles, tandis que maintenant...

Moins de vivacité, mais autant de volonté :

— Non !

— Je vous en prie... J'obéis à ma promesse ; je parle... sagement... Voyons... Ah ! je suis troublé, la mémoire m'échappe, je ne trouve plus les questions... Je suis capable seulement de murmurer que je vous aime...

Intonation plaintive, comportant un refus d'autant plus irréductible :

— Non !

— Pardon ! je veux causer, comme il est

convenu... L'avenir sera si beau, grâce à l'harmonie de nos caractères... Si les phrases me viennent mal, ne croyez pas que ce soit manque d'affection... Et c'est plutôt que je ne sais choisir dans les mille choses à dire... Par exemple, nous pouvons être satisfaits, la cérémonie a été des plus brillantes... Certes, la journée m'a paru longue...

Accentuation de plainte :

— Non !

— Chère Geneviève... Que disais-je? Ah ! oui, la cérémonie... Tout se serait bien passé, sans ce déplorable incident... Vous n'imaginez pas ma contrariété... (en aparté) Je tiens ma diversion.

— Non !

— J'avoue qu'à cet égard certains reproches peuvent m'être adressées... On est toujours trop bon... Cet employé, je m'étais fait son protecteur ; je le regrette amèrement, ma chérie...

Même résolution ne se laissant pas distraire :

— Non !

— Soyez tranquille, je prononcerai les paroles qu'il faut prononcer... Il est évident qu'après un tour pareil je ne vais pas garder ce mon-

sieur Laurent... Vous avez été si choquée. Dès demain... Je ne veux plus le voir, c'est fini... Je souffrais pour vous... Vraiment, mon affection a été mise à une dure épreuve ; j'espère, Geneviève, que vous n'en doutez pas...

— Non !

— Je suis décidé... On n'e pas idée d'une maladresse pareille ! En voile un qui n'a aucun ménagement à attendre... Soyez persuadée...

— Non !

Le silence du tacticien qui reconnaît n'avoir pas choisi la bonne diversion. Puis la volte-face sans vergogne du conquérant fébrile uniquement préoccupé du résultat.

— Mais, au fait... j'ai peut-être tort de me fâcher contre Laurent. Il faut réfléchir... Réfléchissons, n'est-ce pas votre avis, Geneviève? La sévérité est un mauvais moyen. Il est préférable d'user d'indulgence... Je m'aperçois, en effet, que l'indulgence doit toujours intervenir... Oui, chère Geneviève, je me laissais emporter à tort... je faisais fausse route. Vous entendrez plus volontiers des paroles apaisées... vous permettrez... Les souvenirs m'arrivent en foule... Je me rappelle que ce garçon est digne d'intérêt... Je sais

quantité de choses favorables sur son compte. Il faut que je vous renseigne... D'abord, il est marié ; il a une très gentille femme...

La brusquerie de quelqu'un qui s'est laissé distraire :

— Non !

— Écoutez, chère Geneviève... Il a des enfants... deux tout jeunes enfants, qui ne demandent qu'à vivre, les mignons... L'emploi du père est la seule ressource de cette famille... Voyez comme tout de suite, cette situation a le don de vous intéresser... J'en étais sûr... Rien de plus émouvant, et vous ne refuserez pas de savoir... Jusqu'à présent, Laurent et sa femme vivaient confiants ; vous vous représentez ce petit ménage... Ils avaient même probablement fondé quelques espérances... Mais oui... J'en suis convaincu, maintenant... Et je suis disposé...

Le réveil d'une personne préoccupée malgré elle :

— Non !

— Chère Geneviève !... Je vous assure, vous êtes forcée d'écouter... Ce garçon est très méritant, très intelligent... J'ai avantage à lui rendre jus-

tice... En somme, c'est surtout lui qui a été victime d'un accident ridicule, et ce serait montrer un esprit bien mesquin que de lui garder rancune... De quoi?... de sa malchance même... Nous n'en sommes pas là... Nous sommes heureux : créons du bonheur autour de nous... La vraie supériorité procède par la douceur. Dieu merci ! cela dépend de moi... Je puis lui faire une bonne position... Vous n'imaginez pas comme je me sens résolu à faire le bien... Ce malheureux Laurent, il faut justement que sa mésaventure serve...

Le refus affaibli d'une personne doublement sollicitée :

— Non !

— Chère Geneviève, je vous certifie... Une place magnifique est à créer, puisque ma maison va prendre une extension considérable. Véritablement, ces pauvres gens, j'éprouve pour eux une sincère sollicitude... Je vous en prie, laissez-moi dire... Non seulement je ne renvoie pas Laurent, mais je déclare que ses appointements actuels de deux cents francs par mois sont insuffisants... Pensez combien la vie est difficile à Paris... La perte de sa place aurait été un coup

mortel... Si vous saviez quel drame affreux peut éclater... et quelle affliction cause une détresse imméritée ! alors, les gens s'abandonnent... et c'est ainsi que l'on apprend des affreuses tragédies... dont nos âmes reçoivent une tristesse ineffaçable...

La confusion de deux émotions :

— Jacques !... Non ! Jacques !

Jacques précipitamment, et d'une voix saccadée :

— Geneviève, chère Geneviève !... Je vous assure... Ces pauvres gens... La petite ménagère... les enfants affamés... Il le faut... Voyons, je garde Laurent aux appointements de cinq cents francs par mois — il ne s'en tirerait pas à moins... Il le faut, chérie... Et bientôt une augmentation... Écoutez donc... j'y pense... il faut faire savoir d'urgence à Laurent que sa situation n'est pas perdue... d'urgence, chérie... ces pauvres gens sont capables de se suicider... (*La voix de plus en plus haletante et pressée.*) C'est certain, représentez-vous... Il n'y a pas de temps à perdre... Ah! leur désespoir est tel... aucune solution ne leur apparaît... Ah ! les pauvres petits enfants !... Il faut !.. Nous avons des

devoirs !... Si l'on n'arrivait pas à temps !... Ah ! *ton* cher cœur s'affole... *ma* Geneviève adorée... tu veux bien...

FIN

TABLE DES MATIÈRES

IMP. L. POCHY, 117, RUE VIEILLE-DU-TEMPLE, PARIS 1320-4-17

